



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



84

Edition originale.

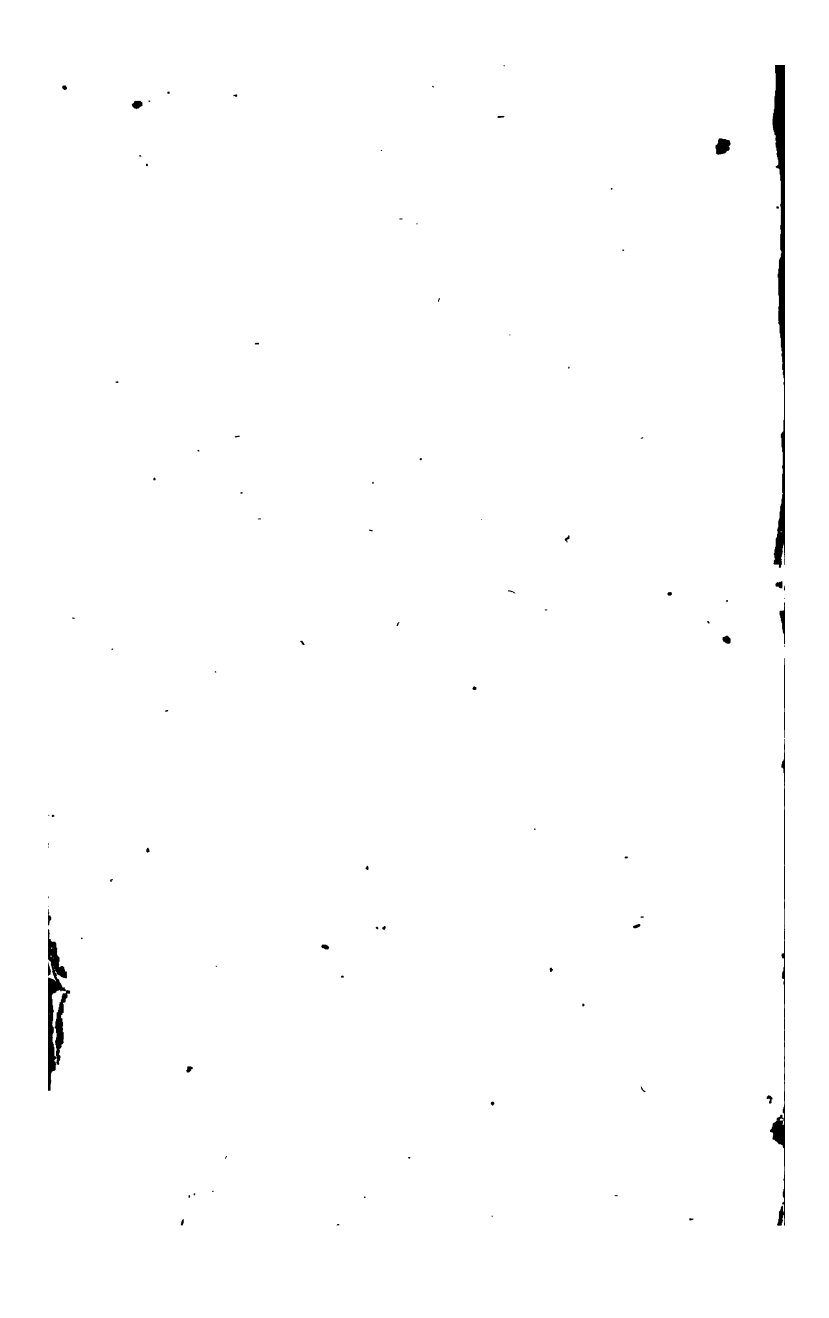
Barbier II. 668

Vet. Fr. II. A. 211



**ZAHAROFF
FUND**

Bought from Librarian Henri IV.



HISTOIRE
DE
FORTUNATUS
ET DE
SES ENFANS.
NOUVELLE ÉDITION.

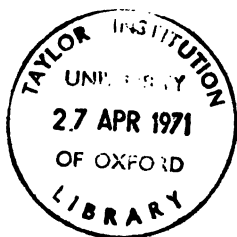


A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-
de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

*Le privilège est à l'Histoire de
Robert le Diable.*



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle traduction de l'histoire de FORTUNATUS.

QUOIQUE nous ayons depuis près de deux siècles une traduction des aventures de Fortunatus, elle est si infidelle, qu'on peut dire que cette histoire voit le jour pour la première fois. Un hazard singulier, dont il est inutile de rendre compte au public, a fait tomber entre mes mains le véritable manuscrit de cet ouvrage. Lorsque j'ai voulu le confronter avec les éditions Espagnoles, & ensuite avec la traduction Française ; j'ai trouvé qu'il y avoit entre ces différentes pièces si peu de rapport, que j'ai de la peine à croire que le traducteur ait jamais connu l'original : il n'y a de ressemblance que dans le fond du sujet. L'ancien traducteur a fondu dans la même histoire celle de Fortunatus, & celle de ses enfans : l'un meurt vers le milieu

D AVERTISSEMENT.

du livre, & l'on ne fait pas trop où finit la narration, qu'il semble continuer après sa mort, ce qui n'est pas vraisemblable. Les aventures des autres sont confondues avec son histoire, ce qui jette une confusion dégoûtante dans la suite des événemens. Il seroit aisé de démontrer l'existence de mon manuscrit, par ce défaut même d'unité dans l'histoire traduite. Les anciens auteurs Espagnols, comme on fait, se dispensoient dans leurs drames, ainsi que nous le faisons aujourd'hui dans les nôtres, de cette loi gênante, imposée à l'art par l'art même, par le génie & par la nature; mais ils la respectoient dans leurs histoires & dans leurs romans. Mon manuscrit est divisé en deux parties : la première contient la vie de Fortunatus, écrite ou supposée écrite par lui-même; il en raconte les principaux événemens jusqu'au moment où il est attaqué de la maladie dont il meurt : sa narration interrompue à cette époque, est reprise à la seconde partie, qui commence

AVERTISSEMENT. 15

par le récit de la mort de Fortunatus, & qui contient les aventures de ses enfans, jusqu'à ce que leur mort détruit la vertu de la bourse & du chapeau encahntés. On est fâché que la catastrophe de cette histoire soit si triste. Quelques personnes auroient désiré que je l'eusse changée; mais c'est assez que cet ouvrage ait été défiguré jusqu'à présent par un traducteur infidèle. D'ailleurs, ce qui pouvoit être un défaut pour les Espagnols graves & sérieux, pour qui le rire est quelquefois un remède & un besoin, est une beauté pour les François légers & frivoles, qui ont enfin senti la nécessité de s'attrister, & que leurs Poëtes ont heureusement familiarisés avec les spectacles les plus atroces. Je ne fais pas à qui nous en avons l'obligation; mais enfin nous voilà délivrés de cette sensibilité pufillanime, qui nous faisoit pleurer comme des enfans sur les plus petits malheurs. Nous verrions Rosmonde sur le théâtre, boire dans le crane de son pere, que nous serions

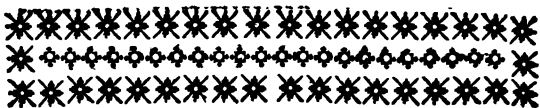
vi **AVERTISSEMENT.**

sentés de *trinquer* à l'Allemande, avec la Reine des Lombards.

C'est sans doute à l'ancienneté du langage, qu'il faut attribuer l'espece de dédain que certaines personnes affectent pour cette histoire : elles l'ont abandonnée au peuple qui en fait son profit ; il semble que son instinct soit plus sûr que le goût raffiné de ceux qui le méprisent.

Quant au véritable auteur des *aventures de Fortunatus*, quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été possible de découvrir aucune anecdote de sa vie. Je prie les Savans qui feront quelque découverte à ce sujet, de me la commuiquer par la voie de ceux des journaux qu'on lit.





TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

C HAPITRE I. <i>Naissance, éducation, départ de Fortunatus, & son début dans le monde,</i>	page 1
CHAP. II. <i>Premieres aventures de Fortunatus: effroi légitimes, fuite précipitée.</i>	14
CHAP. III. <i>Autre épreuve du caractère de Fortunatus.</i>	23
CHAP. IV. <i>Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs non mérités de Fortunatus.</i>	31
CHAP. V. <i>Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.</i>	44
CHAP. VI. <i>Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.</i>	50
CHAP. VII. <i>Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de S. Patrice.</i>	60
CHAP. VIII. <i>Suite du précédent.</i>	90
CHAP. IX. <i>Fortunatus est forcé de reconnoître la supériorité de la sagesse sur la fortune.</i>	100
CHAP. X. <i>Mariage de Fortunatus.</i>	115
CHAP. XI. <i>Naissance de D. Ampedo & de D. Andolfo. Nouveau départ de Fortunatus.</i>	129
CHAP. XII. <i>Voyages, tentation de Fortunatus: il enleve le chapeau enchanté.</i>	135
CHAP. XIII. <i>Retour de Fortunatus: ses chagrins au milieu de sa prospérité; mort de son épouse.</i>	145

SECONDE PARTIE.

- CHAP. I. *Fin de l'histoire de Fortunatus : commencement de celle de ses enfans : début de Dom Andolosio.* 157
- CHAP. II. *Misère au sein des richesses. Caractère des François & des Espagnols.* 165.
- CHAP. III. *Suite des voyages d'Andolosio : ses aventures à la Cour d'Angleterre.* 180
- CHAP. IV. *Infortune d'Andolosio. Vision. Aventures extraordinaires. L'hermite. Les pommes enchantées.* 195
- CHAP. V. *A trompeur , trompeur & demi. Bourfe reconquise. Vengeance d'Andolosio.* 215.
- CHAP. VI. *A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'hermite. Remede contre les cornes.* 237
- CHAP. VII. *Phénomenes qui exercent les sayans. Noces du Prince de Chypre* 261
- CHAP. VIII. *Complot atroce. Fin tragique du chapeau. Mort d'un des fils de Fortunatus.* 277
- CHAP. IX. *Fin malheureuse du second fils de Fortunatus. Punition de ses assassins. La bourse perd sa vertu. Eloge des deux freres.* 290.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE
DE
FORTUNATUS
ET
DE SES ENFANS,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance, éducation, départ de Fortunatus,
& son début dans le monde.*

JE n'ai eu d'autre motif en écrivant les principaux événemens de ma vie, que l'instruction de mes enfans, afin que s'ils trouvent dans ces mémoires quelques actions vertueuses, elles leur fassent naître le desir de les surpasser, & qu'ils mettent à profit jusqu'à

▲

mes fautes mêmes : c'est pourquoi je chercherai moins à plaire à leur esprit, qu'à former leur ame. Si les ayeux des personnes qui tirent vanité d'une haute naissance, avoient eu soin de tracer un tableau fidele de leur vie privée, leurs descendans y trouveroient dequoi se garantir de l'orgueil, en imitant la modestie des uns, ou dequoi rabaisser leur fierté, en considérant les vices des autres. Et que seroit-ce encore, si l'histoire véritable de leurs ayeux parvenoit jamais jusqu'à eux ? Tout ce que je desire, c'est que mes enfans apprennent que ce n'est ni dans l'opulence, ni dans la gloire que réside la félicité ; & que je ne l'ai trouvée que dans la vertu.

Théodose, mon pere, avoit hérité de ses ancêtres d'une fortune brillante. Il étoit regardé comme un des plus riches habitans de Famagouste, & comme l'un des Seigneurs les plus heureux du Royaume de Chypre. Sa générosité, son amour pour le plaisir, sa magnificence eurent bientôt dissipé la plus grande partie des richesses que son pere lui avoit laissées. Elles avoient été acquises par une grande économie & par de longs travaux. Courtisan assidu, c'étoit lui qui dispoit des graces du Prince ; mais il n'en abusa jamais. Personne ne fut plus capable que lui de diriger les rênes de l'Etat ; il aima mieux se distinguer par le faste de ses équipages, par les fêtes les

plus galantes, & par un luxe recherché qui désespéroit ses rivaux.

Sa fortune étoit sur son déclin, lorsque ses véritables amis qui avoient toujours désapprouvé sa conduite, & dont il avoit méprisé les conseils, résolurent entr'eux de le marier. Quoique mon pere aimât sa liberté comme tous ceux de son espece, qui s'imaginent trouver dans une vie déréglée toutes les douceurs du mariage, parce qu'ils ont la facilité de s'en procurer les plaisirs sans s'exposer à ses peines, il écouta pour la premiere fois, des propositions qu'il eût rejetées dans toute autre circonstance : c'est qu'il falloit soutenir un faste qui commençoit à manquer d'alimens.

Une jeune beauté, douce, modeste, possédant toutes les vertus de son sexe & n'en ayant presque aucun des défauts, vivoit à Nicosie, capitale de l'Isle de Chypre; ses charmes la rendoient l'objet des vœux des jeunes Nicosiens, & les richesses de son pere excitoient l'ambition de leurs parens. Les amis de Théodose se flatterent que les vertus de Gratiane pourroient enfin mettre un terme aux volages desirs & aux prodigalités de mon pere. Ils en parlerent aux parens de Gratiane, dont personne encore n'avoit fixé les vœux. Son pere étoit un vieillard respectable, plus fier des vertus de sa fille que des siennes; elles étoient son ouvrage; il n'avoit voulu confier son éducation à personne; à peine se croyoit-il ca-

pablé de la former : il regardoit avec le même mépris, les peres qui se reposent sur des gouverneurs mercénaires, du soin de former l'esprit, l'ame & le corps de leurs enfans, & les meres dénaturées qui leur refusent leur sein, & qui les exposent à sucer dans un lait étranger, des vices & des maux qu'elles ne leur auroient peut-être point transmis.

Ce bon vieillard qui connoissoit la famille de Théodose, mais qui ignoroit le dérangement de ses affaires, consentit sans peine à lui donner sa fille, qui de son côté se prévint aisément en faveur d'un homme dont les manieres & les dehors séduisans sembloient lui annoncer le sort le plus heureux. Le mariage fut conclu, & l'époux magnifique ne manqua pas de le célébrer par les fêtes les plus brillantes & les plus somptueuses.

Le seul défaut qu'on pût reprocher à mon pere étoit sa prodigalité; encore étoit-il douteux si elle n'étoit pas autant l'effet de son cœur bienfaisant & généreux, que de l'ostentation. Il vivoit dans le faste; mais sa main ne fut jamais fermée au pauvre & à l'indigent : il alloit au-devant des malheureux, & ne permettoit jamais qu'ils achetassent par des demandes humiliantes les secours qu'il leur donnoit. Il fut rempli d'attentions & de complaisance pour ma mere; mais plus il cherchoit à lui donner des preuves de sa tendresse, & plus il trouvoit des occasions de se livrer à son

penchant pour la dépense. Ma naissance ne fit qu'augmenter leur amour. Une femme adorée adopte aisément les goûts d'un époux qu'elle aime ; & quelque vertueuse qu'elle soit, il est bien rare qu'elle les contrarie, lorsqu'ils tournent au profit de son amour & de sa vanité.

Théodose continua de vivre splendidement, de donner des fêtes, de briller en équipages & en chevaux, & sur-tout de combler ma mere de présens. Il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, & la seule privation qu'elle eût à éprouver fut celle du plaisir de desirer : ses prodigalités épuiserent bientôt ses ressources : d'avides créanciers firent saisir ses terres ; il fallut en vendre la moitié pour sauver le reste. On guérit de la plupart des vices par l'impuissance de les satisfaire ; la fureur de dépenser subsiste lors même qu'elle manque d'alimens. Mon pere eut recours à l'usure, ce monstre qui nourrit les victimes de leur propre substance ; elle dévora peu-à-peu ce qui avoit échappé à la rapacité des faux amis, des parasites, des créanciers, & de toute cette vermine qui pululle sur les traces du riche généreux. Il ne s'aperçut de sa situation que lorsqu'ils l'eurent tous abandonné.

Enfin mon pere se trouva réduit à l'indigence ; il ne conserva de son premier état que le courage de la supporter ; aussi noble, aussi grand avec les perfides qui avoient contribué à sa ruine, que s'il n'avoit aucune ingratitude

à leur reprocher. La seule chose qui lui faisoit regretter sa fortune, étoit d'avoir prodigué celle de son épouse, qu'il n'auroit dû regarder que comme un dépôt. Ce motif excitoit quelquefois ses remords; Gratiane les appaisoit avec tant d'art, elle le consolait avec tant de grace, qu'elle lui persuadoit quelquefois que cet état étoit nécessaire à leur bonheur; les dissipations qu'entraîne l'opulence, lui disoit-elle, sont le fleau de la tendresse; le véritable amour, ainsi que l'austère probité, a tout à craindre des richesses; vous regardez votre ruine comme une trahison, eh, mon ami! je n'oublierai jamais que j'étois l'objet de tes prodigalités; & si l'un de nous est blâmable, c'est moi seule, dont la vanité recevoit l'hommage de ton amour avec tant de plaisir, que je m'aveuglois volontairement sur les suites que tes sacrifices pourroient avoir. Alors mon pere oubloit son affliction, & devenoit le consolateur de ma vertueuse mere.

Des sentimens aussi respectables me rendoient leur état plus précieux & plus cher que celui où je les avois vus dans mon enfance. Un jour que j'étois témoin d'une de ces scènes touchantes, je m'apperçus que Théodose regardoit plus tendrement ma mere, qu'il tournoit sur moi ses yeux mouillés de larmes, que Gratiane dévorait ses pleurs, me regardoit de tems en tems, soupiroit, fixoit son mari & me regardoit encore. Cette scène muette

m'attendrit; je pénétrai dans leurs ames, je m'élançai vers eux, & en tombant à leurs genoux: Pardon, m'écriai-je, des peines que je vous cause dans ces momens; épargnez-moi les reproches que vous vous faites; laissez-moi vous benir de m'avoir mis par votre situation dans le cas de la rendre plus heureuse. Permettez-moi de me séparer de vous; je sens combien ce sacrifice me coûtera. Je suis jeune, & grace aux soins que vous avez pris de mon éducation, je puis me rendre utile: la fortune veut qu'on la violente; rarement elle accorde ses dons à qui ne fait pas les lui arracher: si je n'envisageois que moi, peut-être ne les solliciterois-je que foiblement; mais le motif qui m'anime va m'inspirer un zele dont j'attends le plus heureux succès; calmez vos inquiétudes l'un & l'autre; adieu, je vas où mon devoir m'appelle. J'allois partir sur le champ; mais leurs bras dont je ne pus m'arracher me retenoient sur leur sein; mon visage étoit inondé de leurs larmes. O mon fils, s'écrioit mon pere, quelle leçon pour toi! Quelques méprisables que soient par eux-mêmes les dons de la fortune, n'oublie jamais qu'il n'est pas moins honteux de les prodiguer sans nécessité, que de les acquérir par des moyens injustes, ou de les entasser par avarice. C'est moi qui t'ai livré à l'indigence, & qui accable l'épouse la plus vertueuse du poids de ma misere. Il alloit continuer, lorsque ma mere faisant un effort

surelle-même : Mon cher Théodose, s'écria-t-elle, pourquoi t'obstiner à t'accuser toi-même, lorsque tout te justifie ? Quand même tu serois encore au sein de l'opulence, Fortunatus n'est-il pas d'un âge à aller chercher la gloire ? Ne faudroit-il pas qu'il se séparât de nous ? Serions-nous assez ennemis de sa réputation pour le retenir auprès de nous, lorsque déjà ses pareils se sont fait connoître par mille actions d'éclat ? Pourquoi donc nous affliger d'un départ nécessaire ? Est-ce parce qu'il ne part pas comme eux, traînant après lui une suite nombreuse de valets & de brillans équipages ? Sa situation même est un avantage : les délices de la maison paternelle qui les ont accompagnés dans leurs voyages, ne leur ont pas permis d'acquérir les connoissances qu'ils cherchoient ; accoutumés à l'ignorance & à la mollesse, ils ont refusé de s'instruire ; ils ont craint la peine, & n'ont rapporté de leurs courses que les préjugés & les ridicules des pays qu'ils ont parcourus : commé par leur état ils n'ont pas eu besoin de se faire des protecteurs, se croyant au-dessus de la nécessité de plaire, ils en ont négligé tous les moyens. Les restes précieux de l'antiquité, les chefs-d'œuvres des arts, les divers phénomènes que la nature a répandus sur la surface & dans les entrailles de la terre, se sont vainement offerts à leurs yeux ; ils n'avoient point appris à les voir : ils ont été chez diffé-

rens Peuples, & n'en ont pas su distinguer ni les mœurs ni les caractères; ils ont cru avoir beaucoup fait, parce qu'ils ont observé quelques usages particuliers, qui ne leur ont paru bisarres que parce qu'ils étoient différens de ceux de leurs pays: aussi quel a été le fruit de leurs voyages? Une présomption ridicule en leur faveur, une prévention injuste contre les Nations étrangères, & le plus souvent le mépris qu'ils ont attiré à leur patrie. & à eux-mêmes. Grace au Ciel, mon fils, je n'ai rien de tout cela à craindre pour vous. Je me console d'avance de notre séparation, par le plaisir que j'espère de votre retour; vous n'oublierez jamais que vous laissez des parens qui vous aiment, & que le seul moyen que vous ayez de répondre à leur amour, est d'être honnête & vertueux; je fais que sans ce motif vous le feriez encore: que ne devons-nous pas attendre d'un cœur fait comme le vôtre, quand au desir de mériter l'estime publique, vous joindrez celui de faire notre consolation! Partez; épargnez à votre pere de tristes adieux qui déchirent son ame: il n'est pas moins beau de savoir dompter la nature dans certaines occasions, qu'il est toujours agréable de se livrer à ses penchans. Adieu mon fils. A ces mots elle s'arrache de mes bras sans avoir la force d'en dire davantage; & moi je me trouvai dans ceux de mon pere, que je vis froid, pâle & inanimé: je tremblai pour son état; je deman-

dai du secours; ma mere revint en effuyant ses larmes; elle me fit signe de me retirer, & je partis sans le revoir, après avoir demeuré quelques jours caché à Famagouste, pour m'assurer que cette séparation n'auroit point de suites funestes.

Je n'avois point de projet déterminé; je me voyois pour la premiere fois hors de la maison paternelle, je n'avois que dix-huit ans; j'étois sans expérience; je me regardois comme un être isolé dans la nature; je frémissois de ma situation; mes regards se tournoient malgré moi vers la demeure de mes tristes parens: je leur tendois les mains, & ma seule consolation étoit de penser que j'aurois peut-être le bonheur de leur être utile. Je me promenois sans dessein sur le port; je vis une galere qui revenoit de Jérusalem; j'appris qu'elle avoit ramené le Comte de Flandres, que ce Comte venoit de perdre un de ses écuyers; qu'il étoit sur le point de partir, & qu'il avoit fait avertir les passagers qui devoient s'embarquer avec lui. Je me présentai au Comte, je lui dis en peu de mots le desir que j'avois de quitter l'Isle de Chypre; je lui peignis l'état de mes parens; je lui parlai de leur opulence passée, & je ne lui cachai que les causes de leur chute. J'eus le bonheur d'être bien reçu du Comte; j'osai lui proposer de remplacer le serviteur qu'il avoit perdu. Il me demanda d'un air affable quel étoit mon talent. Je n'en fais rien, lui

répondis-je ; mon pere n'a rien négligé pour mon éducation ; j'ignore si j'en ai profité comme je l'aurois dû ; mais j'espere que le desir de vous plaire , mon zele & les principes que j'ai reçus , me rendront propre à exécuter vos ordres , lorsque je ne serai pas assez heureux pour pouvoir les prévenir : le seul exercice auquel je me sois livré jusqu'à présent est la chasse ; & soit hasard , soit adresse j'ai eu des succès qui m'ont flatté. Une seule chose m'inquiete , reprit le Comte , je suis d'un pays si éloigné que je crains bien que vous ne vouliez pas quitter le vôtre pour me suivre. Je le rassurai sur cette crainte : il me demanda ce que je voulois pour mes gages. Rien que vos bontés , répondis-je en rougissant. Il insista , & je lui dis que je m'en rapportois à sa justice , qui proportionneroit la récompense au service. Je fus accepté : la galere fut bientôt prête : je quittai Famagouste & mes patens ; nous eumes un vent favorable & nous arrivâmes en très-peu de jours à Venise.

Le Comte ne fit qu'un séjour très-court dans cette Ville qu'il connoissoit déjà ; il étoit impatient de revoir ses amis ; d'ailleurs il alloit épouser la fille du Duc de Cleves : son mariage avoit été suspendu par son départ pour la Terre Sainte ; il étoit fixé à son retour. Il ne s'artêra à Venise qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour faire quelques emplettes de chevaux & de bijoux. Je m'entendois à ces

choses mieux qu'aucun des serviteurs du Comte : il me laissa le maître des marchés, & il fut très-content de tout ce que je fis ; ce qui joint à mon assiduité auprès de lui, m'attira son entière confiance : il ne tarda point à m'en donner des preuves.

Parmi les chevaux qu'il avoit achetés, il y en avoit de moins bons les uns que les autres ; il les distribua à sa maison, mais il me choisit un des meilleurs. Cette distinction excita la jalousie de ses autres domestiques ; je les entendis murmurer contre moi. Les Flamans bons & honnêtes, ont rarement l'esprit actif ; ils se méfioient d'un jeune Italien rempli de de zèle, qui avoit reçu une éducation bien au-dessus de son état : ils craignoient que selon l'usage, abusant de l'amitié de leur maître, je ne cherchasse à leur nuire : cependant ils n'osèrent point éclater. Je feignis de ne m'être aperçu de rien ; je fis tout ce que je pus pour mériter leur amitié ; mais quand la jalousie s'est emparée de certains esprits, tout ce qu'on entreprend pour la guérir, se tourne en poison ; elle donne ses propres couleurs aux démarches les plus innocentes ; elle interprète tout au gré de ses injustices & de ses craintes : c'est dans ces dispositions que nous arrivâmes en Flandres.

Le Comte fut reçu comme un Dieu, par ses amis & par ses vassaux : ceux-ci ne pouvoient se rassasier du plaisir de le voir ; ils avoient si

Long-tems tremblé pour un si bon maître, qu'ils ne savoient comment déployer leur joie. Il faut des vertus extraordinaires à un particulier pour acquérir l'estime de ses semblables; il ne faut aux grands, pour obtenir l'amour de leurs inférieurs, que des vertus communes soutenues par l'affabilité. Qu'ils sont donc coupables les grands qui se font détester, & que leur politique est absurde! La crainte qu'inspire leur orgueil, leur fait trouver des obstacles à leurs moindres volontés; au lieu que tous les cœurs, tous les bras, tous les trésors sont ouverts au maître compatissant & généreux qui fait se faire aimer. Tel étoit le Comte. Il desiroit avec empressement la conclusion du mariage; tous les amis qui partageoient ses peines & ses plaisirs, la hâterent, & les noces furent célébrées avec une telle joie, qu'on eût dit que c'étoit la nôce de chacun de ses vassaux. Cette fête attira un grand concours de Princes & de Seigneurs des environs; car le Comte étoit autant estimé de ses supérieurs, autant respecté de ses égaux, qu'il étoit chéri de ses inférieurs. Il y eut pendant plusieurs jours des joutes & des tournois. Quoique plusieurs Princes eussent amené une foule de serviteurs du plus grand mérite, j'eus la satisfaction de recueillir les suffrages de tous les Seigneurs, des hommes & des femmes; & sur le bon témoignage que mon maître leur rendit de ma conduite, de mon adresse à la chasse, & de la noblesse

avec laquelle je servois, je me vis accablé de présens ; & , il faut l'avouer, ma modestie n'y gagna rien.

CHAPITRE II.

Premières aventures de Fortunatus ; effroi légitime ; fuite précipitée.

CES marques de distinction ne contribuèrent pas à me concilier l'amitié de mes camarades : une aventure à laquelle je ne pouvois pas m'attendre, acheva de me détruire dans leur esprit. Après que les joutes & les tournois des Princes eurent cessé, le Duc de Cleves & le Comte proposèrent deux prix pour les deux Écuyers ou Serviteurs qui se distingueroient le plus aux tournois qui furent ouverts pour eux : ces deux prix étoient deux pièces de velours. Timothée, un des Écuyers du (1) Duc de Brabant, gagna de son côté l'un des prix, & moi je remportai l'autre. Les serviteurs du Comte, qui ne m'avoient vu entrer en lice qu'avec des yeux de fureur, parurent consternés de ma victoire ; ils résolurent de m'en enlever l'honneur : ils persuadèrent à Timothée de

(1) Il falloit être Gentilhomme pour être admis aux tournois ; & d'une probité sans tache. Les Écuyers parvenoient par là à être Chevaliers.

de Fortunatus.

m'envoyer un cartel, & de me proposer de mettre mon prix contre le sien, afin qu'ils restassent l'un & l'autre au vainqueur. Ils trembloient que je n'acceptasse point le défi; je courus à Thimothée, & lui témoignai le plaisir que j'aurois de rompre une lance avec lui, quoique cette sorte d'exercice me fût étrange. Dès que les Seigneurs furent avertis du combat, ils voulurent l'honorer de leur présence : nous partons, & à la quatrième course, je renversai mon adversaire de son cheval. Le Comte applaudit à mon nouveau triomphe, & se félicita que les deux joyaux (1) eussent resté à son Ecuyer : il ignoroit la basse jalousie que ses gens me portoient, & qu'ils n'avoient jamais osé me témoigner devant lui ; car envie & lâcheté marchent assez souvent de compagnie.

Ma nouvelle victoire fut un coup de foudre pour eux : elle ne les empêcha pas de faire agir de nouveaux ressorts. Un des plus envieux étoit un vieux Chevalier, attaché depuis longtemps au service du Comte : ils lui avoient plusieurs fois entendu dire qu'il avoit un moyen sûr de me forcer de fuir sans rien dire à personne, fort heureux de pouvoir m'échapper sans que mon maître en sût rien. Ils ne manquèrent pas de l'aller consulter. Le traître avoit eu

(1) C'étoit ainsi qu'on appelloit les prix que les Dames distribuoient, & dont le vainqueur ne manquoit pas de se parer.

le tems d'étudier mon caractère ; & ce fut sur ma franchise & sur ma crédulité, qu'il fonda son projet : il avoit besoin d'argent pour réussir ; mes ennemis eurent bientôt fait la somme qu'il leur demandoit.

Robert (c'étoit le nom du vieux Chevalier) commença par me rechercher : il me raconta l'histoire de sa vie ; peu à peu il se lia avec moi ; je n'avois aucune raison de m'en méfier : il me conduisoit chez les plus belles femmes ; il me louoit sur ma naissance, sur mon éducation, sur mille qualités qu'il me supposoit. La flatterie est douce ; les esprits qui sont le plus en garde contre ses amorces, sont quelquefois les premières dupes de sa perfidie ; & je n'étois que trop disposé à l'écouter. Je prenois Robert pour mon ami ; j'étois le sien ; je lui avois donné toute ma confiance ; je me prêtois à ses goûts ; il avoit étudié les miens : il s'attacha à tirer parti de ma vanité ; il la flatta avec une adresse dont je fus aisément la dupe ; il me consultoit jusques dans les plus petites bagatelles, & me faisoit toujours honneur du succès. Il me juroit toujours l'amitié la plus sincère ; il me donnoit des conseils dont j'avois souvent éprouvé la solidité.

Ma vivacité, mon accent étranger, la difficulté que j'avois à m'exprimer dans la langue du pays, plaisoient à la Comtesse ; elle me traitoit avec plus de familiarité que mes camarades. J'étois son Ecuyer de préférence.

Robert

Robert secondé par mon amour propre, me persuada qu'elle ne me voyoit pas d'un œil indifférent, & j'avoue à ma honte que j'eus la présomption de le croire : je redoublai de zèle & de soins auprès d'elle, sans pourtant qu'il me soit jamais arrivé d'avoir l'idée de sortir des bornes du respect : Robert eut beau me représenter que l'amour timide est presque toujours malheureux, il ne réussit jamais à me rendre téméraire.

J'étois avec Robert dans l'union la plus intime. Lorsqu'il me vit assez engagé dans ses filets, il me prépara au dernier coup. Une nuit que tout le monde étoit retiré, & que je me dispoisois à suivre le lendemain mon maître dans un voyage ; il monte dans ma chambre, ferme la porte, & comme s'il avoit un secret de la plus grande importance à me communiquer, il me demande s'il peut se confier à moi. Je l'assurai qu'aux termes où nous étions, ce doute m'offensoit. Il m'embrasse & me dit à demi-voix. Mon cher Fortunatus, je suis plus convaincu que personne qu'il ne s'est passé entre Madame la Comtesse & vous, rien que de très-honnête ; cependant, soit qu'elle ne se soit pas assez observée, soit que votre amour vous ait trahi, M. le Comte, qui par malheur n'est que trop enclin à la jalousie, vous a épiés l'un & l'autre, & vous lui avez donné des soupçons dont il a fait part à quelqu'un.

J'attendois avec impatience la fin de cette conversation ; je crus qu'elle se borneroit à me donner quelques conseils utiles. Je ne pouvois cependant concevoir que j'eusse pû allarmer le Comte. Comme je n'avois rien à me reprocher, je pris d'abord la chose en plaisantant. Robert me regarda d'un air fort sérieux ; & le Comte est très-irrité contre vous, ajouta-t-il ; je le fais positivement ; mais au fond il vous aime, & il seroit très-fâché de se défaire de vous. Il a long-tems cherché les moyens de concilier son amitié & sa tranquillité, de maniere qu'il puisse vous laisser auprès de sa femme, sans avoir rien à craindre. Voici enfin l'expédient qu'il a imaginé : gardez moi, je vous prie, sur tout ceci, le secret le plus inviolable ; il y va du repos du reste de mes jours ; d'ailleurs, je compromettois un ami intime, qui connoissant mon amitié pour vous, m'a informé de tout ce mystere. M. le Comte, ajouta-t-il, ne vous a-t-il pas ordonné d'être prêt demain au point du jour, pour l'accompagner à Louvain ; ne vous a-t-il pas dit qu'il y alloit pour terminer un procès qu'il a avec le Comte de Saint Paul ? Cela est vrai, lui dis-je ; quelle conséquence en tirez-vous ? Dans le tems, continua-t-il qu'il sera semblant d'être occupé de son affaire, il doit vous envoyer chez un homme qui lui est entièrement dévoué. Il est vrai, repris-je, qu'il m'a demandé si je connoissois bien Louvain, & si je saurois

m'acquitter des commissions qu'il me donneroit dans différens quartiers de la ville. Justement, dit Robert : eh bien, cet homme chez lequel il doit vous envoyer, est un Chirurgien très-habile à la vérité, qui de force ou de gré, avec le secours de quelques personnes de sa profession, doit vous mettre dans le cas de ne jamais inspi-ter de la jalousie à per-sonnes ; vous faite une de ces opérations qui font le plus grand mérite de nos vertuoso d'Italie. M. Robert m'écriai-je en pâlis-sant, songez-vous bien à ce que vous me dites ? En êtes-vous bien assuré ? Seroit-il possible qu'une jalousie si mal fondée pût porter M. le Comte, qui est un si bon maître, à me faire un outrage semblable ? Plût à Dieu, mon cher Fortunatus, que je pûsse douter de la vérité de l'avis que je vous donne. A quel propos seroit-on venu m'avertir à l'heure qu'il est, presqu'au moment de votre départ ? D'ailleurs, comment auroit-on deviné que Madame la Comtesse a quelque penchant pour vous, & que vous n'êtes pas insensible à ses charmes ? Il est vrai que vous avez des en-nemis ; je le fais ; mais quel parti pourroient-ils tirer de cette supposition ? Ce n'est pas la première fois qu'une idée semblable est entrée dans la tête d'un jaloux ; au lieu que jamais on n'a vu la haine la plus forte faire imaginer, ah ! cela ne se conçoit point. Au surplus vous voilà parvenu ; vous êtes fort

& vigoureux ; ne témoignez rien ; armez-vous ; accompagnez M. le Comte : si l'avis qu'on m'a donné est faux , vous aurez une preuve certaine de la malice de ceux qui vous en veulent , & je vous promets de vous nommer l'ami qui vient de m'avertir : si au contraire l'avis est vrai , que risquez-vous ? Un Chirurgien est-il un champion si redoutable ? Vous n'avez pas craint la lance de Timothée , & vous avez peur du rafoir d'un Chirurgien ? Allons , Fortunatus , du courage. Non parbleu , m'écriai-je , je ne m'y exposerai point : accompagnez M. le Comte qui voudra ; vous êtes mon ami , M. Robert ; je vous remercie de l'avis : la seule chose que je vous demande dans ce moment , c'est de m'aider à me cacher jusqu'à ce que les portes de la ville soient ouvertes : j'ai le plus grand regret de me séparer de vous & de quitter M. le Comte... Le parti que vous prenez , me dit Robert , d'un air affligé , est bien violent : si j'avois cru que vous prissiez la chose si vivement , je me serois bien gardé de vous rien dire. Quoi ! Fortunatus ne fait vaincre le péril que par la fuite ? D'ailleurs , qu'allez vous devenir ? Vous ne pouvez pas douter que M. le Comte ne vous aime : la précaution même qu'il prend pour pouvoir vous garder en sûreté dans sa maison , en est une preuve : où trouverez-vous un meilleur maître ? Il est vrai qu'il a le défaut d'être jaloux : après tout , dépend-il de nous d'éviter cette maladie ? Au fond , le pire de tout , c'est qu'en effet il exécute son projet : ferez-vous

Le seul dans le cas où il veut vous mettre ? Si le mal d'autrui est un soulagement pour celui que nous éprouvons, vous trouverez la moitié du monde peuplée de compagnons de votre infortune. Dans tout l'Orient, dans votre pais même, en vaut-on moins pour cela ? Cet accident a-t-il empêché quelqu'un de parvenir aux premières dignités ? Eh ! que savez-vous la fortune qui vous est destinée ? Ce que la fougue de vos sens vous fait regarder dans ce moment comme un malheur, est peut-être le plus grand bien qui puisse vous arriver ; car enfin, vous êtes ambitieux, & à votre âge souvent la fatale passion de l'amour absorbe toutes les autres, & devient l'écueil des projets les mieux concertés. Vous le voyez par ce qui vous arrive : la beauté de Madame la Comtesse vous a frappé : aussi-tôt oubliant qu'elle est l'épouse de votre maître, vous vous livrez à des vœux indiscrets : au lieu que vous n'aurez plus rien de semblable à craindre. Plus notre maître sera tranquille sur votre compte, & plus il est probable qu'il s'attachera à vous. Vous gouvernerez sous son nom : libre de la plus ardente des passions, tout occupé de votre avancement, il n'est rien que vous ne puissiez vous promettre. Ami Robert, repris-je, lassé de sa harangue, vous êtes-vous mis dans la tête que je me laisserois persuader par les beaux exemples que vous me citez ? Eh bien ! sachez que l'empire du monde ne me

tenteroit pas, s'il m'étoit offert au prix que vous dites. Eh quel bien peut compenser!... La seule idée me fait frémir. La nuit est déjà avancée; conduisez-moi dans quelque retraite sûre, & sur-tout ne parlez à personne de mon départ que dans trois jours. Le traître prit un air affligé, maudit le moment fatal qui alloit nous séparer; me conduisit dans une maison écartée, où je fis mener mon cheval; & avant que le Comte ne fût éveillé, je partis, mon oiseau sur le poing, suivi de mon chien, comme si j'allois à la chasse, & regardant toujours autour de moi.

La crainte me donna des aîles; je fis dix lieues sans m'arrêter; & lorsque je crus le pouvoir sans danger, j'achetai un autre cheval, & je renvoyai celui du Comte, ainsi que son chien, afin de lui ôter tout prétexte de me faire suivre. J'ai su depuis qu'il fut fort étonné d'un départ aussi précipité; il fit les plus exactes perquisitions; il demanda à chacun de ses domestiques en particulier, ce qui m'avoit déterminé à partir ainsi, sans lui avoir demandé mon congé; sans avoir dit adieu à personne, & surtout sans avoir demandé mes gages, qui ne laissoient pas d'être considérables: il protesta que s'il découvroit que quelqu'un de sa maison m'eût donné lieu de me plaindre, il l'en puniroit sévèrement. Il monta dans l'appartement de sa femme, & lui fit les mêmes questions. Elle l'assura que bien loin d'avoir

reçu quelque déplaisir, je lui avois paru le soir même plus gai qu'à l'ordinaire; que je l'avois fort amusée ainsi que ses femmes, par les détails des usages de mon pays, que je leur expliquois de la manière la plus plaisante.

Cependant Robert voyant à quel point son maître me regrettoit, craignant d'ailleurs l'effet de ses menaces, alla recommander le plus inviolable secret à tous les domestiques du Comte: ils ignoroient la manière dont il s'y étoit pris pour m'engager à fuir; ils le pressoient de le leur découvrir; mais il eut l'adresse de les tromper eux-mêmes, & de leur persuader que j'étois parti pour aller rétablir les affaires de ma famille.

C H A P I T R E I I I .

Autre épreuve du caractère de Fortunatus.

L'IMAGE effrayante de l'opération avec laquelle le perfide Robert avoit inutilement tenté de me familiariser, étoit toujours présente à mon imagination; j'arrivai à Calais, & je ne me crus en sûreté, que lorsque j'eus mis la mer entre le Comte & moi. Quelle joie je ressentis en débarquant en Angleterre! Je m'acheminai vers Londres, où je crus me trouver au rendez-vous de toutes les nations;

le commerce les y attire des extrémités de l'Univers, & semble ne faire qu'une même famille des peuples dispersés sur la surface de la terre. Quel art que celui qui facilite aux habitans des contrées les plus éloignées, les moyens de se communiquer leurs secours mutuels !

Je me livrois à ces réflexions, lorsque j'aperçus deux jeunes gens de mon âge, que je reconnus pour être mes compatriotes. Ils étoient débarqués depuis peu en Angleterre ; leurs parens leur avoient donné quantité de marchandises à vendre ; mais n'étant jamais sortis de chez eux, & ne connoissant le pays où ils étoient, que par leurs lectures & par les instructions de leurs peres, ils se hâterent de vendre : l'argent qu'ils reçurent leur parut un fond inépuisable ; jamais ils ne s'en étoient vu autant. Le desir d'apprendre des nouvelles de mes parens, & cet instinct qui, dans quelque situation & dans quelque pays que nous nous trouvions, nous ramène malgré nous vers notre patrie, me firent courir vers ces deux jeunes gens ; & après les complimens ordinaires, je leur demandai des nouvelles de Théodose & de Gratiane ; j'appris qu'ils étoient à peu près dans la même situation où je les avois laissés, & qu'ils ne pouvoient se consoler de mon absence. Je ne perdis pas un moment ; je saisis l'occasion d'un vaisseau qui retournoit à Famagouste ; je leur

écrivis tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation, & je leur renouvelai les promesses que je leur avois déjà faites, de neme conduire que suivant les sages instructions qu'ils m'avoient données. Mais quelles que fussent mes résolutions à cet égard, mon peu d'expérience les rendit bientôt inutiles. Mes compatriotes s'étant liés avec des jeunes gens plus adroits qu'eux, ils m'associèrent à leurs patties; peu à peu ils nous engagèrent à jouer; ils firent si bien qu'en moins de six mois je me trouvai sans argent: j'en demandai à mes camarades; mais eux-mêmes se virent obligés de retourner chez eux, méprisés & insultés par ces mêmes libertins qui les avoient dépouillés. Pour moi je n'avois pas eu un meilleur sort: comme j'avois moins d'argent que les autres, je fus le premier ruiné.

Mes compatriotes m'avoient mené chez une jeune Angloise; nous nous étions juré l'amour le plus tendre & une fidélité à toute épreuve. Elle m'avoit plusieurs fois vanté la solidité du caractère Anglois: que vos Italiennes, me disoit-elle, plus emportées dans leurs plaisirs, se piquent de les épuiser tous; qu'elles se vantent de leurs transports & de leurs fureurs; que les Françoises se glorifient du nombre de leurs conquêtes; qu'elles se flattent de posséder seules l'art de subjuguier leurs amans, de leur faire aimer leurs caprices, &

adorer jusques à leurs défauts ; les Angloises ne tirent vanité que des sentimens qu'elles éprouvent & des plaisirs qu'elles donnent ; c'est chez elles que vous trouverez la volupté jointe à la délicatesse, & couverte du voile de la décence qui la rend plus piquante encore : nos cœurs sont simples comme nos traits ; nous détestons le fard qui dépare la beauté & qui enlaidit la laideur même.

Des sentimens aussi épurés m'avoient attaché pour toujours à Sophie ; le peu que j'avois, je l'avois dépensé avec elle ; je lui aurois sacrifié ma vie. J'étois dans la plus grande indigence ; j'avois quelque dessein de passer en France pour y chercher un maître ; mon amour pour Sophie, me faisoit regarder ce projet avec horreur : je le lui communiquai cependant, en lui protestant que je serois le plus malheureux des hommes s'il falloit m'éloigner d'elle. Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle entreprit de me persuader que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre ! qu'il ne falloit pas attendre que je fusse accablé par la misère, qu'elle en seroit désespérée ; mais qu'elle feroit ce sacrifice à mon bonheur. Enhardi par ce conseil, je lui avouai que l'exécution de ce projet exigeoit quelque argent, une somme très-modique à la vérité, une simple guinée, & que je ne l'avois pas. A cet aveu je la vis changer de figure, un air sombre se répandit sur son front, l'éclat

de ses yeux s'étoignit ; je me persuadai que c'étoit un effet de son cœur compatissant. Quelle délicatesse, me disois-je en moi-même ! Oh ! il n'y a que les Angloises qui sachent aimer ; il n'y a qu'elles qui aient une ame sensible. Tu le veux, ma chere Sophie, m'écriai-je ; complice de ma cruelle destinée, tu me condamnes à te quitter ; eh bien ! je te jure qu'aussitôt que la fortune m'aura fait part de ses premieres faveurs, je viens à tes pieds reprendre une chaîne que rien ne brisera jamais : prête-moi cette guinée qui me manque ; que ce soit toi qui jettes la premiere pierre de l'édifice ; puis-je être malheureux sous de tels auspices ? Non, me répondit-elle, d'un ton à me glacer ; non, m'pri-cher Fortunatus ; je n'aurai jamais le courage de contribuer aussi formellement à ton départ ; si j'apprenois que tu fusses malheureux, je ne me consolerois jamais d'en avoir été la cause ; ma délicatesse n'en peut soutenir l'idée d'avance. Sophie eut l'art de me persuader ; mon cœur simple avoit été la dupe de Robert, la même simplicité, quand même je n'aurois point aimée, m'eût empêché de suspecter la délicatesse de Sophie.

Je n'insistai pas plus long-tems ; mais il étoit trois heures & j'étois à jeun : depuis que j'étois à Londres je n'avois eu d'autre aûle que la maison de Sophie, avec qui les jeunes Anglois, amis de mes compatriotes, m'avoient

fait faite un arrangement pour tout le tems que je resterois en Angleterre. Je représentai à Sophie qu'il étoit tard : Mais cela est vrai , me dit-elle , vous m'y faites penser ; on m'attend chez le Lord *Bubble* , où je suis priée depuis huit jours , avec deux ou trois de mes amies : c'est un homme essentiel ; je lui ai promis , & pour rien au monde je ne voudrois lui manquer. Elle prit ma main pour descendre , & me renvoya avec le sourire le plus gracieux. Mes entrailles affamées avoient beau protester contre la dureté de la perfide , mon cœur la justifioit toujours.

J'avois rencontré à Londres un de mes patens qui apprenoit le commerce. Florinde y étoit depuis quelques années ; il avoit étudié le caractère de la nation ; & quoiqu'il y eût trouvé plus communément qu'en Chypre , des sages qui aiment la vertu pour elle-même ; des citoyens appliqués & patriotes , des esprits solides & livrés à la réflexion , des âmes dégagées des préjugés & capables d'actions grandes & généreuses , il y avoit éprouvé , comme par-tout ailleurs , des trahisons & des perfidies : il s'étoit apperçu , que quoiqu'il y eût des femmes respectables par leur attachement à leurs devoirs , par leur douceur , par une conduite irréprochable , le sexe y possédoit en général , comme dans tous les pays , l'art de séduire & celui de tromper. Florinde avoit plusieurs fois voulu

me dégoûter de Sophie ; j'avois jusqu'alors payé ses conseils par beaucoup d'indifférence : j'eus recours à lui ; je lui exposai ma situation : il s'empresça de soulager ma misere , & me promit d'eme trouver un maître. Je me gardai bien de lui parler de ce qui venoit de se passer entre Sophie & moi ; je savois qu'il étoit prévenu contre elle , & je craignois plus que jamais la malignité de ses interprétations. J'ai toujours remarqué que dans l'amour & dans l'amitié , moins nous avons lieu de nous méfier de l'objet aimé , & plus nous sommes portés à la jalousie ; & qu'au contraire lorsque nos doutes sont le mieux fondés , nous cherchons à éloigner les soupçons , à justifier la trahison , à repousser l'évidence pour embrasser une erreur qui fait alors notre seule consolation. Mon imagination peignoit Sophie ingrate , fausse & legere ; mais ce sourire gracieux qu'elle avoit fait en me quittant , cette délicatesse de sentimens qu'elle m'avoit si souvent marquée , cette humeur sombre qui avoit éclaté dans ses yeux , lorsque je lui avoit annoncé mon départ , & mille autres circonstances que j'interprêtois en sa faveur , renversoient toutes mes idées. Je voulus me convaincre de la vérité par moi-même : j'allai chez elle : Sophie étoit sortie ; j'y reviens , elle étoit à la campagne ; j'y retournai encore ; Lord *Bubble* & Lady *Secks* étoient venus l'enlever dès le point du jour. J'y allai plusieurs fois inutilement ; ce ne fut

qu'après la quinzieme que je reçus cette lettre.

« Je suis bien fâchée, mon cher Fortunatus, que
 » les circonstances nous aient si mal servis; de-
 » puis quinze jours je suis surchargée d'affaires
 » & de plaisirs; je connois trop vos sentimens
 » pour croire que vous voulussiez me faire
 » manquer aux unes, & pour vouloir me
 » priver des autres; les miens sont trop vrais
 » pour ne pas vous épargner des démarches
 » inutiles: je prévois que ceci sera long; je
 » suis au désespoir de ne pouvoir pas recevoir
 » vos adieux avant votre départ; recevez les
 » miens; & épargnez-vous la peine de re-
 » venir. »

Cette lettre acheva de me détromper: cette délicatesse de sentimens dont j'avois été la dupe, me parut un moyen, d'autant plus horrible, que Sophie l'avoit puisé dans mon cœur. Il m'en cousta pour me guérir; la noirceur fut le meilleur remede que j'employai contre la perfide. J'étois toujours dans le dessein d'aller en France: Florinde vint m'annoncer qu'il m'avoit trouvé un maître tel qu'il me le falloit; un Négociant riche, jouissant de la meilleure réputation, prudent sur-tout, & Florentin. Quel qu'il soit, lui dis-je, je l'accepte; mon projet n'est que de ramasser quelque argent pour continuer mes voyages, jusqu'à ce que je trouve à me placer auprès de quelque Seigneur. Nous fixâmes au lendemain mon entrée chez le Négociant de Flo-

rence, à qui Florinde avoit promis de me présenter.

CHAPITRE IV.

Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs non mérités de Fortunatus.

A peine fut-il jour que j'arrivai chez Florinde ; je voulus savoir quel étoit le caractère de mon nouveau maître. Le Signor Alberti, me dit-il, est bon homme au fond, se piquant de finesse, quoiqu'il en ait très-peu ; se mêlant de toutes les affaires, quoiqu'il n'y entende rien ; se vantant d'une pénétration singulière pour connoître les hommes, quoiqu'il ait été la dupe de quiconque a voulu l'attraper ; & c'est parce que je connois votre droiture & votre franchise, que je vous mets auprès de lui. Les banqueroutes qu'il a essuyées auroient dû le rendre un peu méfiant ; l'idée où il est qu'il n'y a pas de repli assez caché dans le cœur humain qu'il ne découvre d'un coup d'œil, lui donne à cet égard une sécurité imperturbable. Empêchez, autant que vous le pourrez, qu'il ne soit trompé ; mais gardez-vous bien de le lui faire connoître ; il aimeroit mieux être volé par tous les fripons des trois Royaumes, que d'en croire à quelqu'un qui l'avertiroit d'être sur ses gardes. Voilà le Signor Alberti ; partons.

Nous le trouvames enfoncé dans un tas de papiers, entouré de deux ou trois Secrétaires, & réglant, nous dit-il, une affaire importante, à laquelle les gens de loi n'entendoient rien. J'applaudis à son zele : je félicitai les personnes que cette affaire regardoit : il me fixa à plusieurs reprises, & puis se tournant vers Florinde : je serois bien trompé, lui dit-il, si votre cousin n'étoit pas un de ces esprits fins, déliés, faits pour parvenir à la plus grande fortune. Ce pays-ci abonde en gens subtils, en syrenes perfides : dis-moi, n'en as-tu pas encore rencontré sur ton chemin ? Hélas ! oui, répondis-je en rougissant. Bon ! conte-moi donc comment tu t'en es tiré ? Oh, très-bien, reprit Florinde, qui vit que je balbutiois ; cette histoire est trop longue, & mon cousin vous la racontera une autre fois ; vous êtes fort occupé, & nous craindrions d'enlever à vos clients des momens précieux. Nous convinmes de nos faits ; Alberti me donna quelques commissions, raccompagna Florinde & se remit à l'ouvrage.

Je rentrai vers midi, après avoir fait avec le plus d'exactitude qu'il me fut possible toutes les affaires dont Alberti m'avoit chargé ; je lui en rendis très-bon compte, & je lus dans ses yeux qu'il étoit satisfait. Il donnoit à dîner ce jour-là, & quoiqu'il fût dans l'usage de faire une table particuliere pour ses Commis, il me fit l'honneur de me prévenir que je mangerois
avec

avec lui. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis entrer Dom André, le libertin le plus décrié par ses mœurs, qui soit jamais sorti de Florence, & dont la probité étoit la plus suspecte ! Alberti s'aperçut de mon étonnement, & après avoir embrassé D. André & moi en avoir demandé la permission, il me conduisit dans son cabinet. Je vois bien, me dit-il, & cela m'étonne, que tu es la dupe de l'opinion commune : je fais tout ce qu'on dit de D. André ; je ne puis pas douter qu'on n'ait bien des choses à lui reprocher : le hasard me l'a fait connoître, & malgré toutes les apparences, après l'avoir examiné jusqu'au fond de l'ame, j'ai reconnu en lui la probité la plus incorruptible, la justice, la bonne foi, la candeur ; tu en jugeras mieux par toi-même ; dépouille-toi de tout préjugé, je vais faire tomber la conversation sur l'affaire qui le ramene à Londres.

J'appris, car D. André ne prenoit même pas la peine de pallier ses vices, que son pere l'avoit envoyé en Flandres avec un vaisseau chargé de marchandises ; qu'il les avoit vendues, & qu'il en avoit consommé le produit avec un tas de libertins de son âge : je fis entendre à mon pere, disoit-il, que j'avois employé ces fonds en marchandises de retour, à plus de cinquante pour cent de profit : le bon homme enchanté de ma conduite, m'envoya des lettres de change pour des sommes considérables, & je ne manquai pas de lui écrire

que j'en avois fait le même emploi ; il m'en envoya tant, qu'enfin il épuisa tous les fonds qu'il avoit chez ses correspondans. Mon pere fut ruiné. J'étois jeune ; je promis de réparer ma fortune par un bon mariage ; & mon pere, à qui il ne restoit plus que cette ressource, de force ou de gré, consentit à me voir. Je partis pour Florence, je passai par Turin. On y parloit d'un Anglois que la générosité avoit réduit à la misere, & que ses dettes avoient conduit en prison. Je demandai à le voir ; ses malheurs me touchèrent : je ne prétends pas me faire valoir ; mais si mon goût pour les plaisirs m'a coûté un tiets de ma fortune, je suis redevable de la perte des deux autres à mon ame trop compatissante. Enfin, après bien de sollicitations, j'obtiens la permission de voir le généreux étranger. Quel fut mon étonnement lorsqu'on m'ouvrit la prison, & que je reconnus le jeune *Greenfield*, avec qui j'avois été fort lié à Londres. Je le consolai du mieux que je pus ; je le priaï de m'indiquer un moyen de le tirer de là, & je lui promis de ne pas perdre un instant. Il me demanda si je ne connoissois point *Hyerónimo Alberti*, Florentin, le plus riche, & sur-tout le plus entendu & le plus sage Négociant de Londres. *Greenfield* me dit qu'*Alberti* étoit son ami, & qu'il ne manqueroit pas d'avancer tous les fonds nécessaires pour le tirer de prison ; il promit de rendre ces fonds à cent pour cent

d'intérêt, & à moi une bague de mille guinées; ce que je ne dis que pour vous peindre la générosité de mon ami; car je suis bien éloigné de rien accepter: il m'indiqua en même-tems quelques-uns de ses amis, pour lui servir de caution auprès du Seigneur Alberti. J'embrasai Greenfield; j'écrivis à mon pere qui m'attendoit, & je repris le chemin de Londres: Il y a un mois que j'y suis arrivé; le Seigneur Alberti consent à avancer les fonds; mais sa prudence exige des cautions; c'est ce qui retarde la conclusion de cette affaire. Ce n'est pas que les amis de Greenfield refusent de le cautionner; mais comme je me suis chargé de porter moi-même l'argent à Turin, je ne veux point souffrir qu'ils l'envoient par une autre voie; c'est une méfiance qui m'outrage, & j'aurois mieux aller prendre la place de mon ami, que de consentir à une telle infamie.

Lorsque D. André eut cessé de parler; eh bien, me dit tout bas Alberti, jugerez-vous toujours les honnêtes gens d'après l'opinion publique? Je ne répondis rien. Après le dîner, lorsque nous fûmes seuls, je lui demandai, pourquoi ayant si bonne opinion de D. André, il ne prenoit pas sur lui de lui confier ses fonds, sans s'inquiéter d'autre caution que lui-même. Je n'hésiterois pas un moment, me répondit-il; mais je suis Commerçant, & ne seroit manquer essentiellement

aux loix du commerce : il faut que chacun fasse son métier.

Ce D. André que mon maître avoit si bien pénétré, ne tarda pas à mettre sa prudence en défaut, & peu s'en fallut qu'il ne m'entraînât dans le même précipice où il plonga Alberti. Le Duc de Bourgogne avoit épousé depuis peu la sœur du Roi d'Angleterre, qui lui destinoit un présent considérable en bijoux les plus rares ; ils n'étoient pas arrivés à tems ; mais lorsqu'ils le furent, le Roi chargea un vieux Officier de sa Cour d'aller les porter à la Duchesse. D. André apprit que ce présent étoit chez ce Seigneur, dont le départ étoit fixé à peu de jours ; il parvint par ses intrigues à faire connoissance avec lui, & lui témoigna un grand desir de voir ces bijoux : ce n'est pas, lui dit-il, la seule curiosité qui m'engage à vous faire cette demande ; j'ai des diamans d'un très-grand prix ; je fais que le Roi desire d'avoir ce qu'il y a de plus beau dans ce genre : si ceux que j'ai sont plus rares que ceux de Sa Majesté, je les donnerai à un prix raisonnable & je prendrai les siens en échange. Le Lord y consentit, & le retint à dîner, après l'avoir présenté à sa femme. Il le conduisit ensuite dans son cabinet, & lui fit voir toutes ces pierreries l'une après l'autre. D. André admiroit celles-ci, méprisoit celles-là, & l'assura qu'il avoit quelques pieces supérieures à tout ce qu'il voyoit. Le bon Lord qui connoissoit

à peine D. André, ne se méfia point de lui & demanda à son tour à voir ses pierreries. La partie fut remise au lendemain, & D. André l'invita à dîner avec lui dans la maison d'Alberti, pour avoir plus de tems à eux. Le scelerat ne manqua pas de revenir tout de suite chez mon maître, & lui dit qu'enfin il avoit trouvé un des plus riches Seigneurs de la Cour, parent de Gréenfield, qui offroit de cautionner & de tirer le prisonnier d'embaras : il doit venir demain dîner avec nous, continua-t-il ; mais comme c'est une affaire qui n'a été traitée encore qu'entre lui & moi, & qu'il reste quelques difficultés à lever, ne lui parlez de rien pendant le repas ; je l'amènerai au sortir de table dans une chambre de la maison dont vous me donnerez la clef. . . . Eh ! mon Dieu je vous entends à merveille, dit le pénétrant Alberti ; je gage qu'il ne se doute pas que c'est moi qui avancerai les fonds ; quand vous aurez terminé, vous le ferez passer dans mon cabinet, & il signera son cautionnement. Vous y voilà, reprit le fripon ; comment diable avez-vous deviné tout cela ? Oh, oh ! répondit en riant Alberti, je vois tout d'un coup d'œil. Au reste, interrompit D. André, vous êtes le maître, si vous voulez, de lui parler de cette affaire. Eh ! non, je m'en garderai bien ; mais à propos, D. André, votre prisonnier vous a promis une bague de mille livres sterlings & à moi cent pour.

cent d'intérêt de mes fonds ; il feroit bon de ne pas oublier ces articles, & de faire cautionner le Lord pour le tout ; qu'en pensez-vous ? Ce que j'en dis au demeurant, n'est pas par intérêt ; mais enfin vous avez interrompu votre voyage de Florence, & moi je suis Commerçant, & il faut que le Prêtre vive de l'autel. Vous avez raison, repliqua D. André, j'y avois pensé pour ce qui vous regarde ; mais pour moi, mille guinées de plus ou de moins, que m'importe ? Je ne romprai pas la négociation pour cela. Oh ! vous êtes le maître, reprit Alberti ; mais sur-tout n'oubliez pas mon petit article, qui au fond est une bagatelle pour Greenfield.

Le lendemain André ne manqua pas d'aller prendre le Lord ; il le conduisit chez Alberti on dîna gaiement ; Alberti laisse D. André faire les honneurs du repas ; il avoit dit au Lord de ne point parler de diamans ni de bijoux devant son hôte, de crainte de se voir importunés l'un & l'autre par l'envie qu'il auroit de les voir, & pour mille autres raisons ; de sorte que D. André disoit pendant le dîner mille choses à double sens, que le Lord interprétoit relativement aux bijoux, & Alberti relativement au cautionnement : le Lord répondoit dans le sens de D. André, & Alberti l'entendoit dans le sien. Le dîner fini, D. André prend le Lord par dessous le bras, & le conduit dans une chambre qui étoit au dessus de celle

où ils étoient ; il ouvre une cassette ; dit au Lord de s'approcher, & tandis que celui-ci se baïsse à cause de la foiblesse de sa vue, il lui plonge un poignard dans le sein, & l'étend à ses pieds ; il redouble, & ne lui donne pas le tems de pousser un seul cri : ensuite il lui attache l'anneau qu'il avoit au doigt, & prend les clefs qu'il avoit dans sa poche ; ferme la porte sur lui & va vers sa femme qu'il trouve dînant avec ses enfans. Madame, lui dit-il, votre mari a trouvé parmi mes pierreries deux diamans qui peuvent convenir au Roi ; il voudroit les confronter avec deux des siens ; il vouloit venir les chercher lui-même, mais à cause de son âge, je m'en suis chargé moi-même ; & comme il a craint que vous fissiez quelque difficulté, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, il m'a remis la clef de son cabinet, & de plus cet anneau où est son cachet. Cette femme qui ne se douta de rien, conduisit D. André au Cabinet ; mais ils ne purent trouver les bijoux, quelques recherches qu'ils fissent ; D. André pâlit, envoyant qu'il perdoit le fruit de son crime.

Cependant le sang du Lord qui avoit coulé à travers le plancher jusques dans la sale d'Alberti, nous avoit tous effrayés ; nous montons, nous trouvons la porte de la chambre fermée à clef ; nous l'enfonçons : quel spectacle ! le cadavre du Lord étoit à terre noyé dans son sang, percé de plusieurs coups. Nous

étions dans la plus grande consternation. Alberti, qui dans toutes les affaires se piquoit de prévoir les suites, fut d'avis de ne pas éclater ; il me traita d'esprit borné, parce que je proposai d'avertir la justice & de déposer naïvement tout ce qui s'étoit passé. Tandis que nous étions dans cet embarras, D. André arrive avec le sang froid de l'homme le plus innocent. Ah ! Monsieur, m'écriai-je en le voyant, quelle horreur venez-vous de commettre ? Moi ! dit le scélerat, je me suis défendu, & j'ai tué un monstre qui voulant tourner à son profit les présens que Greenfield a promis au Seigneur Alberti & à moi, m'a tenu des propos insolens : je lui ai répliqué ; il a pris son épée, a fondu sur moi ; je me suis mis en défense, & il est venu lui-même au devant du coup que je lui ai porté. Du coup ! lui dis-je encore ? En voila plusieurs ; c'est ce qui prouve, reprit-il, sa rage & son acharnement ; il s'est relevé, est venu encore sur moi, & m'a forcé de l'achever malgré moi : mais je vous vois tous effrayés ; que craignez-vous ? Cette affaire ne regarde que moi. Comme on sait qu'il a dîné avec nous, vous direz à ceux qui pourroient venir le demander, que nous sommes sortis ensemble après avoir pris querelle ; cependant laissez-moi faire, & revenez dans la chambre où vous étiez. J'étois toujours d'avis qu'Alberti allât faire sa déclaration ; mais l'obstiné vieillard

disoit qu'il faudroit être bien insensé d'aller se mettre dans des mauvaises affaires, tandis qu'on pouvoit les assoupir. Nous attendîmes long-tems D. André ; il ne reparut point : nous remontâmes, & nous ne trouvâmes ni le cadavre, ni l'assassin, ni vestige de crime ; nous eumes beau chercher dans toute la maison, nous ne trouvâmes rien. Ce fut alors que Alberti triompha. Bientôt après, il reçut un billet de D. André, qui lui marquoit d'être tranquille, qu'il parloit & que quelque diligence qu'on fit, il seroit impossible de le joindre. Je voulois qu'on gardât du moins ce billet, comme une justification du crime dont on pourroit nous accuser ; le malheureux Alberti, plus entêté que jamais, fut d'avis de le brûler, pour qu'il n'en restât aucune trace. Néanmoins il étoit au désespoir de la fuite de D. André : s'il est innocent, s'il n'a fait que se défendre, disoit-il, qu'a-t-il à craindre ? s'il a soustrait les preuves de la mort, pourquoi fuit-il ? Tout cela l'embarassoit.

Cependant la jeune veuve inquiète de l'absence de son mari, écrit de tous côtés. Le bruit se répand qu'il a fui ; le Roi en est informé ; il commence à craindre que le Lord n'ait été tué pour le présent dont il étoit chargé : on délibere d'envoyer dans sa maison ; on fouille par-tout, & l'on ne trouve rien : alors le doute se change en certitude. On veut pourtant savoir ce qu'il est devenu, quel pays

il a choisi pour cacher son larcin : on interroge la femme : elle répond en pléurant qu'elle est plus inquiète que personne , qu'il y a six jours qu'elle ne l'a vu ; elle ajoute que c'est depuis qu'il est sorti avec D. André pour aller dîner chez Alberti Commerçant Florentin ; que ce même jour D. André étoit revenu avec l'anneau de son mari & les clefs de son cabinet pour chercher de sa part les bijoux ; mais qu'elle ne les avoit pas trouvés. On ne manqua point de se transporter chez Alberti qui avoua que D. André avoit eu quelque dispute avec le Lord au sujet de quelques bijoux que D. André vouloit lui vendre , & qu'ils étoient sortis ensemble. Pour plus grande sûreté , on conduisit en prison Alberti & tous ses domestiques qui répondirent tous unanimement comme leur maître. Cependant on se fait des clefs de la maison d'Alberti , dans l'espérance de trouver quelques indices ou peut-être les pierreries : on fouille , on met tout sans dessus dessous : un de la troupe qui tenoit un flambeau à la main , va aux latrines ; il lui vient dans l'idée d'allumer du papier & de l'y jeter ; il voit un cadavre au fond ; appelle ses camarades , & leur fait part de sa découverte ; aussi-tôt on fit ouvrir la fosse ; & l'on reconnoît le malheureux Seigneur percé de plusieurs coups. On le retire , on l'expose devant la maison d'Alberti. A ce spectacle les Anglois entrent en fureur contre les Flo-

rentins ; ils veulent punir toute la nation du crime d'un seul ; les Florentins sont obligés de se cacher. On nous interroge de nouveau : nos réponses alors deviennent des preuves contre nous ; on nous confronte le cadavre ; tous, à l'exception d'Alberti, avouèrent la vérité. Nous étions à la veille d'être jugés. Combien de fois ne regrettois-je pas dans la prison d'avoir quitté le Comte de Flandres, au risque de perdre ce qu'il vouloit m'enlever. Enfin je déclarai tout ce que je savois de Dom André. Sur ma déposition on soupçonna qu'il emportoit les diamans du Roi. On suspendit notre jugement : le Roi se courut après lui : on le trouva au bout de deux mois de recherches à Alexandrie, parmi les malfaiteurs condamnés aux travaux publics ; on le ramena ; & à force de tourmens, on lui fit avouer son crime. Les domestiques d'Alberti furent déchargés de l'accusation de meurtre, ainsi que moi, mais cependant condamnés à un bannissement hors du Royaume. La finesse d'Alberti lui coûta la vie ; il ne démentit jamais sa première déposition : il feignit de ne pas reconnoître D. André ; il s'imaginait que sans son aveu, on ne pouvoit condamner ni l'un ni l'autre, s'il se trompoit ; & son obstination le conduisit à l'échafaud avec D. André. Il étoit coupable à la vérité d'avoir scélé le crime, de ne l'avoir pas révélé ; mais il n'auroit pas vraisemblablement été puni de mort.

 CHAPITRE V.

Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.

JE me hâtai de gagner le premier port, & de sortir de cette terre fatale : je suis bien malheureux, me disois-je ; je servois un bon maître, j'étois content auprès de lui, & il faut que sa maudite jalousie lui tourne la tête, & lui fasse prendre la résolution de me rendre Eunuque, pour pouvoir m'aimer en sûreté : j'arrive en Angleterre, j'y suis volé par des libertins, trompé & chassé par ma maîtresse, enfin sur le point d'être pendu par l'obstination d'un vieillard imbécile : ô ciel ! si ce sont là les aventures que tu me prépares, donne moi le courage de les supporter, ou reprends une vie qui seroit le plus funeste de tes dons. Plongé dans ces réflexions affligeantes, j'arrive à Douvres, je m'embarque ; mon trajet fut plus heureux que je n'avois lieu d'espérer après tant de malheurs : je parcourus la Picardie en m'informant partout si je ne trouverois point un maître : je traversai une partie de la France, & je parvins jusques dans la Basse-Bretagne. Etranger, n'osant me confier à personne, & craignant également les hommes & moi-même, je me trouve dans

un pays aride, désert, sans issue ; plus j'avancois, & plus je m'égarois : la nuit approchoit, j'entrevois loin de moi, une espèce d'habitation ; je double le pas : c'étoit une verrerie abandonnée depuis long-tems, repaire infect d'insectes & d'oiseaux nocturnes : il faisoit froid, je résolus d'y passer la nuit. A peine eût-elle couvert de ses ombres & mes chagrins & la faim qui me dévorait, que j'entendis ces lieux affreux retentir des hurlemens des bêtes sauvages dont ils étoient peuplés : des vieux ais que le tems & la pourriture avoient détachés de ma cabanne, je fis une porte que^t je fermai avec les débris d'une partie des murs : dès que je vis le jour, je repris ma route, ayant mon poignard à la main, la seule arme qui me restât ; je m'engageai dans une forêt épaisse, & j'en cherchois vainement les routes, parce qu'au lieu de la prendre en travers, je la suivois par sa longueur. La nuit me surprit encore mourant de faim, de soif & de lassitude : j'aperçus une fontaine auprès de moi, je bus & j'allois m'endormir sur ses bords, lors que j'entendis le rugissement des ours, & le bruit que faisoient autour de moi des bêtes sauvages qui venoient à la fontaine. Quoique la chasse fût mon premier métier, je crus qu'il étoit aussi dangereux de fuir que de rester où j'étois : je pris le parti de monter sur un arbre très-élevé sous lequel j'étois couché. La lune éclaircit ;

je choisîs la branche la plus forte de l'arbre ; & je vis bientôt au tour de la fontaine une immense troupeau d'ours, de loups, de sangliers & d'animaux monstrueux : un entr'autres qui tenoit du loup & de l'ours, s'approcha de l'arbre, & me sentant sans doute, il commence à grimper avec agilité ; il gagne les premières branches & me suit jusqu'aux plus élevées ; voyant que je ne pouvois l'éviter, je lui porte plusieurs coups sur la tête, & lui fais plusieurs blessures. Il leve sur moi une de ses griffes énormes ; je recule ; il manque son coup, & perdant l'équilibre, il tombe ; sa chute fait retentir la forêt, & tous les animaux effrayés ; prennent la fuite : le coup qu'il se donna, le sang qu'il perdoit, l'empêcherent de se relever : cependant je n'osois descendre, ses blessures le rendoient plus furieux ; je m'arrangeai sur l'arbre, en attendant qu'il eût perdu ses forces avec son sang ; mais je craignis que le sommeil qui m'accabloit ne me fit tomber moi-même : j'en descendis tenant toujours mon poignard à la main : le monstre rugissoit encore ; je le frappai, il expira, & son sang que je suçai, soutint mes forces qui commençoient à m'abandonner : enfin le sommeil l'emporta sur ma crainte, je m'endormis à côté de l'ours.

Les premiers rayons du soleil m'éveillèrent : quel fut mon étonnement, lorsque je vis devant moi une femme d'une beauté éclatante, qui

écartoit les bêtes féroces qui sembloient vouloir venger le monstre qui me servoit d'oreiller. Oh ! qui que vous soyez ! m'écriai-je, Déesse, Fée ou mortelle, dirigez mes pas hors de ce bois. Depuis trois jours j'erre dans cette vaste solitude. . . . Je fais, me dit-elle, tout ce qui t'est arrivé, & c'est à moi que tu dois imputer tous les événemens dont tu murmures. Ingrat, de quois plains-tu ? Quand tu quittas la maison paternelle, c'est moi qui t'inspirai de t'adresser au plus doux des maîtres ; ton bonheur étoit assuré, si tu avois voulu te fixer auprès de lui. Ah ! Déesse, m'écriai-je, vous savez à quel prix. Je fais, reprit-elle en souriant, que tu donnas dans le piège que Robert te rendit ; que tu fus la dupe de l'envie que te portoient tes camarades ; que la jalousie du Comte étoit une feinte dont ta vanité ne te permit point de te méfier. Je fais que c'est par le même motif que tu as été dupé par Sophie ; je fais tous les malheurs qui te sont arrivés à Londres, & que tu les as supportés avec constance ; je t'en ai recompensé : tu devois périr avec Alberti ; je t'ai arraché de la prison, je t'ai conduit dans ce bois où tout autre eût péri ; je t'ai fait rencontrer la mafure qui t'a mis à couvert des bêtes féroces ; je t'ai offert une fontaine pour soutenir tes forces défaillantes ; j'ai suscité le monstre qui t'a fait si grand'peur, & dont le sang a apaisé ta faim ; j'ai écarté loin de toi des ennemis qui

t'auroient dévoré pendant ton sommeil. Je fais que tu as beaucoup souffert ; mais je vais t'en recompenser. Je puis t'accorder ou de longs jours, ou une force extraordinaire, ou une santé parfaite, ou une sagesse consommée, ou de grandes richesses, ou la plus grande beauté : choisis, & ne tarde pas à te déterminer, car je suis la Fortune, & tu dois avoir entendu parler de mon inconstance. Déesse, m'écriai-je, je connois les avantages d'une longue vie, mais ils ne me tentent point ; quand l'homme a végété cinquante ou soixante ans sur la terre, que lui importe une longue vieillesse, toujours accompagnée de mille infirmités ? Je conviens que la force élève l'homme au-dessus de ses semblables ; mais elle le rend souvent téméraire & audacieux ; d'ailleurs, à quoi me serviroit-elle sans la prudence ? La santé est un bien inestimable ; mais elle est la suite du travail & de la modération, & je puis me la procurer aisément par ces deux moyens ; la sagesse, ô Fortune ! est un bien foible mérite, lorsqu'elle est un effet du tempérament ; & c'est ce qu'elle seroit en moi, si je la recevois de vous. Je choisis donc les richesses ; car c'est parce que je suis pauvre que tant de malheurs ont fondu sur moi ; mais, dit-elle, c'est parce que Sophie t'a cru riche qu'elle t'a trompé : Déesse, repris-je, j'aime mieux une illusion qui me flatte, qu'une vérité qui me désespère : si j'eusse été toujours riche, je ne
me

me ferois jamais apperçu qu'elle me prenoit pōur dupe. Eh bien, dit la Fortune, voilà tñe bourse : sa vertu est telle que dans quelque pays que tu sois, dans quelque circonstance que tu te trouves, à toute heure & toutes les fois que tu l'ouvriras, tu y trouveras dix piéces d'or ; elle aura cette vertu pour toi, pour tes enfans, & pour ceux qui la posséderont ; mais seulement pendant ta vie ; après ta mort elle perdra sa vertu : tout ce que j'exige de toi, c'est que tous les ans à pareil jour qu'aujourd'hui, tu maries quinze filles pauvres, à chacune desquelles tu feras une dot de quatre cens piéces d'or. Je le promis & je n'ai jamais depuis manqué à ma promesse.

Je demandai à la Déesse de m'enseigner les moyens de sortir du bois ; elle me fit signe de la suivre : elle me conduisit dans un chemin frayé, en me disant que je ne pouvois plus m'égayer ; elle me défendit de me retourner pour savoir ce qu'elle deviendrait, & m'avertit que ma curiosité me seroit funeste. Je lui obéis, & je suivis le chemin qu'elle m'avoit indiqué. J'arrivai à une mauvaise hôtellerie : avant que d'y entrer je voulus faire l'expérience de la bourse ; je l'ouvris & j'y trouvai dix piéces d'or, comme la Fortune me l'avoit promis.



CHAPITRE VI.

Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.

QUAND je me vis assuré de la vertu de ma bourse, j'entrai galement dans l'auberge; & je dis à l'hôte de me donner ce qu'il auroit de meilleur, que j'avois faim, & qu'il en feroit bien recompensé; je l'exhortai sur-tout de faire diligence. L'hôte étoit un bon homme, mais grand babillard & nouvelliste; il me fit cent questions à la fois: je compris que je ne dinerois pas de la journée si je lui répondois; je me contentai de lui dire que je revenois de Londres: il voulut savoir tout ce qui regardoit l'état actuel des affaires de ce Royaume. Je ne voulois pas le déobliger; mais je craignois de l'empêcher de préparer mon dîné: je lui dis donc qu'il m'étoit impossible de le satisfaire, parce qu'il y avoit fort longtemps que j'en étois sorti, & qu'en traversant de Douvres à Calais, un coup de vent avoit jeté notre vaisseau à plus de mille lieues en mer: il parut content de cette raison malgré son peu de vraisemblance; mais je n'en fus pas quitte. Oh! bien, me dit-il, en ce cas, c'est moi qui vous donnerai des nouvelles de ce pays: voici une histoire que vous ne pouvez

pas savoir, & que je tiens d'un Anglois qui passa ces jours derniers. Hyeronimo Alberti... non, Dom André... Attendez, il faut prendre les choses de plus haut. Vous savez donc... A ces mots d'Alberti & de D. André, je rougis; & quoique je fusse pressé par la faim, j'avois grande envie de savoir quelles avoient été les suites de la perte des pierreries du Roi, & si elles avoient été retrouvées. Je dis donc à l'hôte que comme cette histoire me paroissoit un peu longue, j'irois l'entendre dans la cuisine, & qu'il me la raconteroit en préparant le dîné. Il y consentit; car tout lui étoit bon, pourvu qu'il parlât: je ne lui permis de commencer que lorsqu'il se fut mis à l'ouvrage.

Il me raconta ce que je savois mieux que lui; mais je me gardai bien de l'interrompre: je lui demandai de m'apprendre si le Roi avoit retrouvé les diamans. Oui, me dit-il, par le plus grand hazard du monde: il fit écrire dans toutes les Cours, promit des récompenses à celui qui pourroit lui en donner des nouvelles; fit faire chez tous les Sujets les recherches les plus exactes; mais tout cela fut inutile. La femme du Lord que D. André avoit assassiné, ne pouvoit se consoler de la perte: par-tout elle le voyoit, par-tout elle l'entendoit; pour mieux se nourrir de sa douleur, elle ne vouloit pas quitter le lit dans lequel il couchoit avec elle. Trois mois s'étoient écoulés depuis

cet assassinat ; enfin une veuve , amie de cette dame , vint à bout de lui persuader de changer de lit , ou du moins de le faire transporter dans une autre chambre. Comme elle le faisoit démonter , elle apperçut un carreau qui étoit mouvant , & dérangé de sa place : elle se baissa pour le remettre , & voit une cassette qu'elle reconnoît pour être celle où étoient ses bijoux du Roi ; elle va chercher dans un tas de clefs , & découvre celle de la cassette : elle ouvre , rien ne manquoit aux pierreties. Elle ne put s'empêcher de maudire ces misères qui avoient causé la mort de son mari. La veuve ne voulut confier ce secret à personne : dès le lendemain , elle prit elle-même ces joyaux , & demanda à parler au Roi : il ne lui fut pas difficile d'y parvenir : elle se prosterna aux genoux de ce Prince , lui raconta comment elle avoit retrouvé ses joyaux , & les lui remit. Le Roi les examina , vit qu'il n'y manquoit rien , & marqua la plus grande satisfaction. Madame , lui dit-il , puisque ces bijoux ont causé vos malheurs , c'est à moi à les réparer ; aussi-tôt il fit appeller le Comte Williams , jeune homme aimable , fait pour plaire , qui s'étoit distingué dans la dernière guerre , & que le Roi aimoit beaucoup ; il le présenta à la jeune veuve. Je ne connois que lui , continua le Roi , qui puisse remplacer l'époux que vous pleurez : je n'exige pas que vous lui donniez la main dès-à-présent ; je vous prie seulement , Ma-

dame, de lui permettre de vous voir ; & s'il est assez heureux pour vous plaire, je me charge de sa fortune. La veuve regarda le jeune homme, & ne voulut pas refuser le Roi : il lui donna la main pour la reconduire chez elle : en amant délicat, il a commencé par faire un grand éloge du mort, il a pleuré avec elle ; peu-à-peu il est parvenu à le lui faire oublier, & l'on dit qu'ils attendent avec impatience que l'année du deuil soit revolue pour aller ensemble remercier le Roi, & se marier ensuite.

L'hôte grossit ce récit de mille circonstances que je supprime ; il entra dans tous les détails des recherches que le Roi avoit fait faire, & des amours du Comte Williams ; il avoit préparé mon dîné, mis le couvert ; nous avons dîné ensemble, & la nuit approchoit qu'il contoit encore : il y avoit trois nuits que je n'avois dormi ; le sommeil m'accabloit, & l'impitoyable babillard ne me donnoit pas un moment de relâche ; il avoit grand soin de m'éveiller dès qu'il voyoit que je m'assoupirois. Je lui dis que je ne voulois point souper ; je le priai de me faire préparer un lit, & de me conduire dans ma chambre ; il me prit par la main & commença une autre histoire, qu'il continua en faisant mon lit : il la mêloit de mille épisodes, qui lui faisoient à tout moment perdre de vue l'objet principal. Je me couchai, il s'assit auprès de moi, interrompit vingt fois mon sommeil, lorsque heureusement un ca-

valier entra dans l'auberge, & me délivra jusqu'au lendemain de ses contes éternels.

Dès qu'il fut jour, mon hôte ne manqua pas d'entrer dans ma chambre pour continuer l'histoire qu'il avoit commencée la veille : mon déjeuné étoit prêt, je pris le parti de le laisser parler : j'espérois de m'en délivrer en partant ; mais le bourreau, sous prétexte que la forêt étoit infectée de voleurs, voulut m'accompagner ; il me suivit en me racontant l'histoire de tous les assassins qui s'y étoient commis depuis son trisayeul, qui le premier eut une auberge dans ce pays. Je m'aperçus qu'il s'effrayoit lui-même des contes qu'il me faisoit ; nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt. Ami, lui dis-je, puisque vous habitez près de ces lieux, vous ne devez pas manquer de courage : je vois à travers les feuilles deux hommes qui se cachent en venant à nous ; attendons-les de pieds ferme. Je m'aperçus qu'il se troublait : je ne les vois pas, me dit-il : voyez-vous, repris-je, ce gros chêne au milieu de cette touffe de broussailles à gauche ; oui, oui, je commence à distinguer, répond il en balbutiant ; mais je m'aperçois que je suis sans armes : vous avez une épée, vous, tenez ferme, je vais chercher la mienne, & je reviens sur mes pas. Courez donc vite, lui dis-je, & faites venir des troupes auxiliaires. Le poltron ne se le fit pas répéter ; la peur lui prêta des ailes, & lorsque je l'eus perdu de vue, je continuai ma route.

Après avoir fait environ deux lieues, je m'arrêtai dans un village, & j'y cherchai une hôtellerie; j'eus grand soin de faire quelques questions à l'hôte, pour savoir à quoi m'en tenir, bien résolu de passer outre, s'il eût été aussi babillard que celui que je venois de quitter. Ce village étoit dominé par un petit château perché sur le haut d'un rocher. Là regnoit un petit tyran subalterne, favori du Duc de Bretagne, au nom duquel il gouvernoit. C'étoit là qu'il recevoit l'hommage de quelques malheureux qu'il appelloit ses serfs; ce n'étoit pas pour eux qu'ils arrosoient la terre de leurs sueurs; à la place des fruits qu'ils recueilloient, on leur vendoit fort cherement quelques alimens grossiers; & les grains que ce pays fertile produisoit en abondance, étoient portés dans des terres étrangères, pour y être vendus ou échangés avec des étoffes d'or, ou d'autres effets qui pouvoient flatter le luxe, la gourmandise, la vanité & les vices du Seigneur. Le Comte du Roc aimoit & protégeoit l'agriculture; mais si un de ses serfs avoit deux bons chevaux pour sa charrue, ils étoient confisqués à son profit; si quelqu'autre avoit une belle récolte, son imposition étoit augmentée du double; s'il négligeoit de travailler, il étoit puni, & souvent exposé à mourir de faim. Il y avoit de très-belles manufactures dans le château; chaque paysan étoit obligé d'avoir un certain

nombre de bœufs ou de moutons ; mais il y avoit un impôt sur chacun ; & comme le maître du troupeau étoit dans l'impossibilité de payer , la laine étoit confisquée au profit du Comte ; & l'exacteur prenoit l'agneau pour son paiement : il est vrai que le lait restoit au paysan , mais il devoit fournir tant de livres de beurre par mois à la cuisine de Monseigneur , & quelques fromages pour les menus plaisirs de ses palfreniers.

Tandis que j'étois à l'hôtellerie , il se présenta un marchand de chevaux ; j'en avois besoin ; ils étoient très-beaux : j'en choisîs trois qui me parurent les meilleurs ; je ne marchandai point sur le prix. Le Seigneur du Roc en avoit eu envie : il les avoit marchandés ; & ne pouvant les avoir au prix qu'il desiroit , il avoit fait dire au marchand , qu'il n'avoit qu'à sortir du Comté dans vingt-quatre heures ; & en même-tems il avoit fait publier un impôt sur tous les chevaux étrangers qui passeroient sur ses terres. Il envoya chercher l'hôte , & lui fit un crime de m'avoir fait voir ces chevaux ; il lui demanda qui j'étois. L'hôte lui répondit qu'il ne me connoissoit pas ; que j'étois venu à pied ; qu'il me croyoit un simple écuyer. Le Comte entendant que je n'étois pas Gentilhomme , entra en fureur , & ordonna à ses gens de se saisir de moi , & de me mettre en prison. Les ordres d'un homme injuste sont plutôt & plus sévèrement exécutés que ceux d'un Grand

équitable & bienfaisant. Je fus enlevé & mis dans un cachot obscur, sans savoir pourquoi ni par qui. Dans le premier moment je regrettai de n'avoir pas demandé au Génie de la forêt, la force préférablement aux richesses, pour briser les fers, & délivrer ces pauvres habitans du monstre qui les tyrannisoit. On vint m'interroger dans la prison en présence du Comte. On me demanda d'où j'étois, & qui j'étois. Fils d'un pauvre Gentilhomme de Chypre, répondis-je, qui préféroit dans le tems de sa fortune, l'amour de ses vassaux à des richesses acquises par des vexations & des injustices. Alors le Comte m'interrogea lui-même. Où as-tu pris l'argent que tu portes, dont tu tires tant de vanité? = Cet argent est à moi, & je n'en dois compte à personne; mais si quelqu'un m'accuse, il n'a qu'à paroître, & je me défendrai. = Puisqu'on ne peut autrement lui arracher la vérité, qu'on le mette à la torture. Je n'étois point le plus fort; mais pour rien au monde, je n'aurois découvert la vertu de ma bourse. Je fus mis à la question; dès les premières douleurs, je dis que j'allois tout déclarer. J'avouai que m'étant égaré dans le bois, j'avois trouvé une bourse avec six cens écus. Où est-elle cette bourse? = J'ai pris l'argent & je l'ai jeté dans la rivière qui traverse la forêt. = Insigne voleur, eh! ne sais-tu pas que toute la forêt m'appartient, & que tout ce qu'elle renferme est à moi? = Je l'igno-

vois alors. = il falloit le demander. = Eh ! je n'ai trouvé que des ours & des loups, (je n'eus garde de parler de l'hôte babillard). = Eh bien, selon les loix tu dois périr, & par une suite nécessaire, tes biens doivent être confisqués à mon profit. Hélas ! me disois-je alors en moi-même, à quoi me serviront maintenant les richesses ? Si j'avois choisi la sagesse, je ne me serois pas jetté entre les griffes de ce vautour ; ou si j'avois préféré une longue vie, je n'aurois pas à craindre à présent de la perdre. Je fus tenté dans ce moment de racheter mes jours par le sacrifice de la bourse fatale ; mais je me ressouvins que la Fée m'avoit recommandé de la bien conserver jusqu'à la mort. Alors je pris le parti de me jeter aux pieds du Comte du Roc : Eh que vous importe, lui dis-je, la vie d'un infortuné que le hazard & ses malheurs vous ont livré ? prenez tout ce que je possède ; il est à vous, puisque vous êtes le maître & le plus fort ; vous desirez d'avoir les chevaux que j'ai achetés & l'argent qui peut me rester ; prenez tout, & faites-moi grâce de la vie qui ne peut vous être d'aucune utilité. Le Comte étoit inflexible ; il craignoit que je n'allasse publier l'injustice qu'il commettoit : ma mort étoit résolue, lorsque je m'avisai de m'écrier, oh ! ma mère qui m'attendez avec tant d'impatience, que deviendrez-vous lorsque mon frere vous apprendra ma cruelle destinée. Le Comte me demanda ce que signifioit

Ice discours. Mon frere, lui répondis-je, étoit avec moi dans la forêt; comme nous étions égarés, nous avons pris chacun un chemin différent, & nous nous sommes donnés rendez-vous au village prochain. Mon aventure a déjà éclaté; il fait sans doute, que vous m'avez fait arrêter; ma mort ne peut être si secrète qu'il ne l'apprenne, & c'est la nouvelle qu'il portera à Pamiagouste, où nous allions ensemble rejoindre nos parens. Le Comte craignit plus que jamais que son crime ne fût découvert; ma mort eût pu avoir de vengeurs parmi les Seigneurs ses voisins qui ne l'aimoient point; au lieu qu'étant d'un pays si éloigné du sien, il pouvoit garder impunément le fruit de son avarice. Eh bien, me dit-il, dis-moi où est ton frere? Eh! que fais-je? répondis-je: voyant que j'étois arrêté, il s'est caché sans doute pour attendre la fin de mon aventure, ou peut-être a-t-il fui. = Va, dit le Comte, en feignant de se radoucir, je n'ai voulu que t'effrayer; l'argent que tu as trouvé m'appartient; il m'avoit été volé, & ayant long-temps fait chercher le voleur inutilement, j'étois fondé à croire que c'étoit toi: je veux bien passer par-dessus la loi, & même par une bonté que tout autre à ma place n'auroit point, te donner de quoi continuer ta route. Alors il se fit amener les chevaux; je lui remis tout l'argent que j'avois: il me donna généreusement deux écus, & m'ordonna de sortir de ses terres dans le jour, sous peine de la vie,

Dès que je me vis en liberté, je me hâtai de tenir ma parole, aimant mieux être exposé à la férocité des ours, qu'aux injustices d'un tel monstre. Je n'osai faire usage de ma bourse pendant deux jours; le premier argent que j'en avois tiré m'avoit été si funeste, que j'allai jusq'à Angers en mendiant.

C H A P I T R E V I I .

Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de S. Patrice.

ON préparoit tout à Angers pour les nocces du Duc de Bretagne avec la sœur du Roi d'Arragon, qu'on y attendoit de jour en jour. Tout s'y dispoisoit pour les fêtes les plus brillantes; les étrangers y venoient en foule de toutes parts, & c'étoit pour se distinguer dans les tournois, que le Comte du Roc vouloit les trois chevaux qu'il m'enleva.

En arrivant dans la ville, je me mêlai parmi le peuple, & sans que personne pût s'en douter, je mis plusieurs fois ma main dans ma bourse, d'où je tirai beaucoup d'argent. Lorsque j'en eus une assez grande quantité, j'achetai des habits que je trouvai propres à ma taille; je m'informai de la meilleure hôtellerie; je pris un domestique, & dès le lendemain j'allai acheter deux beaux chevaux,

parce que je desirois de voir les fêtes, & d'attendre la Princesse qui devoit arriver par mer. Elle arriva peu de jours après, & les fêtes commencerent. Il y eut des joutes & des tournois. J'y vis le Comte du Roc monté sur un de mes chevaux. Je m'étois muni d'une excellente armure; & quoique inconnu, je demandai à rompre une lance avec lui. Il accepta: je déclarai devant l'assemblée que je n'aspirois point au prix; mais je proposai à mon adversaire que le cheval du vaincu demeurât au vainqueur. Il voulut savoir qui j'étois; je le lui dis tout bas: il parut effrayé. Ne crains rien, lui dis-je, défends toi; je n'en veux point à tes jours; tu ne m'as laissé la vie que dans la crainte que mon frere ne divulgât ta honte; je ne veux pas te l'arracher; pourvu que tu me promettes d'être plus juste à l'avenir; de soulager tes malheureux vassaux, qui ne sont pas tes serfs; & qui valent mieux que toi. Eh! qui est tu, me dit-il, pour m'imposer des loix? J'aime la justice, repris-je, voilà mon seul titre. Il y a quatre jours que tu étois le plus fort: si tu l'es aujourd'hui, je n'exige rien de toi; tu peux être aussi injuste que tu le voudras; si je le suis, fais ce que je te demande, ou je te perdrai auprès du Duc de Bretagne que tu trompes, en abusant de l'autorité qu'il te confie. Aussi-tôt je m'écarte de lui; nous faisons les saluts d'usage; j'évite sa lance avec adresse, & du

premier coup je le renverle sur la pousſiere.
Je lui réitérai ma demande ; il me promit tout.
ce que je voulus : alors je pris le cheval par
la bride, & au lieu de l'amener, je le lui
présentai ; je l'aïdai même à monter parce
qu'il s'étoit bleſſé en tombant. Le ſcolerat
trembloit de tout ſon corps ; cependant je
me diſpoſai à quitter Angers, parce que les
lâches & les méchans ſont plus à craindre
dans leur impuiſſance, que les bons dans leur
plus grande force.

Il n'y eut que lui, qui fut que j'étois en-
tré en lice, parce que je courus à toute bride
le long de la Mayenne, où je jetai mon ar-
mure ſans être vu de perſonne. Je revins à
mon auberge, où chacun parloit diverſement
de notre combat. Chacun rapportoit à ſa
manière la converſation ſecrete du Comte &
de moi, que nul n'avoit entendue : cepen-
dant l'hôte qui ne me connoiſſoit point, qui
me voyoit ſortir tous les jours à cheval, &
qui ne me voyoit rentrer qu'à l'heure des re-
pas, vint le ſoir même dans ma chambre &
me témoigna ſon inquiétude : il me raconta
que des ignorans après avoir beaucoup de-
penſé chez lui, avoient la fantaſie de mon-
ter à cheval ; & qu'il arrivoit quelquefois que
leurs chevaux les menſient ſi loin qu'il n'en-
tendoit plus parler d'eux. Je me mis à rire
de ſa crainte, & mettant ma main dans ma
bourse, j'en tira cent écus que je lui donnai.

pour toute réponse. L'hôte fut honteux, prit le ton le plus respectueux & le plus soumis, & me mena dans le plus bel appartement de son hôtellerie.

Le lendemain, pendant que j'étois à dîner avec plusieurs Seigneurs, il entra une troupe de joueurs d'instruments qui demandoient l'aumône en dansant; je remarquai parmi eux un vieillard qui inspiroit le respect: il ne demandoit point comme les autres; il paroïsoit honteux & timide; sa pauvreté paroïsoit lui peser plus que les années. Quelqu'un lui demanda qui il étoit: je suis gentilhomme Irlandois, répondit-il; il y a sept ans que j'ai quitté mon pays: j'ai parcouru toute la Chrétienté; j'ai travaillé deux Empires & vingt Roynumes; chacun a sa langue particulière, & je fais de chacune de ces langues tout ce qui est nécessaire à la vie; j'ai marqué les routes & les distances des pays, les particularités de chaque ville. Mais dans tous vos voyages, lui dit-on, qu'avez-vous remarqué de plus extraordinaire? C'est l'homme, répondit-il, qui allie tous les vices & toutes les vertus: chaque animal a sa passion particulière, l'homme les a toutes; mais ce qui le distingue sur tous, c'est son orgueil. Les animaux de la même espèce se regardent tous comme égaux; chaque individu de l'espèce humaine se croit paitri d'un limon privilégié. L'homme vil qui rampe dans la misère & dans



la fange, a toujours quelque raison pour s'estimer plus que l'homme puissant qui le méprise, & qui croit encore l'honorer en l'écrasant.

Cet homme me parut singulier : j'avois la fureur de voyager ; je ne crus pas pouvoir trouver un meilleur guide : je l'appellai, je lui mis dans la main quelques pièces d'argent, & je le priaï honnêtement de m'attendre jusqu'après le dîné. Je le menai dans ma chambre, & je lui témoignai le désir que j'avois qu'il m'accompagnât ; je lui promis de lui entretenir un cheval & un écuyer ; & de lui donner des appointemens considérables. Votre générosité, me répondit il, l'envie que vous avez de vous instruire, & le secours que vous pourriez tirer de moi, me feroient accepter votre proposition, si j'étois moins vieux, & si je n'avois point une famille qui a besoin de moi, & auprès de laquelle je brule de me rendre. Eh bien, lui dis-je, nous commencerons nos voyages par l'Irlande ; je vous conduirai auprès de votre femme & de vos enfans ; je ne serai point inutile à leur fortune ; & à la fin de nos voyages, quand je serai de retour à Famagouste, j'aurai soin de votre vieillesse. Le bon gentilhomme trouvoit le parti fort avantageux ; mais à son âge recommencer à voyager ! d'ailleurs la jeunesse est imprudente, elle promet beaucoup & tient rarement ses engagements. Léopold, (c'étoit
le

le nom de gentilhomme ,) hésitoit encore. Jeune homme ; me dit-il , vous formez une grande entreprise ; avez-vous compté avec vous-même ? L'argent est le nerf de la guerre ; les voyageurs sont dans le cas des guerriers ; ils ont mille dangers à affronter , mille périls à éviter , des accidens à craindre des incommodités inséparables des voyages ; la faim , la soif , les maladies , mille choses curieuses à voir ; des peuples où l'étranger n'est bien reçu qu'autant qu'il sème l'or à pleines mains. Je vous entends , lui dis-je ; n'avez aucune inquiétude à cet égard. J'ouvris ma cassette , & je lut dis d'y puiser tout l'argent qu'il lui falloit pour des habits & deux bons chevaux. Il ne vouloit rien prendre , & je fus obligé d'employer la prière pour l'engager à recevoir une somme qu'il croit suffisante : il acheta un équipage , prit un domestique. J'avois deux écuyers & un valet ; nous nous trouvâmes six tous bien d'accord , & nous partîmes. Après avoir parcouru l'Allemagne , où nous eumes retrouver les mœurs dont Tacite a fait une description qui nous parut très-fidèle , excepté chez les grands & les nobles ; nous arrivâmes à Bruges , où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. Je revis une seconde fois Londres ; je ne pus me défendre d'un certain frémissement en débarquant. Heureusement j'y étois peu connu ; & quand je l'aurois été mon changement de fortune en auroit imposé

& m'étoit mis à couvert de tout événement fâcheux. Nous traversâmes l'Angleterre & l'Écosse, & je rendis enfin Léopold à sa famille.

Il me seroit difficile de rendre les transports, les expressions de joie, les larmes que la tendresse fit couler, lorsque j'annonçai & que je présentai ce bon vieillard. Il étendoit les bras, & ne pouvoit parler; il embrassoit, tour à tour, sa femme, ses enfans, un gendre & une bru qu'il avoit acquis depuis son absence. Il alloit aux uns; il revenoit vers les autres; l'allégresse brilloit jusques dans ses rides! A peine s'appercevoit-on de moi; de tems en tems je me sentois embrassé tantôt par un jeune homme qui pouvoit à peine respirer, tantôt par une jeune fille dont je voyois le sein palpiter & dont l'haleine étoit brûlante; & lorsque je voulois leur rendre leurs caresses, ils étoient déjà dans les bras de leur pere, ou dans les bras les uns des autres. Attendri par ce tableau, craignant de les gêner, je dis à Léopold que je voulois dîner avec eux; que je ne tarderois pas à revenir: & je sortis pénétré d'un plaisir que la grandeur ni la richesse ne peuvent donner; il étoit trop délicieux pour que je manquasse au rendez-vous. Dès qu'on m'apperçut, la femme de Léopold vint au-devant de moi, suivie de sa famille; elle me fit mille excuses du peu d'attention qu'on avoit eu pour moi; ils me donnoient mille bénédictions. Le ser-

peût avec lequel vous me traitez, leur dis-je, me plaît bien moins que les caresses folles que vous me faisiez ce matin. La jeune fille, qui se souvenoit de m'avoir embrassé dans les transports, baissa la vue. N'en rougissez pas, repris-je, jamais l'amour ne donna de baiser plus tendre; jamais la vertu n'en reçut d'aussi délicieux. Son pere vint à son secours; il me la présente. Un jeune homme timide, d'une figure agréable, mais paroissant accablé de douleur, se tenoit à l'écart; je le crus un des fils de Léopold; j'allai vers lui comme pour l'encourager. Pourquoi cette tristesse, lui dis-je, dans un si beau jour, quand tout le monde est dans la joie du retour de votre pere? Ah! je n'ai pas l'honneur d'être son fils, me dit-il en soupirant, & ce retour ne sera funeste qu'à moi. Le silence de la famille succéda à ce peu de mots; je vis les yeux de la jeune fille se remplir de larmes, & Léopold me parut consterné. Je craignois d'être indiscret; cependant je fis signe à Léopold; il me suivit dans un cabinet que je vis entr'ouvert, & je le priai de m'expliquer un mystere dont je ne soupçonnai que la moitié. Je comprends, lui dis-je, que ce jeune homme aime votre fille, & qu'elle n'est pas insensible à son amour; mais ce que je ne conçois pas, c'est leur tristesse & la vôtre. Ah! Monsieur, me répondit-il, je souffre pour tous les deux; ce jeune homme est le

filz d'un riche vieillard de cette province ; il a fait connoissance avec ma fille dans l'âge le plus tendre ; ma femme, charmée de son honnêteté & de ses mœurs, lui a laissé un libre accès dans la maison. Le bruit se répandit, il y a deux ans, que j'avois fait une très-grande fortune ; le vieux Maskwell, le pere du jeune homme, est encore plus avare qu'il n'est riche ; tant qu'il me crut pauvre, il s'embarrassa peu des amours de son fils, dans l'idée qu'il seroit toujours le maître d'en arrêter le cours quand il voudroit : mais lorsqu'on lui assura de tous côtés que je nageois dans l'abondance, il accourut au plus vite pour s'informer de la vérité. Ma femme qui savoit ce qui en étoit, fit tous ses efforts pour le dissuader ; le vieux avare s'imaginant qu'on le trompoit, lui témoigna le plus grand desir de marier son fils avec ma fille ; elle eût beau protester que les bruits qui s'étoient repandus étoient faux, il insista jusqu'à la menacer de lui intenter un procès, sous prétexte de je ne sais quelle promesse que les deux jeunes gens s'étoient fait ; & qu'il supposoit : enfin il demanda Jentry avec tant d'instance, que ma femme lui donna sa parole. Ces deux pauvres enfans ont vécu dans l'espérance qu'à mon retour ils seroient unis. Comme je connois le pere, je viens de leur annoncer qu'il falloit renoncer l'un à l'autre ; que je n'étois point riche, & que je ne voulois point

abuser de la crédulité du vieillard. Ils ont eu beau me représenter qu'il avoit donné sa parole; qu'il avoit reçu celle de mon épouse; que cette promesse mutuelle étoit cimentée de part & d'autre par des écrits; je n'ai rien voulu écouter. J'en suis fâché; j'aime Sir Charles; il le mérite: ma fille est au désespoir; je plonge un poignard dans le sein de l'un & de l'autre, & ma femme ne sait lequel des deux elle doit regretter le plus.

Leopold cessa de parler; il alloit rentrer, je le retins. Avant de sortir de ce cabinet, lui dis-je, écrivez au pere que vous n'attendez que lui pour terminer le mariage de votre fille: confirmez le dans l'idée où il est de votre fortune, & je me charge du reste. Non, reprit-il, quelque tendresse que j'aie pour mes enfans, je ne consentirai jamais à tromper le pere de Sir Charles. Il est vrai qu'il a engagé sa parole; mais c'est sur l'espoir d'une fortune qui n'existe point. Ecrivez toujours; bon Leopold, lui dis-je, vous êtes plus riche que vous ne pensez; vous savez que j'ai avec moi une somme considérable: suffira-t-elle pour l'établissement de votre fille? Eh! Monsieur, me dit-il, y pensez-vous? Je suis pénétré de vos bontés. Mais, de bonne foi, croyez-vous qu'un homme qui peut tirer avantage d'une parole irrévocable, & qui ne le fait pas, parce qu'il fait bien qu'elle a été donnée par un motif qui n'avoit aucun fondement, aura la foiblesse

d'abuser de votre générosité ? Non , Monsieur, gardez votre argent ; vous en aurez besoin dans le voyage que vous allez faire. Je me mis à rire de sa délicatesse ; je lui persuadai si bien que j'avois dans ma patrie une fortune inépuisable , & que mon crédit s'étendoit dans les villes les plus éloignées, que je l'obligeai d'écrire au pere de Sir Charles. Le jeune homme, la larme à l'œil, nous interrompit pour prendre congé de Leopold & de moi. Vous ne parlez pas lui dis-je ; vous dînez avec nous, & vous serez marié avec Jenny. Je le pris par la main ; je le conduisis à Jenny, qui fondoit en larmes, & que sa mere consoloit le mieux qu'elle pouvoit. Ne vous affligez pas, lui dis-je, je vous rends Sir Charles ; continuez à vous aimer ; votre pere n'a voulu que vous éprouver l'un & l'autre, & vous surprendre agréablement : sa fortune n'est point une chimere, elle est telle que le bruit s'en étoit répandu.

Ils demeurèrent tous comme pétrifiés ; ils ne savoient qu'en croire ; mais je vins à bout de les persuader : les deux amans se livrerent à la joie & à l'espérance. Leopold reparut, sa lettre à la main ; ils coururent l'embrasser : son épouse lui faisoit de tendres reproches de lui avoir fait un mystere d'un bien qu'elle ne desiroit que pour lui & pour ses enfans. Vous vous trompez tous, leur dit Leopold ; je n'ai pas fait fortune ; c'est cet homme généreux qui pour vous calmer....

Charles ne lui donna pas le tems d'achever. Ah! Monsieur, me dit-il en retombant dans sa tristesse, quel plaisir prenez-vous à vous jouer d'un malheureux qui ne survivra pas au chagrin que l'espoir dont vous le flattiez rendra plus amer? Erreur encore, interrompit Leopold, qui leur expliqua tout ce qui venoit de se passer. Je vis l'instant où Sir Charles & Jenny alloient tomber à mes pieds; je leur déclarai que la seule marque de reconnoissance que j'exigeois d'eux, c'est qu'ils s'aimassent toujours. Je vis dans leurs yeux qu'ils avoient l'ingratitude en horreur: je fis partir un de mes Écuyers sur le champ, pour porter la lettre au pere de Sir Charles; & nous nous mîmes tous à table, ayant à ma droite Jenny, & son amant à ma gauche. Ils ne me furent pas mauvais gré de les avoir séparés; j'étois dans ce moment le point de réunion de leurs regards & de leurs sentimens.

On ne pouvoit avoir que dans quinze jours des nouvelles de Sir Charles. J'en donnai quatre à Leopold pour se reposer: je lui proposai ensuite de m'accompagner dans le reste de l'Irlande; mais pour lui donner la satisfaction de ne pas quitter sa famille, j'engageai son épouse & ses enfans de venir avec nous, sans oublier Sir Charles. La partie fut acceptée, & nous nous mîmes en route le lendemain. L'amitié guidoit la caravane; un secret penchant me faisoit donner la préférence aux deux

amans : les bienfaits nous attachent à ceux sur qui nous les répandons avec plus de profusion. Nous n'étions pas éloignés de l'Abbaye de S. Patrice, où le peuple d'Irlande croit communément qu'on trouve une des embouchures du purgatoire. Jenny voulut savoir ce qui avoit donné lieu à cette fable. Nous demandâmes l'Abbé, qui nous reçut avec affection, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous faire voir cette caverne si célèbre, & de nous dire ce qui avoit occasionné sa célébrité.

Cette Abbaye, nous dit-il, & les lieux qui l'environnent, n'étoient autrefois qu'un vaste désert (1) au milieu duquel étoit cette caverne. Le saint Apôtre d'Irlande, Patrice, s'y étoit retiré dans le tems qu'il se préparoit à l'apostolat; il y menoit la vie la plus austère. Le hazard lui fit découvrir cet antre: il eut la curiosité d'y pénétrer; il alla si avant, qu'il ne trouvoit plus d'issue pour en sortir; il entendit des plaintes qui retentissoient dans ces souterrains. Il craignit d'abord que ce lieu ne fût le repaire des bêtes féroces: bientôt il distingua une voix; il avance; il entrevoit un rayon de

(1) Le purgatoire S. Patrice, sur lequel on a débité tant de fables, étoit une caverne située dans une petite île du lac d'Earn, en Ultonie. Le Pape la fit fermer en 1497, pour arrêter le cours de certaines pratiques superstitieuses du petit peuple. Elle fut rouverte peu de tems après, & fermée une seconde fois par ordre de Henri VIII.

lumière : il y court, & voit un vieillard vénérable, plus accablé de ses infirmités que de ses années. Oh ! qui que vous soyez, lui dit cet homme, aidez-moi à sortir de ce lieu. Patrice accourut à lui ; mais il ne savoit par où le conduire. Le vieillard alors siffla trois fois. Aussi-tôt un gros dogue d'Ecosse fit retentir la caverne de ses aboiemens. Le vieillard rassura Patrice, qui parut effrayé. Voilà, dit-il, le soutien de ma vie depuis six ans, & la seule créature vivante avec qui j'aie été en société depuis trente-cinq. Plus sensible que ceux qui m'ont conduit ici, il sort tous les matins & va chercher sa proie qu'il partage avec moi. Je l'ai appris à m'apporter du bois ; & l'eau qui filtre à travers les rochers fait ma boisson ordinaire. Il fit signe à son chien qui marcha devant eux ; après les avoir guidés par ses aboyemens dans les ténèbres, ils sentirent le terrain s'élever & former une pente douce & facile. Patrice le conduisit dans sa cabane ; étendit quelques nattes ; & après l'avoir fait coucher, il le pria de lui dire qui il étoit, & par quel événement il l'avoit trouvé dans ce souterrain.

Vous êtes jeune, lui dit le vieillard ; vous n'avez pas connu le Comte de Falkland, l'homme le plus infatué de sa naissance : il auroit pu par son travail & par son industrie, trouver dans le commerce & dans les arts une ressource contre les disgrâces de la fortune ; il aima mieux se plaindre de ses injustices &

souffrit, que de prendre un état qui l'eût mis au niveau des autres hommes. Il s'étoit retiré dans le comté de Devonshire, où ses créanciers ne lui avoient laissé qu'une mesure, sa femme & sa fille. Cet homme, qui eût rougi de sustenter sa famille par un travail honnête, n'avoit point honte de vivre aux dépens de ses voisins qu'il méprisoit, qui lui prêtoient de l'argent qu'ils savoient qu'il ne rendroit jamais. La maison de mon pere, qui jouissoit tranquillement des fruits d'un travail de quarante années, étoit contiguë à celle de Falkland; le Comte ne le regardoit que comme un vil commerçant; & mon pere se félicitoit d'une fortune qui le mettoit en état de soutenir un pauvre Gentilhomme & deux femmes respectables par leur vertu. Lady Falkland supportoit son infortune avec la fermeté la plus courageuse. Emma leur fille, les consoloit; & l'une & l'autre en l'absence du Comte, n'étoient occupées qu'à travailler de leurs mains, & à marquer leur reconnoissance à leur bienfaiteur.

J'étois jeune & de l'âge d'Emma; sa vertu, ses graces, sa beauré me toucherent: je n'osois lui faire connoître mes sentimens. Falkland devoit considérablement à mon pere, qui fournissoit sans compter à la dépense de la maison: ma délicatesse me faisoit craindre qu'Emma ne crût que je voulusse abuser de son état. Quelque précaution que je prisse pour cacher mon amour à Emma, il se déclara par mes

soins pour ses parens, par l'art avec lequel je leur faisois accepter des secours, comme un hommage dont je devois seul être reconnoissant. Emma n'y fut point insensible ; elle me louoit un jour sur l'adresse avec laquelle je savois ôter aux bienfaits le fardeau dont ils accabloient les malheureux. Je soupirai : elle rougit ; nos yeux se rencontrèrent ; ils étoient mouillés de larmes. Vous, Emma, malheureuse ! lui dis-je ; ah ! je le suis cent fois plus que vous, Emma ; je ne pus en dire davantage ; mon cœur étoit comme resserré par la contrainte où j'avois été depuis long-tems. Lady Falkland nous surprit : nous demeurâmes consternés ; elle nous observa quelques instans, & fondant elle-même en larmes, elle vint nous embrasser l'un & l'autre. Ma chere Emma, mon cher Derby, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré le secret de vos ames : si votre bonheur ne dépendoit que de moi, vous seriez déjà heureux ; jamais on n'auroit vu d'union si belle : mais votre sort dépend d'un pere impitoyable, assujetti au plus tyrannique des préjugés. Il fait tout ce qu'il doit à Derby & à son respectable pere ; il ne s'acquitteroit qu'à moitié en vous unissant ; il n'y consentira jamais. Lady Falkland qui d'abord avoit jetté la joie dans nos ames en nous épargnant l'embarras de nous expliquer, nous plongea dans la tristesse par ces derniers mots. Ah ! Madame, lui dis-je, j'espere que mes soins, ma

docilité, ma tendresse pour lui, les avantages que mon pere fera luire à ses yeux, les vertus de ce pere qui m'a laissé le maître de me choisir une épouse digne de lui, pourront le fléchir. N'y comptez pas, mon cher ami, reprit-elle; on peut dompter les caracteres les plus féroces; on ne guérit jamais les préjugés qui tirent leur source de l'orgueil. Je suis bien éloignée de m'opposer à vos feux; mais s'il en est temps encore, au nom de mon amitié pour vous, de votre amour mutuel & de ma tendresse pour ma fille, faites tous vos efforts pour les éteindre.

Lady Falkland se retira la larme à l'œil, & nous laissa ensemble. Les obstacles ne font qu'irriter l'amour; nous nous les dissimulâmes; je demandai à Emma la permission de faire parler à son pere: elle me l'accorda & m'assura qu'elle faisoit les vœux les plus ardens pour le succès: quoi qu'elle fût dans l'intention de n'obéir qu'à son pere, elle ajouta qu'elle me connoissoit trop bien pour avoir à craindre que j'exigeasse d'elle d'autres sentimens, & que je pouvois être assuré que la mort lui seroit moins cruelle, quel'obstination dont on venoit de les menacer.

Le cœur rempli de crainte & d'espérance, j'allai raconter à mon pere tout ce qui venoit de se passer; je le trouvai dans les mêmes dispositions que Lady Falkland; il me promit d'en parler au pere. Il étoit à une grande partie de chasse qui duroit depuis deux jours;

J'attendois son retour avec impatience. Emma m'en avertit ; il étoit revenu avec un parent , qui portoit le même nom & les mêmes armes ; il l'avoit présenté à sa famille comme un homme qui les honoroit , comme le seul rejetton d'une branche qui avoit donné à l'Angleterre des hommes d'éclat , & qui ne s'étoit jamais mésalliée. Emma fut allarmée de cet éloge ; elle le reçut avec bonté ; leur retour fut célébré par un repas poussé bien avant dans la nuit ; & , selon la coutume des personnes de qualité de ce tems-là , tout en parlant de leurs ancêtres ; ils se quitterent ivres de vin & d'arrogance.

Le seul domestique de la maison, excédé de fatigue & las d'attendre , fut surpris par le sommeil ; une flamèche de la lampe auprès de laquelle il s'étoit endormi , tomba sur de la paille qui s'embrâsa , & en un instant la flamme se communiqua dans toute la maison ; les deux Falkland, Emma & sa mere étoient perdus sans moi. C'étoit le lendemain que mon pere devoit proposer mon mariage ; vous jugez bien que j'étois éveillé. Voir le danger de ces infortunes, sauter de mon lit , & pénétrer jusqu'à l'appartement d'Emma, ne furent qu'un instant ; je la trouvai avec sa mere cherchant à se jeter par une fenêtre qui donnoit sur un fossé très-profond. L'amour sans doute en ce moment doubla mes forces : je jettai la fille sur mes épaules ; je pris la mere sous mon bras : la flamme avoit gagné le bas de l'escalier. Fiez

de mon fardeau, je monte sur le toit de la maison qui communicoit à celle de mon père; je les laissai toutes tremblantes dans un grenier où elles n'avoient rien à craindre; je les pria d'attendre un moment, & je me glissai par le même chemin dans la chambre où les deux cousins étoient couchés. Ils dormoient encore; & un quart-d'heure de plus, ils étoient engloutis dans les flammes & dans les ruines. Je les éveillé; j'ouvre la fenêtre, afin qu'ils vissent le danger, & leur dis de me suivre. Ils ne se le firent pas répéter; je les conduisis dans le grenier où j'avois laissé Emma. La joie qu'ils eurent tous de se voir en sûreté, les rendit insensibles à la perte de leur maison. Emma & sa mere ne pouvoient assez me marquer leur reconnoissance; les deux Falkland se félicitoient d'être délivrés du danger: la Providence, disoit l'un, veille sur des gens de notre espèce. Ah! mon cousin, disoit l'autre, croyez-vous qu'elle eût permis que la race des Falkland Rockbald eût péri si proche du port.

Nous ne comprîmes pas d'abord cette énigme; le vieux Falkland nous l'expliqua bientôt, en nous apprenant que le cousin étoit venu pour épouser Emma; que tout cela étoit arrangé entre eux, & qu'il ne savoit par quelle facilité il avoit oublié d'en parler à souper, d'autant que la nôce devoit se faire dans deux jours. Nous nous regardâmes tous; Emma pâlit; le vieillard continua d'étaler les avan-

rages d'une union qui réunissoit sur la tête de son cousin, le bien des deux branches Falkland, & par laquelle le premier enfant mâle pourroit faire valoir les prétentions d'Auguste-Nabuchodonosor-Alfred-Alexandre Falkland, mort dans la Palestine, sur les biens qu'il avoit acquis & conquis sur le Persan Zaris, lors de la première croisade.

Le jour commençoit à paroître ; je descendis chez mon pere, qui trembloit pour mes jours : je lui racontai d'un air consterné tout ce qui venoit de se passer, & ce que je venois d'apprendre. Il me consola ; & après avoir fait porter des robes pour les femmes, il les pria tout de descendre & les logea dans sa maison. Le jeune Falkland, pour ne point augmenter l'embarras, prit congé & promit d'être bientôt de retour. Le pere d'Emma remit la nôce à huit jours ; bien entendu, ajouta-t-il, que l'ami Derby & son fils en feroient, supposé que la cousine Elhelrede-Méduse Falkland n'en fût point.

J'étois dans le plus grand désespoir ; la sensible Emma eût désiré d'avoir été la proie des flammes. Elle trouva un moment pour me jurer que jamais elle ne seroit l'épouse de son cousin ; qu'elle le connoissoit de réputation, comme l'homme le plus propre à la rendre malheureuse ; qu'à l'orgueil le plus insupportable, il unissoit l'avarice la plus sordide, & les mœurs les plus corrompues.

En moins de six jours mon père eût fait réparer la maison de Falkland : le vieillard, infatué de son cousin, ne manqua pas de le faire venir. Emma frémit à son arrivée ; elle eût l'art de faire retarder la nôce de quinze jours ; elle espéroit que son père dévoileroit le caractère atroce de son cousin, & qu'il s'en dégoûteroit : l'orgueil de sa naissance l'éblouit sur ses défauts. Emma imagina de dégoûter d'elle son amant lui-même ; elle affecta un caractère tout différent de celui qu'elle avoit ; elle opposoit à l'avarice de son amant, une générosité qui l'effrayoit. Il n'avoit d'autre passion que pour la chasse ; elle affectoit de la détester ; & deux chiens qu'il idolâtroit, furent rélegués dans la cour. Ce stratagème commençoit à réussir, lorsque le jeune Falkland intercepta une lettre qu'Emma m'écrivit ; car nous avions cessé de nous voir.

Dès ce moment notre perte fut jurée ; il porta sa lettre au père d'Emma, qui, furieux qu'un homme de mon espèce eût eu l'audace d'aspirer à sa fille, menaça mon père de toute sa fureur, si elle faisoit la moindre difficulté d'épouser son cousin ; il l'assura que s'il me rencontroit, il feroit expirer sous le bâton un faquin dont il ne voudroit point pour son valet. Heureusement je n'étois point chez mon père : je le trouvai à mon retour noyé dans les larmes : il m'exhorta de renoncer à Emma,

& d'abandonner à son orgueil un ingrat qui ne méritoit que nos mépris.

Je délibérois sur ce que j'avois à faire, lorsqu'on vint m'apprendre qu'on avoit vu Emma désespérée, fuir à pas précipités, & le jeune Falkland qui la suivoit; je craignois que son pere ne lui eût fait éprouver son ressentiment : je courus pour la secourir ; mais j'appris que son indigne amant l'avoit mal traitée, & qu'elle fuyoit sa fureur. Je rencontrai le pere, qui ayant su tout ce qui s'étoit passé, couroit après eux. Vil séducteur, me dit-il, ta vie me répondra du sort de ma fille. Pere aveugle, vieillard ingrat, lui répondis-je, ce n'est ici ni le tems, ni le lieu de me justifier; volons sur les traces d'Emma, & quand je vous l'aurai rendue, vous m'accuserez, si vous l'osez.

On nousdit qu'Emma, les cheveux épars, implorant le ciel, avoit gagné un bois touffu, pour se dérober aux poursuites d'un homme qui marchoit sur ses traces; qu'il y étoit entré par une autre route, & qu'il seroit bien difficile qu'il la rencontrât. Nous y pénétrâmes. A peine eumes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les cris d'Emma, nous y volâmes; nous la trouvâmes à demi-nue, le corps meurtri, la voix éteinte, se débattant entre les bras de l'infâme Falkland. Je m'élançai, & lui fais lâcher sa proie; c'en étoit fait de sa vie, si Emma & son pere ne l'eussent arraché de mes mains. Qui de nous; dis-je au vieillard,

mérite votre haine, ou cet infâmeravisseur dont je viens de délivrer votre fille, ou un amant tendre & respectueux qui l'a sauvée des flammes & à qui vous devez le jour ? Toi, son amant ! s'écria l'impitoyable vieillard : O ciel ! le fils d'un vil Commerçant, ah ! je déchirerois de mes mains le cœur d'Emma, avant de souffrir qu'elle fût unie à un homme tel que toi. Emma voulut malheureusement prendre mon parti : elle tomba aux genoux de son pere ; elle essaya de le ramener à des sentimens de reconnoissance, & ne fit que l'irriter encore : c'est moi disoit-elle, c'est moi qui l'ai encouragé à espérer vos bontés : eh bien ! en voilà le fruit, dit-il, en levant le poignard sur moi ; Emma effrayée, se précipite au-devant du coup, & le reçoit dans le sein ; elle tombe, prie son pere de me pardonner, me tend la main & expire. Dieu ! comment dans ce moment ne poignardai-je point ce pere dénaturé. Voilà, voilà cruel, m'écriai-je, le fruit de vos préjugés odieux. J'allois me percer le cœur ; les barbares, ils se réunirent pour m'en empêcher ; j'étois sans force, la vue du sang qui couloit du sein d'Emma, me rendoit immobile ; ils appellerent du secours & me livrerent à des Juges aussi impitoyables qu'eux. On regarda comme un crime irremissible, d'avoir osé aspirer à la main de la fille d'un homme tel que Falkland ; son ingratitude & sa cruauté furent comptées pour rien ; il avoit assez,

disoient quelques Gentilhommes complices de son orgueil, il avoit assez honoré mon pere en recevant ses bienfaits. On me chargea du crime de la mort d'Emma, & l'on érigea le parricide en action héroïque : enfin un tribunal de sang me condamna à perdre la vie.

Lady Falkland qui faisoit plus de cas de la bienfaisance & de la probité, que d'ayeux le plus souvent souillés de crimes, & dont l'éclat s'est borné à faire l'abus le plus funeste de leur crédit & de leur puissance, sollicita secrètement ma grace. Helas ! la plus grande qu'on eût pu me faire dans ce moment, eût été de me donner la mort. La fin cruelle d'Emma, & la douleur de mon pere, étoient pour moi des supplices plus affreux que tous ceux que la haine de mes ennemis eût pu inventer. Tout ce que Lady put obtenir, fut que ma peine seroit changée en une prison perpétuelle.

On me transféra en Ultonie, dans un cachot souterrain, que le jour n'avoit jamais éclairé : il ne l'étoit que par une lampe sépulcrale ; on m'y descendoit par un soupirail pratiqué dans la voûte, du pain, de l'eau, & une certaine quantité d'huile pour l'entretien de ma lampe.

Il y avoit cinq ans que j'étois dans ce caveau, lorsqu'une pierre se détacha du mur contre lequel la paille qui me servoit de lit

étoit adossée : un vent frais & piquant se répandit dans mon tombeau par cette ouverture ; je n'osois en approcher ma lampe, de crainte qu'elle ne s'éteignît. J'imbibai d'huile deux meches & je les allumai ; je vis que cette breche communiquoit à une cavité très-profonde : je démolis une partie du mur, & je plaçai mes lampes vis-à-vis de la caverne ; j'y entrai, & j'avançai aussi-loin que la lumiere pouvoit s'étendre. Le lendemain je laissai deux meches allumées dans mon cachot ; j'en pris deux autres, & j'allai plus avant ; j'eus le bonheur de les conserver : enfin je recommençai mon expérience le troisième jour, & je vis de loin une lueur. Je n'osois d'abord avancer ; mais n'entendant rien au tour de moi, je continuai, & je me trouvai dans un endroit qui prenoit jour à travers un rocher : quoique la lumiere n'y parvint qu'obliquement, & que je ne pûs voir le ciel, ma vue fut si agréablement affectée de ces rayons, que je me prosternai pour remercier l'Être Suprême : mes lampes étoient près de leur fin ; je regagnai mon cachot à la hâte. Le jour suivant je me proposai de pénétrer plus avant : lorsque je fus parvenu à l'endroit éclairé, je vis que la caverne se divisoit en plusieurs souterrains ; je choisis celui d'où il me parut qu'il venoit le plus d'air, & je laissai une de mes meches allumée, pour ne pas m'égarer au retour, à l'entrée de celui des souterrains qui conduisoit

à mon cachot. Enfin je sentis que le terrain s'élevoit en pente douce, & bientôt je me vis au grand jour. Que la nature, toute inculte & sauvage qu'elle est en ces lieux, me parut belle ! je ne vis au tour de moi qu'un vaste désert ; j'y aurois fixé mon séjour dès ce moment ; mais je craignis qu'on ne vint visiter ma prison, ce qui arrivoit trois fois l'année. Je revins donc encore à mon cachot : j'attendis qu'on eût renouvelé mes provisions. Alors je rallumai mes lampes pour la dernière fois ; j'emportai tout ce que j'avois dans ma prison, & je rebâti le mur tel à peu près qu'il étoit : j'avois pris la précaution d'écrire sur une pierre, avec de la craie que j'avois trouvée dans la caverne : *Il n'est point d'abyme sur la terre où n'éclate la puissance de Dieu : il me délivre de cette prison obscure, de ce purgatoire où j'ai expié mes fautes. Hommes impitoyables, apprenez à pardonner ceux qui ont commis des fautes, & à rendre justice à l'innocent ; mais gardez-vous de chercher mon corps.*

Je revins dans ce désert : je parcourus pendant deux jours ces lieux arides ; je n'y vis d'autres vestiges que ceux de quelques animaux. La faim me força de revenir sur mes pas, je fixai ma demeure sur le bord de la caverne : j'avois eu soin de conserver mes lampes, & d'allumer du feu, que j'entretins avec plus de soin, que les Romains n'entretenoient celui de Vesta.

Je sortois tous les jours au lever de l'aurore ; j'allois cueillir des racines que je préparois, des fruits sauvages & quelques arbrustes séchés. Peu à peu je m'accoutumai à cette vie que je trouvois délicate, quand je la comparois à mon cachot. J'étois sorti un matin plus tard que de coutume ; je vis à travers les broussailles un animal qui venoit à moi ; je me mis en défense : en regardant plus attentivement je reconnus que c'étoit un dogue d'Ecosse : je le flattai, il me caressa : depuis ce moment il ne m'a plus quitté. Il m'a été de la plus grande ressource : si je ne trouve pas avec lui les mêmes avantages que dans la société des hommes, je n'en ai pas à craindre ni leur orgueil ni leurs perfidies : il va à la chasse, & partage avec moi la proie ; il pourroit me faire ma part, car il est le plus fort ; mais comme je fais préparer nos mets, il m'apporte tout, & il attend que je lui fasse la sienne. Si quelque bête féroce vient se réfugier dans la caverne, il fait sentinelle ; & s'il voit qu'il ne puisse pas la combattre, il me guide dans le fond de ma retraite où j'ai fait des retranchemens. Depuis six ans la vieillesse & les infirmités m'empêchoient de sortir : fixé dans le même endroit sur un lit de feuilles, à peine avois-je la force de préparer nos alimens ; je sentoient que la mort alloit terminer mes miseres : mon chien qui semble prévoir ce funeste moment, a redoublé d'attentions & de

caresses, & lorsqu'il va à la chasse, il semble me quitter malgré lui.

Pendant que le vieillard racontoit son histoire, Patrice en l'écoutant lui préparoit des racines. Ils dînèrent, & le chien qui par ses caresses marquoit sa reconnoissance au Saint Evêque, partagea la tendresse entre son maître & lui. Patrice apprit au vieillard l'effet que son inscription avoit produit sur un peuple crédule. L'infortuné Derby passoit pour un saint qu'on invoquoit. Il ne vécut que quelques mois. Patrice transporta son corps dans la caverne, ainsi que Derby en mourant, avoit paru le désirer; il lui creusa un tombeau sur lequel son fidèle chien expira de douleur.

Patrice peupla cette île de Chrétiens nouvellement convertis, qui s'y retirèrent pour fuir les persécutions. Il fonda une église sur l'embouchure de la caverne qui répond au cachot: on y conservoit précieusement la pierre sur laquelle Derby avoit écrit. Le mot de purgatoire dont il s'étoit servi pour exprimer un lieu d'expiation, fut interprété par le peuple dans le sens propre. Patrice fit en vain ses efforts pour le détromper; la crédulité publique saisit avidement tout ce qui tient du prodige; & il faut mille ans de raisonnemens & de preuves pour détruire une erreur qui s'est établie en un jour. Les Saints, les Papes & les Rois ont employé l'autorité pour détruire cette opinion, que leurs efforts n'ont fait

qu'accréditer. Les Religieux de cette Abbaye ont souvent refusé d'ouvrir la caverne aux Pèlerins qui viennent en foule : ils ont eu à craindre des séditions. La plupart de ceux qui y descendent, en rapportent des choses prodigieuses, que leur imagination aidée par l'obscurité du lieu & par mille échos qui y grossissent le plus petit bruit, & qui le rendent aussi effrayant que le tonnerre, leur fait prendre pour des vérités : ceux-ci les racontent aux autres qui y ajoutent encore.

L'Abbé cessa de parler. Il me conduisit à l'ouverture de la caverne ; il m'avoit prévenu que l'autre extrémité avoit été bouchée par le tems, & qu'on n'y trouvoit plus les soupiraux qui l'éclairoient au tems de S. Patrice. J'avois allumé des torches ; je voulois pénétrer jusqu'à la tombe de Derby ; je pris un souterrain pour l'autre, & je m'égarai. Leopold marchoit devant moi. Las d'errer nous nous assimes sur une pierre.

Il y avoit déjà plus de vingt-quatre heures que nous étions renfermés dans la caverne. L'Abbé, les Religieux & la famille de Leopold, étoient dans les plus grandes allarmes : Sir Charles se désespéroit ; il vouloit descendre : son amante l'assura qu'il n'y descendroit qu'avec elle. Une des choses qui nous inquiétoit le plus, étoit un bruit sourd & confus que nous entendions vers le fond de la caverne ; il provenoit des voix de toute la famille & des

Religieux, multipliées & grossies par les échos. Pour nous, nous ne pouvions pas nous entendre; le moindre mot que nous disions retentissoit, comme le tonnerre dans le creux de la nue.

Il y avoit dans le couvent un vieillard qui s'étoit fait une étude de connoître tous les recoins de ce souterrain, qui vers le milieu formoit un dédale, dont les détours revenoient toujours sur eux-mêmes. On le fit venir; on lui promit cent guinées, s'il pouvoit nous ramener. Il se munit de beaucoup de cordes, en attachâ le bout à l'ouverture, nous appella de tems en tems, d'une voix très-basse; nous lui répondimes de notre voix ordinaire: après que le bruit que nous avions fait se fut dissipé, il nous dit de prendre un ton aussi bas que lui, afin qu'il pût discerner l'endroit où nous étions. Nous obéimes, & bientôt nous apperçumes la lueur de la torche: il nous conduisit jusqu'au centre du labyrinthe, en lâchant toujours la corde. Lorsque notre curiosité fut amplement satisfaite, il nous ramena à l'entrée, où nous trouvâmes la famille de Leopold & les Religieux en prières. J'ajoutai cinquante guinées aux cent qu'on avoit promises au vieillard. L'Abbé nous fit servir un dîner plus abondant que délicat: je le remerciai, & je fis présent à l'Abbaye de deux tonneaux de vin que j'avois fait acheter par mes Ecuyers; présent dont l'Abbé fit très-

grand cas, par la rareté dont il est dans le pays.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

Nous parcourumes encore quelques villes & quelques ports d'Irlande, & nous reprîmes le chemin de la maison de Leopold. Nous y trouvâmes le pere de Sir Charles, l'avare Maskwel ; Il nous attendoit avec impatience : il avoit questionné les domestiques, & ce qu'on lui avoit dit ne répondoit point à l'idée qu'il s'étoit faite de la fortune de Leopold : il commençoit à douter lorsqu'il nous vit arriver. Il courut au devant de Leopold, l'embrassa, & le félicita sur son opulence ; Sir Charles & Jenny lui furent présentés par Leopold qui lui dit, voilà vos enfans : cela dépendra des circonstances, repliqua Maskwel, nous verrons. Mais, lui dis-je, quand même Leopold ne seroit pas aussi riche que vous l'avez cru, il n'y a plus moyen de s'en dédire ; vous avez donné votre parole par écrit. A cette proposition Maskwel frémit ; il trembla d'avoir donné trop facilement dans l'opinion publique. Il se remit cependant, & me répondit avec un air d'assurance, qu'il avoit mille moyens pour annuler une telle promesse. Première-

ment, parce qu'un engagement contracté avec une femme qui n'est pas autorisée de son mari, n'a voit aucune valeur : en second lieu, parce que le mariage exigeoit le consentement formel des parties, & qu'il étoit bien assuré que son fils ne le donneroit, qu'autant qu'il trouveroit une bonne dot : troisièmement.... Je l'interrompis. Je sens, lui dis-je, toute la solidité de vos raisons. Nous étions embarrassés de trouver des moyens pour faire annuler cette fatale promesse ; car Jenny peut prétendre aux meilleurs partis de l'Irlande, & il s'en faut bien que votre fils soit assez riche pour l'épouser ; ainsi, Seigneur Maskwel, voici votre promesse que nous vous remettrons en nous rendant la nôtre. Je vis pâlir les deux amans ; je les rassurai d'un coup d'œil : tout le monde rioit de l'embarras du vieillard, qui se mordoit les doigts d'avoir donné des armes contre lui. Eh ! quoi, continuai-je, vous hésitez ! Eh ! bien, nous ferons valoir pour Leopold, les raisons que vous vouliez employer en votre faveur. C'est autre chose, reptit-il : il est vrai, à la rigueur, qu'une mère en pouvoir de mari, ne peut pas stipuler pour sa fille, si elle n'y est autorisée ; mais la lettre par laquelle Leopold me mande de venir pour conclure le mariage, est une autorisation tacite, un consentement formel ; ainsi le voilà forcé de conclure, ou de payer un dédit, ce, qu'au fond j'aimerois bien autant, s'il étoit proportionné à la fortune.

Pendant cette espece de playdoier, nous étions arrivés dans le cabinet de Leopold, à qui j'avois donné la clef de ma cassette : il l'ouvrit en présence du vieillard, qui demeura confondu à la vue d'une si grande quantité d'or. A combien le dédit, lui demanda Leopold? Deux milles guinées, répondit le vieillard. Cela n'est pas juste, repris-je : le dédit n'étant point fixé, nous sommes les maîtres de le reduire à ce que nous voudrons & je le mets à cinquante : miséricorde, s'écria l'avare qui se voyoit pris dans tous les pièges qu'il vouloit nous tendre ; mon intention n'a jamais été de rompre mes engagemens ; pourquoi refusez-vous de remplir ceux de votre femme, une femme si respectable, l'épouse du Seigneur Leopold, qui possède une partie des trésors de l'Asie? Ah! Monsieur, vous qui paroissez si honnête, si riche, engagez-le à unir ces deux pauvres enfans, qui me paroissent s'aimer si tendrement. Vous comptiez, lui dis je, leur amour pour rien. Oh! je n'avois pas vu, reprit-il, en tournant les yeux vers la cassette, toute la tendresse qui éclate dans leurs yeux. Si vous saviez ce que c'est que les entrailles paternelles.

Enfin je me laissai attendrir ; mais pour le jeter dans un nouvel embarras, je lui demandai à combien il vouloit faire monter la dot de Jenny. Il n'osoit prononcer ; il craignoit que s'il l'exigeoit trop forte, l'affaire ne rompit.

Il avoit demandé deux mille guinées pour le dédit; il n'en demanda pas davantage pour la dot. Eh! bien, Seigneur Maskwel, lui dis-je, parce que vous êtes raisonnable, L'leopold donnera à sa fille deux mille cinq cens guinés, & moi je lui en donne autant. Il me regarda un moment comme un homme qui doute s'il sommeille encore; il ne sortit de son extase que pour tomber à mes genoux: je le relevai, & lui défendis tout remerciement. Je lui demandai ce qu'il donnoit à son fils, & surquoy il assuroit la dot de Jenny? Sur tous mes biens, répondit-il, que je lui donne après ma mort, s'entend, pour être plus à portée de les augmenter. Je ne pus m'empêcher de rire de cet excès de prudence & de générosité; il fallut long-tems combattre pour obtenir qu'il donneroit à son fils la jouissance actuelle d'une de ses terres; il ne vouloit d'abord y consentir, qu'à condition qu'il habiteroit avec eux & qu'ils le nourriroient; ensuite il la leur abandonnoit en pleine propriété, & ne s'en reservoit que les revenus; puis il donnoit les revenus, & se reservoit la propriété.

Je lévai toutes ces difficultés en promettant un présent des nôces. Il avoit quelque envie de demander des suretés pour ce présent; je ne lui donnai pas le tems d'en faire la proposition. J'allai prendre Jenny & Sir Charles; Madame Leopold & le reste de la famille nous suivirent: je leur fis part des arrangements.

Sir Charles étoit pénétré ; Jenny sourioit modestement & ne pouvoit contenir sa joie ; Leopold les regardoit l'un & l'autre, & tournoit ensuite sur moi ses yeux humides. La mere jettoit sur l'assemblée des regards étonnés ; Maskwel comptoit avec ses doigts, & se mordoit les levres. Les sœurs de Jenny l'embrassoient ; ses freres prodiguoient à Sir Charles leurs caresses & les noms de frere & d'ami. Le contrat étoit dressé ; les amans le signerent d'une main tremblante & s'embrasserent. On donna à signer à Maskwel : par S. Patrice, s'écria-t-il, je n'en ferai rien, dût-ai-je être enfermé, tout vivant dans son purgatoire. Ce nouvel obstacle jeta l'allarme dans tous les esprits. Sir Charles tomba à ses genoux. Oh ! je ne m'embarasse, dit-il, ni de ton amour ni de tes larmes. On m'a promis un présent de nôces ; c'est à cette considération que j'ai consenti, à tout ce qu'on a voulu ; je ne signerai que lorsqu'il sera stipulé ou combré. Tout le monde attendoit : je pris trois cens guinées, dans ma cassette, je les lui donnai, & il signa de bon cœur.

La cérémonie ne fut remise qu'au lendemain : la situation où s'étoit trouvé Maskwel, lui causa dans la nuit un accès de fièvre ; nous en fumes tous allarmés, & il fallut remettre le mariage à quelques jours. Sir Charles avertit un médecin ; il eut toutes les peines du monde d'obtenir de son pere qu'il le vît

Le Médecin déclara qu'une médecine, après deux jours de repos, suffiroit pour le rétablir; il écrivit l'ordonnance de la médecine. Maskwel se la fit donner avant qu'on ne la portât chez l'apothicaire; elle contenoit une douzaine de drogues; il s'informa du prix, & sans qu'on s'en apperçût, il prit des ciseaux, & coupa la moitié de l'Ordonnance.

Malgré cette économie qui devoit le tuer, Maskwel fut rétabli en trois jours, & celui du mariage fut fixé au cinquième. Sir Charles étoit sur pied avant l'aurore : dès que je fus éveillé, je le vis auprès de mon lit; il m'acabloit des témoignages de sa reconnoissance : ce n'est pas de vos dons que je vous remercie, me disoit-il; c'est de Jenny que je tiens de vous; sans vous, jamais mon pere n'eût consenti à notre union. Allez, mon cher Charles, lui dis-je, je ne demande que votre amitié; je ne veux point de votre reconnoissance. Entre celui qui donne & celui qui reçoit, tout l'avantage est du côté du bienfaiteur. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, s'écria le vieux Maskwel, qui entra dans ce moment; mais enfin chacun pense comme il veut à cet égard; je ne force personne. Celui qui donne fait bien; celui qui reçoit encore mieux. Te voilà levé de bon matin, dit-il à son fils: mon pere, répondit celui-ci, j'attendois que Jenny fût habillée, & que vous fussiez éveillé, pour vous prier de nous donner votre bénédiction.

Oh ! de tout mon cœur, dit-il, cela ne coûte rien. Sir Charles se mettoit en posture de la recevoir : Attens, attens, lui dit son pere, j'ai quelque chose à te dire au paravant : il le prit à l'écart, & baissant la voix pour que je ne l'entendisse pas ; tu sens bien, ajouta-t-il, qu'il n'est pas juste que je sois venu ici à mes dépens, que j'aie abandonné mes affaires pour un mariage qui ma ruiné : c'est à toi ou à Leopold à me défrayer de tout cela. J'ai fait un mémoire de tout ce qu'il m'en a coûté. Tiens le voilà : vingt guinées, c'est au plus bas, car si je comptois tout le dommage que cause mon absence, ce que je ne gagne point, & ce que je perds, le mémoire monteroit au triple. Sir Charles se mettoit en devoir de l'acquitter. Non, dit-il, ne m'en donne que la moitié, & le reste est le présent de noces que je te fais. Sir Charles le remercia, & lui remit les dix guinées ; Maskwel, après les avoir comptées, ne se fit plus prier pour lui donner sa bénédiction.

Quand tout le monde fut prêt, on alla à l'église, & les mariés furent reconduits chez Leopold, au milieu des danses des jeunes garçons & des jeunes filles. Un festin que j'avois eu soin de faire préparer, nous y attendoit ; il y avoit des tables pour tous ceux des environs qui voulurent y prendre place. Comme tout passoit sur le comte de Leopold, on crut qu'il avoit fait une fortune immense :

Maskwel

Maskwel murmuroit entre ses dents de cette prodigalité : il exhortoit son fils à ne pas imiter son Beau-pere ; mais Sir Charles étoit plus occupé de Jenny que des préceptes d'économie du vieillard. Cependant Léopold me demanda la permission de dire hautement qu'il n'étoit pour rien dans la dépense de cette fête, parce qu'il craignoit d'exciter l'envie de ses parens & de ses voisins : je lui donnai liberté entière à ce sujet.

Sir Charles & Jenny furent encore plus amans après qu'avant le mariage ; jamais union ne fut si belle : je craignois de troubler leurs plaisirs en leur enlevant Léopold ; je savois que je serois pour beaucoup dans leurs regrets ; je n'osai parler de départ. Léopold m'en épargna la peine. Il rassembla sa famille : Mes chers amis, leur dit-il, le comble du bonheur pour moi seroit, après vous avoir retrouvés, de faire entierement le vôtre. J'y ai contribué autant qu'il a été en mon pouvoir : c'est dans cette vue que je me suis attaché à l'homme généreux qui nous comble de bienfaits : je ne connoissois pas alors son ame compatissante, comme je la connois aujourd'hui : indépendamment de tout autre intérêt, le plaisir de vivre avec lui, me le feroit suivre aux extrémités de la terre. Jugez avec quel zèle je dois l'accompagner, quand à ce motif se joint celui de votre avancement dont il s'est chargé. Je sai que notre départ vous afflige d'avance, &

nous serions bien fâchés l'un & l'autre qu'il ne vous affligent pas ; mais pousser trop loin vos regrets & vos plaintes, seroit une espece d'ingratitude ; vous seriez souffrir son ame généreuse. Epargnez-nous donc vos douleurs ; que la joie où nous vous laisserons, soit un augure favorable pour nos voyages & pour notre heureux retour ; ne voyez notre départ que dans l'éloignement ; évitons de tristes adieux, qui tiennent toujours plus de la cérémonie que du sentiment ; car s'ils sont sinceres, à quoi bon les exprimer, puisqu'ils déchirent le cœur de celui qui les reçoit, & ne consolent point celui qui les fait : s'ils sont indifférens, ils sont encore inutiles ; & s'ils sont faux, leur expression est une perfidie plus atroce qu'une protestation de haine. Je sai que vous ferez pour nous les vœux les plus sinceres & les plus ardents : cette assurance vaut mieux que tout ce que nous pourrions nous dire : ainsi, mes amis, regardons nos adieux comme faits & reçus, & le tems que nous avons à passer ensemble, comme un surcroît de bonne fortune ; c'est vous dire assez que le jour de notre départ est incertain pour vous, qu'il n'est fixé que pour Fortunatus & pour moi, & que vous devez vous y préparer.

Malgré tout son courage, Léopold ne put dire ces derniers mots que d'une voix affoiblie & tremblante. Sa femme étoit prévenue ; ses enfans se jetterent sur lui, & l'inonderent de

leurs larmes ; il ne s'arracha de leurs bras qu'avec peine, & vint me raconter tout ce qui s'étoit passé. Nous délibérâmes de ne partir que dans quinze jours, & de leur cacher même ce terme ; & pour mieux y réussir, nous résolûmes de faire quelque absence de tems en tems, afin de les accoutumer à se passer de nous.

Je n'avois pas vu Dublin ; je proposai à Léopold devant sa famille, de m'y accompagner le lendemain ; je vis tout le monde pâlir : pour les tirer de peine, je demandai à Jenny si elle vouloit nous confier Sir Charles : cette proposition fut acceptée avec plaisir. J'affectai d'ordonner que nos chevaux & tout notre équipage fussent prêts au lever de l'aurore : nous partimes, & nous fumes de retour deux jours après : nous n'étions qu'à quatre lieues de cette capitale de l'Irlande. Le lendemain je proposai un autre voyage : cette fois je ne pris avec moi que Léopold, & toujours notre équipage : ils nous crurent partis, comme je l'avois prévu ; mais pour ne pas les laisser long-tems dans l'inquiétude, nous repartîmes le soir même. Nous fimes deux voyages semblables. Dans un quatrieme que nous fimes ensuite, nous ne rentrâmes que le matin du troisieme jour. Nous fimes encore deux voyages avant le dernier. La veille de notre départ, je prévins que nous serions absens trois ou quatre jours ; mais je mis dans la con-

fidence Sir Charles ; je le chargeai d'un présent pour sa Bellé-Mere, pour sa femme & d'un plus considérable pour chacun des freres & sœurs. Je le priai de ne les remettre que quatre jours après notre départ : nous convinmes que Sir Charles les prépareroit à cette nouvelle, qu'il ne leur annonceroit que le quatrieme. On ne sauroit prendre trop de ménagemens avec les ames sensibles ; prévoir les malheurs de trop loin , c'est les prolonger en les anticipant : s'y préparer & les attendre, c'est en avoir émoussé la pointe. Enfin nous partimes à l'heure ordinaire, & je me sentois si attaché à la famille de Léopold, qu'il fut obligé de me consoler lui-même.

C H A P I T R E I X.

Fortunatus est forcé de reconnoître la supériorité qu'à la sagesse sur la fortune.

L'ÉLOIGNEMENT, la variété des objets & le tems, le plus puissant des consolateurs, firent diversion à notre tristesse : nous nous embarquâmes & nous perdîmes de vue les côtes d'Angleterre ; nous traversâmes rapidement la France, l'Espagne ; nous parcourûmes une partie de l'Afrique, visitant les monuments que le tems n'a pas encore détruits, & faisant nos observations sur les mœurs, les usa-

ges, les loix & les gouvernemens des pays que nous traversons : Léopold me servoit d'interprète, & m'éclairoit par les plus sages réflexions : il me faisoit considérer les hommes de différens climats, du côté du physique & du côté du moral. C'étoit par-tout la force qui abusoit de ses avantages : par-tout on connoissoit le prix de l'égalité, & par tout on regardoit comme un perturbateur du repos public, quiconque osoit désirer qu'elle fût rétablie. Là on chérissoit la liberté, & quiconque osoit prononcer son saint nom, étoit regardé comme un rébelle. Ici l'on détestoit la tyrannie & le despotisme, & tous s'empressoient à demander des chaînes. Dans un autre pays, celui qui déroboit un haillon pour couvrir sa nudité, ou qui enlevoit aux bêtes fauves quelques racines pour appaiser sa faim, étoit puni de mort ; & ceux qui mettoient à contribution les provinces pour couvrir leurs tables de mets rares & mal-faisans, ou qui cimentoit leurs palais du sang & des pleurs des malheureux, étoient honorés des grands & du peuple. Par-tout les méchans célébroient la vertu, afin d'avoir un titre pour opprimer les gens vertueux ; les riches se vengeoient par le mépris, de la haine & de l'envie des pauvres. Quand nous étions attristés par les considérations de l'homme moral, nous nous égayions par des spéculations sur l'homme physique : nous admirions ses variétés aussi frappantes dans son espèce,

que dans les espèces des autres animaux. Nous nous étonnions quelquefois de ce que la beauté extérieure, dans presque toutes les productions de la nature, étoit si rarement d'accord avec la bonté.

Nous voulions voir l'Égypte, lorsque nous apprîmes qu'on préparoit des grandes fêtes à Constantinople pour le couronnement d'un nouvel Empereur. Les Vénitiens se disposoient à lui envoyer une célèbre ambassade avec des présens magnifiques. Nous nous rendîmes à Venise ; on y équippoit une galere qui devoit faire voile pour l'Archipel ; nous nous embarquâmes. Les Vénitiens jaloux de tout ce qui peut porter atteinte à leur liberté, ne voulurent pas souffrir qu'aucun étranger logeât avec eux à Constantinople. Léopold chercha dans toute la ville, mais tout étoit pris : à la fin il trouva une hôtellerie où personne n'avoit voulu loger. Nous sortions dès le grand matin pour aller voir les fêtes. J'avois soin de bien fermer la porte de ma chambre en sortant ; mais l'hôte, ainsi que je l'ai sù depuis, entroit dans toutes les chambres au moyen d'une trappe qui s'ouvroit sous le lit. Il fouilla par-tout ; il ne trouva que des habits, du linge, & les choses nécessaires aux voyageurs ; il ne comprenoit point où pouvoit être notre argent ; pour s'en instruire il vint m'en demander, sous je ne sai quel prétexte, examinant avec soin d'où je le tire-

rois. Afin que personne ne se doutât de la vertu de ma bourse, j'étois dans l'usage de donner à Léopold tout ce qu'il falloit pour payer, & j'affectois de ne jamais l'ouvrir devant personne. L'hôte regarda vainement; mais il fut payé abondamment, & cela lui fit augurer que nous portions notre argent avec nous. Le plaisir que j'avois éprouvé en mariant Jenny, m'avoit fait prendre goût à cette espece de bienfait. Je dis à mon hôte qu'avant de quitter Constantinople, je serois bien aise de faire l'établissement de quelque jeune fille sage & pauvre, avec quelque honnête garçon d'une bonne conduite, qui auroit envie de parvenir par son travail: je lui demandai s'il ne connoîtroit point des jeunes gens tels que je les demandois. Il s'offrit de me présenter le lendemain un pauvre honnête homme avec sa fille: je vulois qu'il l'allât chercher sur le champ. Le voleur, à qui j'avois dit que je donnerois pour un tel mariage quatre cens pièces d'or, sans compter ce qu'il faudroit pour les frais de la nôce & pour leurs habits, & qui avoit intention de me voler cet argent dans la nuit, prétexta quelque raison dont il fallut me contenter.

Nous nous retirâmes à l'heure ordinaire; & lorsque l'hôte comprit que nous étions profondément endormis, il se glissa dans nos chambres par les trapes, & coupa toutes les bourses, sentant que la mienne étoit vuide

il la jeta de dépit : chargé de ce butin , il ouvrit doucement la porte & la fenêtre , pour laisser croire que les voleurs avoient pu venir de ce côté. Léopold s'éveilla le premier , & gronda écuyers & valets de leur négligence : ils protesterent qu'ils avoient fermé portes & fenêtres. Léopold craignit d'être volé ; il veut prendre sa bourse & ne la trouve point ; les domestiques s'apperçurent qu'ils étoient dans le même cas. Ce bruit vint jusqu'à moi ; je frémis ! que devins-je , lorsque prenant mon habit , je vis que ma bourse avoit disparu ? Je m'évanouis , j'étois sans connoissance. Léopold & mes domestiques furent allarmés de mon état ; chacun s'empressoit à me donner du secours ; je revins à moi. Mon désespoir & les cris de mes gens attirèrent l'hôte , qui vint demander ce que c'étoit ; on lui raconta que tout le monde avoit été volé. Le traître commença par se fâcher plus qu'eux , criant que jamais rien de semblable n'étoit arrivé dans son hôtellerie ; que c'étoit assez d'un tel bruit pour la décréditer ; qu'il étoit bien malheureux d'y avoir reçu des gens de leur espèce qui par leur négligence , ou peut-être parce qu'ils s'étoient volés eux-mêmes , le deshonorotent ; qu'au surplus c'étoit leur faute puisqu'ils avoient des clefs ; mais qu'il n'étoit point honnête à eux d'exposer la probité d'un homme comme lui à être soupçonné. Il vint auprès de mon lit ; il fut effrayé du change-

ment qui s'étoit fait sur mon vilage : vous avez donc perdu beaucoup d'argent, me dit-il ? Non, lui dis je : Pourquoi donc vous tant affliger ? C'est que j'avois dans ma bourse, repris-je, une lettre pour une somme très-considérable, qui n'est payable qu'à moi ; ainsi ceux qui me l'ont volée me portent un très-grand préjudice, & ne peuvent en retirer d'autre profit que d'être reconnus pour les voleurs. Oh ! puisqu'elle étoit vide, dit l'hôte, on ne l'aura sûrement pas emportée ; cherchons la par-tout. Elle fut bientôt retrouvée ; on me l'apporta. Je craignis qu'ayant été coupée elle n'eût perdu sa vertu ; il me tarδοit beaucoup de la mettre à l'épreuve : je n'osois y fouiller devant mes gens, de crainte que découvrant sa vertu, ils ne fussent tentés de me ravir ce trésor aux dépens de ma vie. Je leur dis que je me sentoís foible & que je voulois reposer un moment : ils se retirèrent, & sous les draps, je fouillai en tremblant. Quelle fut ma joie quand je vis que sa vertu étoit toujours la même !

Cependant cet événement m'avoit si fort affoibli, que je passai le reste de la journée dans mon lit : Léopold vint me consoler. Que craignez-vous, me dit-il ? quand vous seriez sans argent, n'avons-nous pas des chevaux, des équipages, des bijoux de toute espee ? cette ressource peut nous mener bien loin, & quand même vous l'auriez point, je sau-

rois bien le moyen de vous ramener chez vous : j'ai parcouru le monde sans un sou , & je n'en ai jamais dormi moins tranquillement. Léopold , lui dis-je , en lui serrant la main , qui ne compte que sur son argent , perd tout en le perdant : je sens trop tard que la sagesse est préférable à la fortune , & que la force , la santé , la beauté & une longue vie sont les seuls biens de l'homme , qui ne peuvent lui être ravis. Léopold prit ces mots pour une réflexion Philosophique , & ne se doutoit pas que j'avois eu le choix de toutes ces vertus.

Je repris mes sens & ma gaieté ; j'ordonnai à mes domestiques de garder de la lumière dans leurs chambres , & d'avoir leur épée nue auprès de leur lit : je serrai bien les nœuds de ma bourse , & je jurai que désormais je la garderois si bien , qu'il seroit impossible de me la voler. Je me levai le lendemain , feignant d'aller faire payer ma lettre de change ; je donnai de l'argent à Léopold ; je lui fis acheter des bourses neuves pour mes domestiques ; je les garnis : il les distribua à chacun , en leur recommandant d'en avoir plus de soin à l'avenir. J'appellai l'hôte , & lui dis de m'amener la jeune fille que je voulois marier : il obéit aussi-tôt.

Le pere étoit un vieillard respectable par sa misere même , qu'il supportoit avec plus de courage , & de noblesse , que n'en ont la plupart des riches pour supporter leur op-

lence. L'hôte lui propofa d'amener fa fille avec lui dans fon hôtellerie , parce qu'il y avoit un étranger fort riche qui vouloit lui faire du bien. Le vieillard qui n'avoit pas trop bonne opinion de mon émiſſaire , le regarde avec fierté & lui dit qu'il ſe garderoit bien de produire fa fille à des étrangers ; qu'il ſavoit que les préfens qu'on faiſoit à la beauté , étoient ordinairement un marché qu'on entamoit avec la pudeur ; que fa fille n'étoit point belle ; & qu'au ſurplus ſi ce généreux étranger , par un ſimple motif d'humanité vouloit ſoulager fa miſere ; il ſauroit bien venir lui-même. L'hôte fut indigné de ce propos , & ne crut pas pouvoir mieux ſ'en venger , qu'en me le rapportant , afin de m'en dégouter. Il produiſit un effet tout contraire. Je lui dis de me mener chez cet honnête homme ; Léopold m'y accompagna : il nous reçut avec une politeſſe noble. Je fais , lui dis-je , que vous avez une fille prête à marier ; appelez-la & qu'elle vienne avec fa mere , c'eſt pour fon bien. Le bon pere héſita quelque tems : conſidérant que cette entrevue ne pouvoit tirer à conſéquence , il appella la mere & la fille ; l'une rougiſſoit de l'état d'indigence où elle paroifſoit ; l'autre , la beauté ſur le front & la pudeur dans les yeux , ſ'avançoit d'un pas modeste & timide , ſe cachant à moitié derrière fa mere. Aimable enfant , lui dis-je , quel âge avez-vous ? dix-huit ans , répondit fa mere :

Pourquoi ne songez-vous point à la marier ? Le pere alloit satisfaire à ma question ; la mere le prévint. Il y a trois ans que nous l'aurions mariée ; mais nous n'avons rien à lui donner. Et si je lui donnois une dot honnête , repris-je , trouveriez-vous un mari pour elle ? Hélas ! dit la mere , le fils de notre voisin , que nous aimons comme notre enfant , qui est si sage , si laborieux , ne desire que de se marier avec elle ; nous le voudrions bien aussi , car nous savons qu'il l'aime beaucoup ; mais il n'est pas plus riche qu'elle : eh que deviendroient-ils , s'ils venoient à avoir des enfans ? Alors je demandai à la fille si ce jeune homme lui plaisoit ? Elle me répondit en rougissant qu'elle n'avoit jamais eu d'autre volonté que celle de son pere , & qu'elle ne feroit jamais aucun choix que de son aveu. J'envoyai chercher le jeune homme : sa phisionomie étoit douce & intéressante ; le regard fier & modeste en même temps , & venant d'accomplir sa vingtième année. Jeune homme , lui dis-je , en faisant tomber sur la table quatre cents ducats , si vous desirez avoir en mariage cette jeune fille , & vous , belle enfant , si vous acceptez sa main , cet argent est a vous. Le jeune homme promit , & la mere accepta pour la fille. Telle étoit la forme du contrat de mariage dans le pays où j'étois : dès que les paroles furent reçues de part & d'autre , je leur livrai les quatre cents ducats ; dix encore pour

faire leurs nœces, & dix pour des habits. J'assistai le lendemain à leur mariage, & je reçus avec la joie la plus pure, les bénédictions que les deux époux & leurs parens me donnerent.

Après les cérémonies, je me retirai avec Léopold qui paroissoit étonné de ma générosité, après m'avoir vu si affligé de la perte de ma bourse & de ma prétendue lettre de crédit. L'hôte fut au désespoir de n'avoir pas trouvé la veille les quatre cents ducats que je venois de donner, quoiqu'il eût fouillé par-tout : il s'imagina que puisque je faisois de si grandes libéralités, il falloit que j'eusse encore bien de l'argent. Il projeta de faire de nouvelles recherches : un obstacle s'y opposoit ; il savoit que mes gens avoient fait faire des bougies exprès pour les laisser allumées pendant la nuit. Il attendit que nous fussions sortis ; il se glissa dans les chambres, fit des trous dans les bougies ; les remplit d'eau à une certaine distance, afin qu'elles s'éteignissent ; & referma ces trous avec la même cire. Il avoit eu soin d'avoir le meilleur vin ; il me demanda la permission de souper avec nous, afin de nous exciter à boire & nous faire dormir plus profondément : tout réussit pour son malheur au-delà de ses vœux. Les bougies s'éteignirent au tems qu'il avoit prévu : nous dormions assez pour n'être pas éveillés, lorsqu'il entra dans nos chambres : il avoit déjà enlevé les bourses des deux écuyers.

Il alla au lit de Léopold qui, par bonheur, ne dormoit point; il fouilloit déjà : Léopold prit le sabre nud qu'il avoit sur son lit, & comme le voleur se baïffoit, il lui en porta un coup terrible que le hazard dirigea sur le col, de sorte qu'il tomba mort sur le lit de Léopold, qui soudain appella & gronda les domestiques de ce qu'ils avoient laissé éteindre les bougies; il ordonna à l'un d'aller chercher de la lumière, & à l'autre de garder la porte & d'empêcher que personne ne sortît, parce que certainement il y avoit un voleur dans la chambre. Lorsqu'on eut apporté de la lumière, & bien fermé la porte de crainte que le voleur ne s'échappât, on se mit à chercher, & l'on trouva auprès du lit de Léopold, l'hôte noyé dans son sang, & le col à demi coupé. On m'en apporta la nouvelle : Je maudis le moment où j'avois pensé de venir à Constantinople. Que devenir, disois-je, quel parti prendre ? Etrangers, inconnus, nous allons être accusés par les parens & les amis de ce scélérat; & quoique nous soyons bien persuadés qu'il nous voloit, nous n'avons aucune preuve, aucun témoin à fournir pour notre justification. S'il n'eût été que blessé, on eût pu attacher de lui l'aveu de son crime, ou du moins nous justifier à force d'argent. Léopold disoit, je n'ai rien à me reprocher : il fouilloit sous le chevet de mon lit; vraisemblablement il m'eût tué, s'il eût pensé que

je fusse éveillé & que j'eusse pu le reconnoître : je n'ai fait que le prévenir ; il a reçu la peine de ses crimes : quoique mon intention ne fût pas de le tuer entièrement, je n'en ai pourtant aucun remord. Vous n'êtes pas coupable au fond, lui dis-je ; mais qui le croira ? Je m'attendois à être traîné en prison ; je me rappellois le danger que j'avois couru, quoique bien innocent, lorsque le malheureux Alberti paya de sa vie un crime qu'il n'avoit pas commis. J'aurois désiré trouver quelqu'un sur qui pouvoir compter, pour lui confier ma bourse, l'engager à solliciter pour nous, faire connoître la vérité aux juges, & les fléchir peut-être à force d'argent ; mais autre côté je craignois qu'un tel homme, s'il étoit une fois dépositaire de mon secret, tenté de s'approprier ma bourse, au lieu de solliciter en notre faveur, ne fût le premier à précipiter notre ruine : j'étois dans le plus grand embarras. Léopold fut touché de ma tristesse : à quoi sert de s'affliger, me dit-il ? toutes nos plaintes & nos regrets ne sauroient jamais résusciter le voleur ; au lieu de nous livrer à l'affliction, tâchons de trouver quelque expédient pour nous tirer d'affaire. Je n'en sais aucun, lui dis-je tout troublé : je sens à présent qu'il vaudroit bien mieux pour moi avoir choisi la sagesse que la fortune, quand je le pouvois. Eh bien ! ajouta Léopold, soyez tranquille ; il fit venir tous mes gens, & leur recommanda le plus grand secret.

Léopold avoit observé derrière la maison un puits presque abandonné & très-profond ; il chargea le cadavre sur ses épaules, aidé des deux écuyers, & le jeta dans le puits : il ordonna aux palefreniers de préparer les chevaux pour partir au point du jour, & leur recommanda sur-tout de marquer beaucoup de gaieté, de rire & de chanter à l'ordinaire : il me distribua aussi le rôle que je devois jouer. Lorsque tout fut prêt ; je fis dire aux domestiques de l'hôtellerie d'apporter du vin & de choisir le meilleur : je voulus qu'ils déjeunassent devant moi ; je les excitai à bien boire, & après avoir un peu troublé leur raison ; je leur donnai à chacun un ducat. Ils se livroient à la plus vive joie, en nous jurant qu'ils étoient au désespoir de notre départ. Léopold leur assura que dans un mois nous serions de retour, & leur promit des gratifications plus considérables ; faites sur tout nos adieux, leur dis-je, à l'hôte & l'hôteffe, & dites leur que nous aurions été déjeûner avec eux, si nous n'eussions crain de troubler leur repos.

Nous montâmes à cheval en riant & en jouant, & nous arrivâmes avant la fin du jour sur les terres de l'Empire des Turcs. Nous demandâmes un guide & un passe-port sur la frontière pour six voyageurs. L'officier préposé à cet effet demanda quatre ducats pour chaque voyageur, un ducat par jour pour le guide,

guidé & tant pour l'interprète. Léopold se débattit quelque tems sur le prix, & céda à la fin. Nous traversâmes la Turquie ; peu-à-peu mes allarmes & mon chagrin de la mort de l'hôte de Constantinople, se dissipèrent, & je repris ma gaieté naturelle. La magnificence de la Cour Ottomane annonçoit cette puissance formidable qui menaçoit de envahir l'univers, & qui depuis quelque tems faisoit trembler l'Empire des Constantinides. La superstition & l'audace traquent à ce peuple le chemin de la victoire. Je ne séjournai pas long-tems dans cette Cour ; je n'y voyois qu'un Tyran entouré d'une foule d'esclaves. Nous traversâmes la grande & la petite Wallachie, le royaume de Basar, celui de Croatie, la Dalmatie, la Hongrie, la Pologne, le Dannemarch, la Suède, la Norwège ; la Bohême, la Saxe, la Franconie ; & j'arrivai à Ausbourg d'où je partis avec plusieurs marchands qui m'accabloient d'égarde & d'attentions, parce que je les défrayois par tout. Je ne passois dans aucun de ces pays sans en observer les mœurs & la religion ; & j'en ai toujours conservé des mémoires particuliers.

De retour à Venise, je voulus jouir de ma fortune ; je courus chez tous les marchands, je fis étaler des broches les plus précieuses, les bijoux les plus riches ; je les payai tout ce qu'on en voulut. J'appris que la République avoit besoin d'une somme considérable ; je

l'offris & elle fut acceptée, ce qui me donna la plus grande considération : il n'eût tenu qu'à moi d'être inscrit dans le livre d'or des nobles Vénitiens; on vouloit m'élever une statue, comme à un des bienfaiteurs de la République. Je commençois à douter si la fortune n'étoit pas préférable à la sagesse; mais je me ressouvins que depuis que j'étois en possession de la bourse fatale, je n'avois pas songé à mes parens, quoique je les aie toujours aimés, & que je les eusse laissés dans une grande indigence : je me reprocherai toute ma vie cet oubli comme un crime : je résolus de réparer ma faute, & de partir incessamment pour Famagouste. J'achetait tout ce qui me parut être le plus de leur goût, & pour paroître dans ma patrie avec plus de faste, je fis marcher d'une galere que j'acquis. J'arrivai triomphant dans l'Isle de Chypre. J'envoyai mes deux écuyers à Famagouste pour annoncer mon retour à Théodose & à Gratianus, mais quelle fut ma douleur, lorsqu'ils me rapportèrent qu'ils étoient morts l'un & l'autre, j'en fus inconsolable : c'étoit la quinzième année depuis que je les avois quittés. Quelle joie n'eût-elle pas été pour moi, de leur procurer à la fin de leurs jours une opulence qu'ils étoient bien éloignés d'espérer, & de mettre mon pere à portée de le livrer à sa générosité, sans craindre d'épuiser mes richesses ! Cependant j'arrivai à Famagouste, où je

à vous que je dois l'art d'en jouir en paix, sans trouble & sans remords. Ce seroit cependant une injustice impardonnable de vous priver de revoir une tendre épouse & une famille qui doit faire vos délices & votre consolation ; mais ne peut-on point concilier votre tendresse pour eux, & votre amitié pour moi ? Engagez-les de venir s'établir en Chypre. Un des plus grands biens, vous m'avez dit vous-même, qu'un citoyen puisse faire à sa patrie, est de faire construire des édifices publics & particuliers ; c'est le moyen d'entretenir le peuple dans l'amour du travail, en lui faisant du bien : aussi, avant de commencer le palais que je fais bâtir, ai-je engagé plusieurs particuliers à reconstruire leurs maisons, & j'ai fourni par dessous main, à la dépense qu'ils étoient hors d'état d'en faire, en leur recommandant le plus grand secret, pour ne pas exciter de jalousie. Il est naturel qu'une ville qui s'embellit, inspire aux étrangers l'envie de venir s'y établir. J'ai donc pensé à acheter deux maisons aux environs de mon palais que je fais réparer actuellement : j'ai dit hautement que j'étois chargé de cette commission pour des étrangers qui vouloient habiter Famagouste : je n'attens que votre aveu pour nommer votre épouse, Sir Charles & le reste de la famille à qui je les destine, si vous consentez à les faire venir.

Léopold m'embrassa en pleurant de joie,

il me jura qu'il ne me quitteroit jamais; que la mort seule pouvoit le séparer de moi; que le seul lien qui l'attachât à la vie, étoit sa tendresse pour ses enfans & pour son épouse; & que puisque j'avois trouvé le moyen de nous réunir tous, il me laissoit le maître. Je le priai d'écrire à son épouse & à sa famille, je joignis mes prieres aux siennes, & j'envoyai vers eux un Gentilhomme pour porter nos dépêches, avec des lettres de recommandation que le Roi de Chypre m'accorda pour celui d'Irlande.

Jean de Luzignan tenoit le sceptre de ses ancêtres; content de régner sur un peuple qu'il s'attachoit à rendre heureux, il détestoit la fureur des conquêtes; il ambitionnoit moins de laisser un nom célèbre dans l'histoire, que de régner dans le cœur de ses sujets. J'eus le bonheur de lui plaire: il voulut me marier; il consulta mon goût. Auprès de Famagouste, le Comte Nimian, d'une naissance illustre, & peu riche, vivoit à la campagne, cultivant ses terres, adoré de son épouse, & prenant soin avec elle de l'éducation de ses trois filles: il venoit rarement à la Cour, & n'y venoit que parce qu'il en aimoit le maître: il se trouvoit heureux de son état, & n'avoit d'autre ambition que de donner à ses filles des époux qui pensassent comme lui. Le Roi, sans me prévenir, ordonna au Comte de les mener à la Cour. Il lui dit ses vœux à

mon égard, & ne se réservai que de m'en laisser le choix. Le Comte connoissoit ma famille; mais je n'avois ni terre ni patrimoine, quoique j'eusse la réputation d'avoir beaucoup d'argent: mes dépenses, & l'exemple de mon pere le faisoient trembler: le Roi le rassura par tout ce que j'avois fait, & par l'immense quantité de richesses que je lui avois fait voir. Le Comte s'en rapporta entierement à lui, & alla chercher ses filles pour les présenter à la Reine. C'étoit la premiere fois qu'elles paroissent à la Cour; elles y parurent avec décence, & avec un air de noblesse, qui l'emportoit sur les femmes qui y avoient vieilli; elles exciterent les desirs d'un sexe, & la jalousie de l'autre. Dans le tems qu'elles étoient chez la Reine, le Roi, sans m'avoir prévenu, me prit par la main, dit à Léopold de nous suivre, & me conduisit chez elle; il me présenta aux trois jeunes Demoiselles: c'étoient les trois graces; quand on les voyoit en particulier, on croyoit que celle qu'on voyoit ne pouvoit point avoir de rivale; quand elles étoient ensemble, il étoit impossible de marquer de la préférence à l'une, sans se repentir aussi-tôt de n'avoir pas préféré l'autre.

Le Roi les nomma l'une après l'autre; elles elles se prosternoient: il les retint; il voulut que je les entendisse, afin que je pusse juger par leurs discours, de leur esprit & de leur caractère. Il demanda à l'aînée ce qu'elle ai-

meroit mieux, ou de rester auprès de la Reine ; ou avec le Comte Nimian son pere & la Comtesse sa mere. Sire, répondit-elle avec adresse, permettez-moi de ne pas répondre à votre question ; car si je pouvois choisir, je ne voudrois pas suivre mon avis ; je me conformerois à vos ordres & à la volonté de mon pere ; je dépens de lui ; & il dépend de vous. Il demanda à la seconde, à qui de son pere ou de sa mere son cœur donnoit la préférence. Je les aime également l'un & l'autre, dit-elle ingénument ; mais si j'avois quelque préférence pour l'un des deux, je serois fâchée que mon cœur le sentit, & je rougirois que ma bouche le prononcât, parce que je vois dans l'un & dans l'autre la même tendresse & la même amitié. Vous êtes la plus jeune, Callandre, dit-il à la troisieme, & certainement celle de trois qui aime le plus à s'amuser : si je donnois un bal, & qu'un des Princes vint vous prendre à danser, si en même tems votre pere & votre mere n'étant pas d'accord, l'un vouloit que vous dansassiez & l'autre vous le défendoit, au quel obéiriez-vous. Sire, répondit-elle avec esprit & avec vivacité, vous avez bien voulu observer que j'étois bien jeune ; votre question est embarrassante, & ma réponse ne pourroit que mécontenter l'un ou l'autre. Dans l'impossibilité où je suis de me décider, je supplie votre Majesté de me donner, pour y répondre, le tems de consulter

L'un & l'autre : & s'ils ne veulent point décider, dit le Roi ; je vous supplierai encore de me donner du tems pour prendre conseil des personnes les plus sages.

Après que le Roi eut encore resté quelque tems, il se retira ; nous le suivimes. Eh bien, me dit-il Fortunatus, vous avez vu trois belles personnes ; y en a-t-il quelqu'une dans le nombre à qui vous fussiez bien aise d'être uni? Sire, lui répondis-je, toutes les trois ont tant de graces, ont une beauté si ravissante, que je ne sai à laquelle donner la préférence. Si elles vous ont également frappé, reprit le Roi, voulez-vous que je choisisse pour vous? Il les nomma l'une après l'autre : à mesure qu'il m'en donnoit une, mon cœur faisoit l'éloge de ses sœurs, & voloit vers elles ; & quand je venois à les comparer, j'étois plus embarrassé que jamais. Enfin dans cette perplexité, je suppliai le Roi de me permettre de consulter Léopold : le Roi y consentit ; nous nous retirâmes à l'écart ; Léopold ne voulut point décider le premier, dans la crainte que celle qu'il choisiroit, ne fût point à mon gré, ou que celle que je prendrois, ne fût pas celle qu'il auroit préférée : il imagina un moyen ; ce fut d'écrire chacun en particulier le nom de celle qui nous viendroit dans l'idée, & de nous le communiquer. Il se trouva que chacun de nous avoit écrit le nom de Casandre. Je fus enchanté qu'il pensât comme

moi : il est vrai que mon cœur avoit toujours penché pour elle ; mais comme entre trois personnes aussi-belles l'une que l'autre, il n'y avoit qu'un secret mouvement qui pût me décider, je craignois d'être injuste envers ses sœurs, & d'être entraîné par une prévention aveugle. J'allai donc remercier le Roi de m'avoir permis de choisir, & je lui demandai Cassandre. Il applaudit à mon choix, me ramena chez la Reine, & dit à Cassandre en me présentant à elle, que si elle vouloit accepter mon cœur & ma main, elle me rendroit le plus heureux des hommes, & lui le plus content des Souverains, par l'intérêt qu'il prenoit à elle & à moi. Cassandre rougit, baissa la vue, & fit entendre au Roi, qu'elle ne pouvoit ni refuser ni accepter ; l'un, parce qu'il étoit en droit d'ordonner, & que ses ordres étoient sacrés pour elle ; l'autre, parce qu'elle étoit trop soumise aux volontés de son pere & de sa mere, pour former aucun engagement sans leur aveu. Le Roi la tira d'embarras, ou plutôt la jetta dans un nouveau, en l'assurant que ses parens lui avoient confié toute leur autorité à cet égard, sur celle de trois que Fortunatus choisiroit ; qu'à la verité il avoit hésité quelque tems ; mais qu'une secreta sympathie, fondée autant sur la conformité du caractère que sur la beauté, l'avoit entraîné vers elle. Le Roi dit ces mots pour consoler les sœurs de Cassandre, qui voyoient avec quel-

que peine leur cadette se marier avant elles, plus avantageusement qu'elles ne pouvoient espérer de l'être jamais. Je les consolai le mieux qu'il me fut possible. Le Roi sans différer plus long-temps, fit faire en sa présence la cérémonie de notre mariage, après avoir obtenu le consentement de Cassandre. J'envoyai un courrier à Famagouste qui m'apporta les bijoux & les pierreries que j'avois achetés à Venise : je présentai les plus beaux au Roi & à la Reine ; je partageai les autres entre Cassandre & ses sœurs : j'en distribuai de moins précieux aux Dames de la Reine, & à toute la Cour. Le Roi envoya chercher le Comte de Nimian & sa femme : je savois qu'elle étoit un peu fâchée que mon choix fut tombé sur la plus jeune de ses filles ; je chargeai Léopold de lui remettre de ma part quinze cens ducats, ce qui l'appaisa entièrement.

Le Roi avoit donné ses ordres pour que la nôce fût célébrée à la Cour. Le Comte & la Comtesse arrivèrent : quoique le Roi leur eût toujours fait l'accueil le plus gracieux, il redoubla encore les témoignages de son amitié pour eux ; il leur dit qu'il se chargeoit des frais de la nôce, & qu'on n'attendoit qu'eux pour commencer la fête. Je suppliai le Roi de me permettre de la célébrer dans mon nouveau palais de Famagouste. Comme son dessein n'avoit été que de m'épargner cette dépense, il y consentit. J'allai plus loin : je lui

demandai d'honorer ces fêtes de sa présence avec la Reine & leur suite. Il ne pût s'empêcher de me marquer sa surprise ; cependant il me se promit. Il se chargea de m'amener la Reine, Cassandre, mon Beau-pere, ma belle mere, & une partie de sa Cour : il y vint le troisième jour. Il trouva tout disposé pour le recevoir. Tout le monde parut étonné de la magnificence de mon palais : les meubles les plus riches, les vases les plus précieux, les bois les plus rares, les tableaux & les statues des plus grands maîtres, tout y étoit prodigué ; le goût le plus recherché avoit présidé jusques sur la moindre chose. Je sus que, malgré toute cette opulence, sa mere s'étoit plainte à son mari de ce que je n'avois aucun fonds de terre : aussi le lendemain, lorsque les parens de mon épouse vinrent me demander sur quoi j'assurois sa dot ; je leur répondis que mon pere étant mort pauvre, ne m'avoit laissé aucun patrimoine ; que je n'avois ni Comté ni Seigneurie ; mais que je leur donnerois cinq mille ducats en argent, dont ils pourroient acheter une terre. Le Roi dit que puisque c'étoit mon intention, nous serions satisfaits avant la fin du jour. En effet, il envoya chercher le Comte de Ligorne qui vouloit se défaire de sa Comté, située à trois lieues de Famagouste, & l'affaire fut terminée tout de suite pour sept mille ducats. La mere de Cassandre me témoigna sa satisfaction, me prit

par la main ; son époux donna la sienne à Cassandre. Nous allâmes à l'église que j'avois fondée auprès de mon palais, & quand toutes les cérémonies furent faites, nous nous rendimes au festin de la nôce, qui fut plus magnifique encoré que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.

Je cherchai tous les moyens de procurer du plaisir aux convives ; je proposai trois prix de joutes & tournois : l'un étoit un diamant de six cents ducats, qui devoit être disputé pendant trois jours par les Chevaliers & les Gentilshommes ; le second de quatre cents ducats, pour les habitans & bourgeois de Famagouste, dont je voulois me conserver l'amitié ; & le troisième pour les écuyers des Chevaliers. Ces jeux durèrent quinze jours, pendant lesquels il n'y eut point d'intervalle entre les danses, les tournois, les joutes, les courses & les festins. Le Roi, la Cour & les parens de ma femme s'en retournèrent plutôt qu'ils n'avoient projeté, craignant que la dépense excessive qu'ils me voyoient faire, n'épuisât ma fortune, dont le seul Léopold & moi connoissions le fond inépuisable. Après avoir accompagné le Roi, & lui avoir marqué ma reconnaissance de ses bontés, je revins auprès de Cassandre ; & quand il n'y eut plus d'étrangers, je donnai un festin pendant huit jours à tous les habitans de Famagouste, grands & petits.

La famille de Léopold vint arrivée ; je re-

vis avec joie Sir Charles & son épouse; que je présentai à la mienne; elle étoit instruite de tout ce que je devois à Léopold: je le fis venir le lendemain à mon lever. Mon cher ami, lui dis-je, mon pere, car je vous dois bien ce titre, vous voilà au sein de votre famille; je veux vous rendre absolument à elle; choisissez de tous les moyens, celui par lequel il me sera le plus facile de contribuer à votre bonheur. Je fais l'usage des gens riches & puissans, lorsqu'ils ont auprès d'eux des serviteurs utiles: tant qu'ils esperent d'en tirer avantage, ils les retiennent par des caresses & des bienfaits; lorsqu'ils n'en ont plus besoin ils les abandonnent, également ingrats dans l'un & l'autre cas. J'abhorte cette maniere de penser; vous avez quitté votre famille, vous avez renoncé à votre liberté pour moi; vous donner l'un & l'autre n'est qu'une restitution que je vous fais: mes dons ne sont que le salaire des peines que vous avez prises; ma confiance & mon amitié sont les seuls présents pour lesquels j'exige votre reconnaissance; marquez-la moi, en me disant naïvement quel est celui des trois offres que je vais vous faire qui vous plaira le plus. Si l'amour de votre patrie vous fait regarder la mienne comme une patrie étrangere, & que vous vouliez finir vos jours en Irlande, j'engagerai votre famille à y retourner avec vous, & je vous y donnerai une fortune telle que

vous pourrez la désirer. Si vous voulez demeurer à Famagoste, je vous destine pour votre épouse & pour vous une maison, je vous assurerais autant de revenu qu'il vous en faudra pour entretenir des domestiques & un état digne de mon ami : si enfin vous voulez demeurer avec moi, dans mon Palais, vous y serez honoré & chéri comme moi. Voyez, vous êtes le maître de votre sort. Je suis vieux, dit Léopold la larme à l'œil ; si je désirais de rétrograder vers mes jeunes années, ce ne seroit que pour les employer encore à vous servir : j'aime ma patrie ; mais au sein de ma famille & auprès de vous, ma patrie est ici. Ce qui nous fait aimer notre pays, n'est ni le climat, ni la terre qui nous a nourris ; elle a par-tout les mêmes propriétés, & un seul soleil éclaire tout le monde : ce qui nous la fait aimer, c'est que notre ame y forme ses premiers attachemens. Tout ce qui peut être l'objet des vœux, vous l'avez réuni autour de moi ; ainsi je ne retournerai point en Irlande. Si vous étiez seul, je resterois auprès de vous ; mais votre maison est composée d'une jeunesse folâtre & légère ; votre épouse est la beauté même ; j'honore & je respecte la vertu ; mais un vieillard porte l'ennui au sein des jeux & des plaisirs ; malgré lui-même, il se rend incommode ; la présence d'un homme infirme afflige les bons & fait rire les méchans : je gènerois ou je

serois obligé de me gêner. J'accepte donc la retraite que vous m'offrez avec mon épouse ; vieillis ensemble, nous ne pouvons être un objet insupportable l'un à l'autre ; nous nous consolerons & nous nous aiderons dans nos infirmités. Tout ce que je vous demande, c'est que jusques à ce que ma raison s'éteigne avec mes forces, vous daigniez ne pas mépriser mes avis. Ah ! mon cher Léopold, lui dis-je, ne me les refusez pas ; les conseils d'un ami tel que vous, sont trop précieux pour n'être pas suivis. Aussi-tôt je le mis en possession de sa maison, & je lui assurai cent ducats par mois & autant pour sa femme. Il y vécut tranquille, indépendant, libre & peut-être par là plus mon ami encore qu'il ne l'avoit jamais été : car quelque union qui regne entre deux amis dont l'un est le maître, l'amitié souffre de cette inégalité ; d'ailleurs la liberté donne à tous les sentimens une énergie que la servitude ne peut donner. Léopold ne manquoit pas un seul jour de me voir, soit à l'église, soit à la promenade ou chez moi.

Léopold jouit peu de tems de sa liberté ; il étoit d'un âge très-avancé ; il fut attaqué d'une maladie mortelle ; j'envoyai de tous côtés chercher les médecins les plus habiles, mais leur art ne put retarder son dernier moment. Il me fit appeler, me renouvela les témoignages de sa reconnoissance ; & du ton
dont

dont un voyageur qui part pour un pays où il espere d'être dans peu rejoint par son ami, il me fit ses adieux & reçut les miens. Moins philosophe que lui, sa mort me plongea dans la plus vive affliction : Je voulus qu'il fût enterré dans le tombeau de mes peres. Eusse-je été du sang royal, je n'aurois pas cru offenser leur ombre ; Léopold étoit vertueux, & la noblesse n'est que la vertu reconnue & transmise des peres aux enfans. Où la vertu cesse, la noblesse finit, & l'homme dégenere.

C H A P I T R E X I.

*Naissance de D. Ampedo & de D. Andolofio.
Nouveau départ de Fortunatus.*

CASSANDRE partageoit le chagrin que je ressentois de la perte de Léopold ; elle l'aimoit malgré son âge, estimoit sa prudence & respectoit sa vertu ; nous nous attachâmes à consoler sa famille & sa veuve ; nous tâchâmes de les distraire de leur douleur par nos caresses & par nos bienfaits : mais ce qui aida le plus à les consoler, ce fut l'intérêt qu'ils voyoient que nous prenions à cette mort.

Les desirs satisfaits n'avoient fait qu'augmenter l'amour entre Cassandre & moi ; je ne respirois que pour elle, elle ne vivoit que

pour moi : deux ans s'écoulerent comme deux jours dans cette félicité. Nous n'avions point encore d'enfans , cependant ma bourse devoit perdre sa vertu si je mourois sans postérité. Enfin le ciel exauça mes vœux ; Cassandre devint grosse , & mit au monde un garçon que j'offris au ciel en naissant : je lui achetai dès ce moment une terre d'un revenu considérable, dont je lui fis porter le nom , & je l'appellai Don Ampedo. Un an après , elle me donna un autre fils , que j'appellai Andoloso , du nom d'une autre terre que je lui assignai : je voulus les élever moi-même , & graces au ciel , ils répondirent aux soins que je pris de leur éducation. Je n'eus point d'autres enfans pendant l'espace de quinze ans que je restai encore avec Cassandre. Au bout de ce tems , après un repos si délicieux , il fallut accomplir le vœu que j'avois fait à Constantinople ; vœu dont je n'ai point encore parlé , parce que l'accomplissement devoit interrompre le cours d'une vie si douce.

Lorsque l'hôte de Constantinople déroba ma bourse , & que je crus tout perdu pour moi , je fis un vœu , peut-être téméraire , puisque son accomplissement devoit priver mon épouse d'un appui & mes enfans d'un pere , dont ils avoient encore besoin. Je promis au ciel , si je retrouvois ma bourse , de parcourir avant ma mort les pays soumis aux infidèles ; & de délivrer de leur joug le plus de

Chrétiens que je pourrois. J'avois retardé jusqu'alors l'exécution de mon projet ; mais intérieurement j'étois toujours agité de remords ; ma fortune n'avoit pu les calmer : j'avançois en âge , & je craignois que la mort ne me surprit. Je n'aurois pas voulu , pour rien au monde , manquer à la parole que j'aurois donnée à quelque homme que ce fût , & comment aurois-je pu , sans honte , manquer à l'Être suprême ? Je n'osois cependant en parler à mon épouse ; j'étois dans la plus grande tristesse ; plus je retardois , plus mon amour redoubloit : elle s'apperçut de mon chagrin , & se hasarda de m'en demander la cause. Je ne lui avois jamais confié les vertus de ma bourse ; je prétextai une autre raison du vœu que j'avois fait ; je lui dis que le tems de l'accomplissement étoit arrivé , que je ne pouvois retarder davantage ; que je la priois de ne point s'affliger , & que je reviendrois le plutôt qu'il seroit possible. Cassandre fut consternée ; la tristesse la plus profonde s'empara de son esprit ; elle étoit comme insensible ; bien-tôt une pâleur effrayante couvrit ce front céleste , où l'enjouement avoit toujours éclaté. Je fus alarmé de son état ; je la rappelai à la vie ; alors un torrent de larmes inonda son visage. Cruel ! me dit-elle , vous voulez m'abandonner aujourd'hui que vous sachez que ma vie est attachée à la vôtre : vous m'avez fait frémir mille fois

des aventures qui vous sont arrivées dans vos voyages, & vous voulez vous y exposer encore : ah ! ne comptez pas du moins partir sans moi. Cette idée me fit trembler ; je lui représentai qu'accoutumé comme je l'étois à voyager, je n'avois rien à craindre, au lieu qu'elle succomberoit à la fatigue ; que d'ailleurs nos enfans ne pourroient se passer d'elle. J'aime mes enfans plus que moi-même, reprit-elle ; mais je t'aime plus qu'eux : eh ! que m'importe le reste du monde, quand il s'agit de toi ? non, je n'y puis consentir : tu voudrois me cacher en vain les périls de cette funeste entreprise. Quoi ! si, lorsqu'à la fleur de ta jeunesse, guidé par un homme dont la sagesse consommée veilloit sur tes jours, tu t'es vu plusieurs fois sur le point de périr, que n'as-tu pas à risquer dans un âge où tu n'as plus les mêmes forces, ni les mêmes ressources ? Tu vas parcourir des pays barbares, chez des peuples infidèles qui ne connoissent ni les droits des nations ni ceux de l'humanité. Eh ! qui t'a dit qu'ils ne te feront pas subir le sort des malheureux que tu te proposes de délivrer ? Ton vœu est injurieux au ciel même ; car enfin, c'est par une présomption condamnable que tu t'es flatté de triompher des difficultés qui sont au-dessus de tes forces ?

Je combattis ses objections autant qu'il me fut possible ; je lui opposai la nécessité d'o-

béir à un serment solemnel : rien ne put la persuader ; elle employa les prieres, les caresses, & enfin les larmes de ses enfans qu'elle fit venir, & qui se prosternerent à mes pieds. Mon cœur avoit bien de la peine à résister à des secousses si violentes : eh bien ! lui dis-je, j'ai fait vœu de délivrer autant de chrétiens que je pourrois ; je n'ai pas fait serment de les délivrer tous en personne : permettez-moi de partir ; je retournerai en Turquie seulement ; quand j'aurai ramené ceux de ce pays, & que je connoîtrai le prix que les infideles mettent à leurs esclaves, j'aurai un homme de confiance qui ira dans la Perse, dans les Indes & partout où ce commerce a lieu ; & moi je reviendrai tranquillement finir mes jours avec vous au sein de notre famille. Ce voyage ne sera pas long : cependant je vous laisse d'immenses richesses ; vous pouvez en disposer à votre gré ; mais il n'y a que Dieu & la mort qui puissent me dégager de ma parole.

Cassandre vit l'impossibilité où elle étoit d'empêcher mon départ : je pleurai avec elle ; je fis tout ce que ma tendresse put m'inspirer pour la consoler ; mon ame n'étoit pas moins en proie à la douleur que la sienne : enfin elle se réduisit à m'exhorter de revenir le plutôt qu'il me seroit possible, & à conserver pour elle & pour nos enfans l'amitié que je leur avois toujours témoignée. Je

ne comprends pas au moment où j'écris ; comment j'eus la force de m'arracher de ses bras. Que l'homme est présomptueux & téméraire dans ses engagemens envers l'Être suprême ! Il dispose d'un avenir qu'il ne connoît pas ; il compte sur des événemens qu'il ne peut prévoir ; il juge par le présent de ce qui doit arriver , & regarde comme nécessaire tout ce qui n'est que possible. Enfin ; victime de ma promesse , pour adoucir les regrets de notre séparation , je pris à l'égard de Cassandre , les mêmes précautions que j'avois prises lorsque je quittai la famille de Léopold ; je lui persuadai qu'il étoit indispensable pour moi d'aller prendre congé du Souverain qui m'avoit comblé de ses bontés , & que je viendrois ensuite passer quelques jours avant mon départ ; elle le crut.

J'avois fait construire une galère ; je pris quatre écuyers & un domestique nombreux ; je feignis de prendre la route de la Capitale ; mais à une lieue de Famagouste , je pris le chemin de la mer , & j'allai vers une rade où m'attendoit ma galère , sur laquelle je n'avois que trois passagers ; le reste de l'équipage étoit formé de mes gens : ce fut là que je m'embarquai , tournant sans cesse ma vue vers mon palais , que je ne pouvois appercevoir à cause de l'éloignement.



C H A P I T R E X I I .

*Voyages, tentation de Fortunatus ; il en-
 leve le chapeau enchanté.*

LE premier port où je débarquai fut Alexandrie : j'y pris un guide & un interprète ; on demanda qui j'étois : mes gens répondirent que je m'appellois Fortunatus , que j'étois de Famagouste en Chypre , & que la galere & tout l'équipage m'appartenoient en propre. Le Soudan d'Egypte y tenoit son Empire : je desirai de lui être présenté ; je voulois lui offrir mon présent , selon l'usage des marchands qui , avant d'entrer dans la ville , lui envoyoient les leurs. Ayant obtenu la permission de le voir , j'étalai une grande quantité de pierreties d'un prix excessif. Lorsque le Soudan les apperçut , il parut étonné ; il crut que je les avois apportés pour les vendre , & me demanda combien je les estimois. Je lui demandai à mon tour , s'il les trouvoit de son goût : il me dit qu'il en avoit vu peu d'aussi belles : je le priai de les recevoir ; il trouva bien extraordinaire qu'un seul Marchand pût faire un présent si considérable , qu'une république telle que Venise ou Florence ou Gênes , ne sauroit en faire d'aussi magnifiques. Le Soudan voulut me surpasser

en générosité : il ordonna devant moi qu'on apportât dans ma galere cent quintaux d'épiceries ; présent qui valoit beaucoup mieux que le mien ; mais je me jettai à ses genoux , & le priai d'échanger ce superbe don en esclaves chrétiens , & de m'en donner le nombre qu'il voudroit ; le Soudan surpris , ordonna que ces cent quintaux d'épiceries me fussent apportés par deux cens chrétiens qui resteroient dans ma galere & qu'il me donnoit. Ce don étoit au-dessus de mes espérances. Les Marchands Vénitiens & Florentins en conçurent contre moi la plus grande jalousie : ils murmuroient contre le Soudan. Eh ! quoi , disoient-ils , nous lui faisons des présens une & souvent deux fois par année ; nous demeurons dans son pays , nous entretenons , & nous faisons circuler l'abondance dans le royaume , & jamais il ne nous a rien donné ; jamais il n'a accordé la moindre faveur à notre république ; & ce Fortunatus , un simple particulier , qui ne fait que d'arriver à la Cour , est comblé de graces ! Cependant j'achetois beaucoup , ce qui leur faisoit croire que je portois un préjudice considérable à leur commerce , parce que je pourvoirois tout le pays de leurs marchandises , & que par là je les forcerois à les donner à meilleur marché. Ils chercherent donc le moyen de me perdre dans l'esprit du Ministre du Soudan , & voulurent l'engager par un don magnifique , à n'accorder aucune protection

ni à moi ni aux miens. Dès que je le fus, je fis un présent plus magnifique encore : ils en firent de nouveaux, & je couvrois toujours les leurs par la richesse des miens. L'Amiral prenoit de toutes mains, & favorisoit les uns & les autres, en me marquant toujours quelque préférence. La conduite & l'état que je tenois dans Alexandrie, disposerent si bien le Soudan, qu'il m'invita à dîner avec quelques-uns de la galere; ce qui augmenta la jalousie des marchands & des nations; ils étoient fâchés d'avoir si mal employé leurs prodigalités.

Tous les vaisseaux qui entrent dans le port d'Alexandrie avec des marchandises, ne peuvent y rester que six semaines, soit qu'ils aient acheté ou non : ce terme alloit expirer, & je tenois ma galere prête à partir. Je l'envoyai en Espagne, en Portugal, & de là à Famagouste. J'avois donné ordre aux esclaves chrétiens de se présenter à mon épouse; je chargeai le pilote d'une lettre pour elle, & je lui recommandai d'être de retour dans deux ans à Alexandrie, & pendant ce tems je me proposois de voir l'empire des Perses, le Catai, la Tartarie, & toutes les contrées qui sont dans cette partie,

Après le départ de ma galere, j'allai chez l'Amiral, & je le priai d'obtenir du Sultan un guide & un interprète, & des lettres de recommandation pour les Souverains des lieux

où je desirois aller. Quelques Seigneurs voulurent m'accompagner ; j'eus un grand nombre de domestiques, & je distribuai l'argent à pleines mains. Je traversai la Perse, je parcourus le Catai, & je parvins aux Indes, dans les pays soumis à la domination du Pretejan, auquel je fis des présens considérables, ainsi qu'à tous ses Officiers. Il me donna des lettres de recommandation pour aller à Calicut où croît le poivre & le gingembre, pays dont les habitans vont toujours nuds à cause de l'excessive chaleur du climat. Par-tout où je trouvois des chrétiens dans les fers, je les rachetois ; & lorsqu'ils étoient libres, je leur donnois le choix de revenir dans leur patrie, ou, s'ils en avoient perdu le souvenir, d'aller former des établissemens dans les pays où ils pourroient vivre en liberté.

Lorsqu'enfin la terre manqua à mes desirs, je repris le chemin d'Alexandrie : j'entendois au fond de mon cœur la voix de mon épouse & de mes enfans qui me rappelloient auprès d'eux ; je pris une nouvelle route, afin de voir de nouveaux climats. J'achetai un chameau, je traversai des déserts d'une grande étendue ; je parvins sur la montagne Sinäi, & de là j'allai à Jérusalem visiter cette sainte Cité ; enfin je me rendis à Alexandrie. Le Ministre du Sultan vint au-devant de moi ; il attendoit mon retour avec impatience : il eut le plus grand plaisir en écoutant les détails où j'entraï

au sujet de mes voyages ; j'amenais avec moi une grande quantité de bêtes sauvages les plus rares, & des morceaux très-précieux.

Il y avoit peu de jours que j'étois à Alexandrie, lorsque je vis arriver ma galere chargée de toute sorte de marchandises, & ayant triplé par les profits, la valeur de ce qu'elle avoit emporté ; je n'y fus sensible que parce que mes gens s'étoient enrichis ; ils me donnerent les plus heureuses nouvelles de Cassandre & de mes enfans ; j'en benis le ciel. J'ordonnai à mes facteurs de se défaire le plutôt qu'ils pourroient de leurs marchandises, promettant de les défrayer de ce qu'ils ne gagneroient pas par le bon marché que je leur dis d'en faire, afin d'avoir plutôt vendu ; ce qui fut fait en trois semaines.

J'étois à la veille de mon départ ; j'avois ordonné à mes gens de s'embarquer & de se mettre en rade, lorsque l'Amiral vint me prendre par la main, & me conduisit au palais du Soudan. Ce Monarque me revit avec joie ; il me demanda le recit de mes aventures dans les pays que je venois de parcourir. Je les lui racontai, après l'avoir remercié de ses lettres de recommandation, & de l'agrément dont elles m'avoient fait jouir : il me retint à dîner avec lui, après quoi je lui demandai la permission de faire des présens à ses Officiers. Il me le permit ; il fut étonné de ma générosité, me fit mille caresses, & voulut me

montrer ce qu'il avoit de plus rare. Il me conduisit dans une tour à plusieurs étages, dans chacun desquels étoient des chambres spacieuses & voûtées : dans la première, les diamans, l'or & l'argent monnoyés étoient entassés & formoient des piles, comme le bled dans les greniers ; des jours menagés dans la voûte, & qui donnoient à plomb sur ces tas, jettoient dans cette chambre, un éclat que les yeux ne pouvoient supporter, & peignoient la voûte de mille arcs-en-ciel qui sembloient réaliser dans ce lieu, ce que la fable nous raconte du palais du soleil. La seconde contenoit des blocs d'or & des coffres remplis de ce métal. Les bijoux de la couronne, & ceux dont la Cour se paroît dans les grandes fêtes, étoient dans la première du second étage ; dans la seconde étoient les productions les plus extraordinaires de la nature dans les regnes minéraux & végétaux. Les chambres de l'étage au-dessus, étoient destinées aux productions du regne animal. Chacune de ces chambres conduisoit à des cabinets particuliers, ornés de statues rares de l'antiquité, & des morceaux des plus anciens Peintres. Dans un de ces cabinets j'admirai deux chandeliers d'or que soutenoient des escarboucles d'une énorme grosseur. Le Soudan qui jouissoit de ma surprise, me dit qu'il avoit une piece qu'il prisoit plus que tout cela. Je ne pouvois pas imaginer qu'il y eût rien dans le monde d'aussi précieux. Alors il me prit par

la main & me conduisit dans son appartement ; tout y respiroit la grandeur & la magnificence ; il ouvrit un coffre & en tira un feutre sans poil , en me disant que ce trésor valoit bien tous les autres : on peut se procurer des joyaux , de l'or & de l'argent ; il suffit que la terre les produise ; mais un tel chapeau est au-dessus des forces de la nature. Je lui dis qu'à la verité ce chapeau par lui-même paroïssoit être fort peu de chose ; mais que sans doute il avoit quelque vertu secrette ; que je desirois la connoître , si , cependant il n'y avoit pas d'indiscrétion à le demander. Je vais vous l'expliquer , me dit-il ; quand je le mets sur ma tête , je me trouve soudain par-tout où je desire d'être : s'il y a quelque partie de chasse , & que je m'ennuie dans mon palais , je mets mon chapeau ; aussi-tôt je suis au fond des forêts & j'enleve leur proie aux chasseurs. Il n'arrive que trop souvent que la jalousie des Généraux met la confusion , & jette le découragement dans les troupes ; que loin des yeux du Souverain , tel général qui pourroit aisément faire gagner une bataille , s'il faisoit son devoir , reste dans l'inaction , afin que le Général qui commande & dont il envie le rang suprême , soit battu & que le traître soit mis à sa place ; mon chapeau me transporte sur le champ de bataille , & jugeant par moi-même de la verité , je punis ou je récompense avec connoissance de cause : mes Ministres ne peuvent m'en

imposer ; je pénétre jusqu'au fond du cœur de mes courtisans ; si je soupçonne qu'une maîtresse me trompe, ou qu'un ami me trahit, j'éclaircis aussitôt mes soupçons, dont je me punis quand ils sont injustes, en leur accordant de nouvelles grâces. Je suis à l'égard de mes sujets, comme l'œil de la providence ; aussi la justice règne-t-elle dans toutes leurs actions.

Je demandai au Soudan si ce chapeau n'avoit cette vertu que pour lui. Je n'en sais rien, me dit-il, je ne l'ai jamais fait essayer à personne ; je vous avoue, ajouta-t-il, que quelquefois les expériences que j'en ai faites m'en ont dégouté, & que j'aurois préféré l'ignorance aux funestes lumières qu'il m'a données. Souvent je vivois tranquille au sein de l'amour & de l'amitié ; ma funeste curiosité m'a fait voir les trahisons les plus horribles : alors j'ai déploré le malheur d'être dérompé. Que de crimes que j'aurois voulu ne pas connoître, pour n'être pas obligé de les punir ! Mais, repris-je, n'êtes vous pas le maître de ne pas en faire usage ? Cela est vrai, répondit-il, mais l'injuste curiosité, cette maladie de l'esprit humain dont la défiance & la vanité sont les sources, permet-elle d'user avec prudence de la facilité qu'on a de la satisfaire ? En ce cas, lui dis-je, n'êtes vous pas le maître encore de vous défaire de ce don perfide ? Il ne répondit rien : cependant je me disois à moi-même, que la vertu de ce chapeau, jointe à celle de

ma bourse, feroit un riche patrimoine pour mes enfans. Tout à tout je caressois & repoussois cette idée ; enfin me dis-je, quel tort ferois-je au Sultan, si je le lui enlevois ? ce don ne lui est-il pas à charge ? Il est comme un homme qui troupit lâchement aux pieds d'un objet qu'il adore & qui le tyrannise, d'une coquette qui le rend le plus malheureux des mortels, & des bras de laquelle il n'a pas la force de se dégager : délivrons-le de ce fatal trésor ; il en gemira d'abord ; il s'en félicitera ensuite ; je ne puis lui donner un meilleur témoignage de ma reconnoissance.

C'est par ces argumens sophistiques que je me confirmai dans la résolution où j'étois de m'emparer du chapeau : mais ce qui me décida, fut l'abus qu'il pouvoit en faire ; car parmi les avantages qu'il en tiroit, il compta celui de connoître le fond des consciences. Lorsque, m'avoit-il dit, je suspecte quelqu'un de mes sujets de n'être pas de la même religion que la mienne, aussi-tôt je me transporte au sein de sa famille ; & sans être aperçu, je m'en instruis par moi-même ; & si c'est un infidèle, dès le lendemain, pere, mere, enfans, j'envoie tout chercher, & je leur donne le choix, ou des fers, ou de ma croyance. C'est à mon chapeau que je dois les esclaves que je vous ai donnés. Ce motif étoit trop puissant pour me permettre d'hésiter. Je dis au Prince, que puisque ce chapeau avoit tant

de vertu, il devoit être bien lourd à porter sur la tête. Non, me répondit-il, je ne trouve pas qu'il le soit plus qu'un autre, jugez-en vous-même ; aussi tôt il le pose sur ma tête : en verité, lui dis-je, j'avois de la peine à me persuader qu'il fût aussi léger, & que vous eussiez assez de confiance pour m'en couvrir : aussi-tôt je désirai d'être dans ma galere & je m'y trouvai. Le Sultan fut étonné de me voir disparoître, sentit son imprudence : il ordonne qu'on me poursuive, & qu'on me jette dans les fers ; mais ma galere avoit gagné la pleine mer, & j'étois hors de la vue d'Alexandrie, avant que ses soldats & ses matelots n'eussent appareillé.

Le Sultan se livroit au désespoir : il s'en seroit vengé sur les chrétiens ; mais heureusement, il n'en restoit plus dans ses Etats. Ses sujets furent au comble de la joie ; ceux qui triomphèrent le plus de ce vol, furent les Marchands de Florence, de Venise & de Gênes : ils étoient charmés que je les eusse vengés de la préférence qu'il m'avoit donnée sur eux : d'ailleurs ils comptoient pour beaucoup, que jamais je ne reparoîtrois après ce coup hardi, & que je ne les inquiéteroïs plus par mes ventes à meilleur marché, & par mes achats éternels.



C H A P I T R E X I I I .

Retour de Fortunatus, ses chagrins au milieu de sa prospérité. Mort de son épouse.

Dés que ma galere eut perdu de vue les côtes d'Alexandrie, & qu'elle n'eut rien à craindre du Soudan, je mis mon chapeau & je desirai de me trouver à Famagouste auprès de ma chere Cassandre & de mes enfans. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma première expérience, comme il étoit arrivé souvent au Soudan; je trouvai ma famille en prieres, formant des vœux pour ma santé & pour mon retour. Je les embrassai: mon épouse s'évanouit dans mes bras de joie & de plaisir; mes enfans pressoient mes genoux qu'ils arrosoient de larmes d'allégresse: ils furent étonnés de me voir seul; je leur dis que l'empressement que j'avois de les voir, m'avoit fait devancer ma galere; & je ne me montrai dans Famagouste que lorsqu'elle fut arrivée, pour ne pas allarmer les amis & les parens de ceux qui la montoient.

Cependant le Soudan étoit dans le plus grand embarras: ce chapeau, dont il me dit que la vertu l'avoit si souvent affligé, lui donnoit la plus grande inquiétude. Il vouloit le ravoit, quoi qu'il lui en coûtât: en-

voyer à ma poursuite un seigneur de la Cour; quelque bien escorté qu'il fût, c'étoit l'exposer à être pris par les Chrétiens; d'ailleurs la vertu de son chapeau me mettoit à l'abri de tout, parce que je n'avois qu'à desirer pour m'échaper des dangers les plus évidens. Enfin il prit le parti de m'envoyer un Ambassadeur Chrétien. Il s'adressa au général des Vénitiens, qui lui donna des matelots chrétiens qu'il fit venir de Venise. Le Soudan lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre nous, lui dit que sans doute je m'étois retiré à Famagouste en Chypre, & le chargea de lui rapporter son chapeau.

L'Envoyé du Soudan mit pied à terre peu de jours après l'arrivée de ma galere, & dans le tems que toute la ville célébroit mon retour. Je lui avois fait préparer un hôtel; j'eus soin qu'il y trouvât toute sorte de commodités, & qu'il y fût servi avec magnificence: j'ordonnai qu'on refusât son argent, & je voulus le défrayer de tout. Trois jours après son arrivée, il me fit prier de lui donner audience: je le prévins & me rendis chez lui bien accompagné. Le général Vénitien, après m'avoir expliqué le sujet de son message, m'exhorta par les prières les plus pressantes de lui remettre ce chapeau; il me représenta combien il pourroit être funeste à celui qui en abuseroit; que je n'étois pas dans ce cas; mais que mes enfans pourroient en

faire un usage dangereux. Je répondis à ces foibles objections, & j'ajoutai que jamais il ne m'arriveroit de le mettre sur la tête de personne qui en connût la vertu, du moins pendant ma vie : qu'après ma mort j'espérois que celui de mes enfans à qui je le laisserois, ne s'en serviroit qu'au profit de l'honneur & de la vertu. L'envoyé me promit au nom du Soudan des richesses immenses, non-seulement pour moi, mais pour mes enfans; il me faisoit espérer pour eux, une fortune à laquelle aucun particulier ne pouvoit jamais prétendre : il s'engageoit de conduire ma galere à Alexandrie, & de la ramener chargée de trésors. Je pris une cassette que j'avois fait apporter, remplie de ducats; je la fis ouvrir, & m'approchant d'une fenêtre qui donnoit sur la grande place couverte de peuple, je jettai cet or à pleines mains : & je dis à l'envoyé, jugez, Seigneur, si les richesses que vous m'offrez peuvent tenter un homme qui en fait un tel usage. Si quelque chose pouvoit me déterminer à rendre ce que vous me demandez, ce seroit la justice, qui en général ne permet à qui ce soit de retenir ce qui appartient à autrui; mais je me rendrois coupable de la plus grande injustice, si je cédois à ce motif. Je ne me suis déterminé à ravir ce chapeau, que parce que le Soudan en faisoit usage pour satisfaire son ambition & ses infâmes desirs, & sur-tout pour jeter dans

les fers, sous le faux prétexte de leur Religion, les chrétiens qui auroient dû plutôt trouver un asile dans ses Etats. J'ai promis de délivrer autant de Chrétiens que j'en trouverois dans mes voyages ; je n'ai pas cru pouvoir mieux remplir ma promesse, qu'en ôtant tout d'un coup au Soudan le pouvoir de leur ravir la liberté. Je ne suis pas étonné qu'ignorant mes motifs, le Soudan ait espéré que je me rendrois à ses sollicitations : ce qui me surprend, c'est que vous, Seigneur, qui connoissez ses desseins, vous étranger dans la Cour & Chrétien, vous ayez pu vous charger de venir en son nom redemander un don qui sans doute a déjà été funeste à plusieurs de vos compatriotes, & peut être de vos parens. Je vous déclare donc qu'aucune considération ne me déterminera jamais à rendre ce que j'ai enlevé au Soudan : j'ajouterai même qu'aucune puissance sur la terre ne peut m'y forcer.

L'envoyé rougit, & n'eut rien à répondre à mes raisons ; il se contenta de me dire qu'il rapporteroit fidèlement au Soudan tout ce qui s'étoit passé ; que cependant il lui cacheroit mes motifs, de crainte qu'il ne fit tomber sa colère sur les Chrétiens qui pourroient se trouver encore dans ses Etats. Je le remerciai, & je l'amenaî dîner dans mon palais, où j'avois fait préparer le festin le plus magnifique. J'ordonnai que la veille de son

départ on chargeât son vaisseau des étoffes les plus précieuses & des plus riches bijoux. J'avois fait faire un chapeau d'or couvert de diamans ; lorsque l'envoyé vint prendre congé de moi, je le lui remis comme un présent que je faisois au Soudan. Vous avez traversé les mers, lui dis-je, pour réclamer un vil chapeau de feutre ; en voilà un plus digne de celui qui vous envoie ; priez-le de l'accepter comme un dédommagement de celui que je garde. J'accompagnai le général Vénitien jusqu'à sa galere : il fut étonné de la magnificence & de la quantité de présens dont il la vit chargée ; il m'en remercia : nous nous embrassâmes & il partit. Je voulus savoir quel seroit l'accueil que le Soudan lui feroit à son retour : lorsque je crus qu'il étoit prêt d'arriver ; je mis mon chapeau sur la tête & je desirai de me trouver à Alexandrie ; aussi-tôt je me vis sur une des principales places : je connoissois la ville ; j'allai dans une auberge ; je pris l'habit Syrien, & je me mêlai dans la foule. Le général Vénitien fit au Soudan tous les détails de son ambassade ; il lui présenta mes présens ; mais le Tyran entra en fureur, foula mes dons sous ses pieds, fit arrêter le général Vénitien, qu'il fit renfermer dans un cachot ; il ordonna que tous les Chrétiens qui se trouveroient dans ses Etats, fussent mis à mort ; fit dresser des échafauds pour y faire périr tous ceux qui

dans Alexandrie avoient été en relation avec moi ; il ordonna des levées de soldats dans tous les lieux de son Empire : sa rage lui fit concevoir les projets les plus insensés. Je connoissois tous les endroits les plus écartés de son palais ; j'attendis la nuit, & lorsque je crus qu'il seroit couché, je désirai d'être transporté dans sa chambre. Je m'étois muni d'une petite lampe ; je tirai brusquement les rideaux de son lit, & lui tenant le poignard sur la gorge, je le forçai de signer une révocation générale de tous les ordres qu'il avoit donnés. Les tyrans sont lâches. Il signa tout, & même son abdication à l'Empire, en faveur de son neveu qui en faisoit les délices, & qui étoit compris dans la proscription de tous ceux des sujets du Soudan qui m'avoient témoigné leur estime. Je pouvois tuer le Soudan ; je me contentai de le lier dans son lit, & de fermer par derriere les portes de sa chambre, afin que personne ne pût venir au secours avant le tems qu'il me falloit. Muni des ordres du tyran, je courus à la prison du neveu, je lui remis l'abdication de son oncle ; le général Vénitien étoit dans le cachot voisin ; nous l'en arrachâmes ; la garde du Soudan leur étoit dévouée ; le neveu montra l'abdication, les gardes se prosternerent. On enfonça les portes de la chambre du Soudan : troublé par ses remords & par son effroi, il tombe aux genoux du nouvel Empereur, & lui demande

la vie. Vous aviez proscrit la mienne, lui dit-il ; demain je devois expirer sur un échaffaut ; vous n'aviez cependant d'autre crime à me reprocher, que d'avoir honoré la vertu dans Fortunatus, & vous êtes coupable de tous les crimes des tyrans : mais c'est assez punir les méchans que de leur ôter le pouvoir de faire du mal : je vous accorde la vie ; suivez-moi. On avoit assemblé le peuple & les chefs des différens ordres de l'Etat : le nouveau Soudan étoit adoré ; il se présenta, fut reconnu, & son oncle fut le premier qui se prosterna ; il lui assigna pour retraite la tour des trésors, avec une garde qui étoit entièrement dévouée au nouvel Empereur. Il m'offrit de pattager le pouvoir souverain avec moi : je le remerciai ; je faisois plus de cas de vivre tranquille au sein de ma famille, de l'élever au gré de mes desirs, de régner dans le cœur de mes concitoyens, que de l'honneur de commander à un peuple inconstant & volage, que la sévérité révolte, qui s'accoutume aux bienfaits, & qui les dédaigne, toujours prêt d'abuser de la bonté des meilleurs princes, de les rendre responsables des événemens les plus inattendus. J'embrassai le nouveau Soudan ; je le félicitai bien moins du diadème que je venois de lui donner, que de la manière dont cette révolution s'étoit faite, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang : je le félicitai encore plus de l'amour de ses sujets ; &



Je disparus. Je n'avois été absent que pendant la nuit ; je retrouvai ma femme & mes enfans dans les plus grandes allarmes : Je prétextai quelque cause de mon absence , & je leur racontai tout ce qui venoit de se passer, comme un songe que je venois de faire , & dont le récit les amusa. Tels sont la plupart des événemens que célèbre l'histoire : ils ont ravagé la terre & bouleversé les Empires ; ils finissent par faire rire des femmes & des enfans ; ce qui vaut cependant mieux que s'ils servoient d'exemple ou de prétexte aux mauvais Rois & aux Conquérens.

C'est à ce moment que je fixai l'époque de ma tranquillité. J'ai eslué la bonne & la mauvaise fortune ; les plus grands trésors sont à ma disposition ; je puis parcourir la terre aussi vite , que les autres en lisent les relations ; elle n'a point de caverne où je ne puisse pénétrer ; au moyen de ma bourse & de mon chapeau , il n'est presque pas de desirs que je ne puisse satisfaire : mais, hélas ! tout cela n'est pas le bonheur. Bien-tôt après que je fus retiré , j'éprouvai qu'il n'est point de félicité parfaite dans ce monde.

Mes enfans grandissoient sous les yeux de leur pere & de leur mere. Je leur procurai tout ce qui peut contribuer à une excellente éducation : je fis venir des pays les plus éloignés les maîtres les plus habiles dans les arts & les sciences ; mais il n'y eut que la mere

& moi que regarda le soin de leurs mœurs. Je n'ai eu jusques ici qu'à me féliciter des progrès de nos soins ; en peu de tems mes enfans en firent de très-considérables dans les sciences & la vertu. D. Andalosio donna les plus grandes espérances du côté de la force, de la valeur & des talens ; son frère, du côté de la prudence, de la sagesse & de l'esprit. Dans les tournois que je leur donnois pour les amuser, D. Andalosio se faisoit admirer par son adresse, par sa légeteté, par ses graces : D. Ampedo se faisoit adorer par sa complaisance, par les éloges qu'il donnoit à ceux qui combattoient contre lui ; par le présent qu'il ne manquoit jamais de faire au vaincu, du prix qu'il avoit remporté ; au lieu que D. Andalosio le gardoit comme un monument de sa victoire, & donnoit à son concurrent trois fois la valeur du prix.

Cassandre & moi passions les jours les plus heureux, & trente ans de mariage n'avoient point affoibli notre tendresse ; les progrès de nos enfans sembloient encore resserrer nos nœuds. L'ainé entroit dans sa vingt-cinquième année ; ses vertus paisibles, son caractère doux & bienfaisant, son amour pour les arts, nous faisoient desirer de le voir marié : nous le laissâmes le maître de se choisir une épouse selon son cœur. La crainte d'un engagement qui doit influer sur le bonheur ou le malheur de toute la vie, le jeta dans une incertitude

que rien ne pouvoit fixer. Il s'adressa à sa mere ; il voulut s'en rapporter au choix qu'elle feroit : il desiroit une épouse comme elle, se proposant à son égard un amour tel que le mien.

Cassandre voulut que je l'aidasse dans ses recherches ; nous nous occupions de ces soins agréables : nous ne regardions ni au bien ni au rang ni à la fortune ; mon fils avoit trop de vertus pour attacher quelque prix à l'éclat de la naissance : ainsi rien ne nous gênoit. Peu de tems après son mariage, Sir Charles eut une fille ; elle étoit à peu près de l'âge de D. Ampedo : le caractère de l'un étoit parfaitement assorti à celui de l'autre ; sa beauté étoit ravissante : nous jettâmes les yeux sur elle ; nous nous applaudissions des découvertes que nous faisons chaque jour dans sa belle ame. Cassandre se proposoit d'en parler à mon fils ; mais ô malheur à jamais irréparable ! Cassandre entraînée par sa bienfaisance, apprit qu'une jeune femme de Famagouste étoit attaquée d'une maladie violente ; elle y vola ; en vain voulus-je la retenir, elle étoit trop au-dessus des craintes ordinaires à son sexe ; le plaisir de se rendre utile l'emporta ; son amie expira dans ses bras. Cassandre frappée de ce triste événement, revint, mais sombre, agitée ; elle se coucha : un léger mouvement de fièvre, que j'attribuai au chagrin de la perte de son amie, l'empêcha de dormir : dès le lendemain elle se sentit la poitrine oppressée ; une fièvre ar-

genté annonça la même maladie dont son amie venoit d'expirer. Je ne m'appesantirai point sur les détails d'un tableau qui sera toujours présent à mon esprit ; j'aurois racheté sa vie des dons précieux dont je suis possesseur & de la mienne : Cassandre tendant ses deux mains à ses enfans qui les arrosoient de leurs larmes, & la tête appuyée sur mon sein, rendit le dernier soupir, en achevant ces mots : *Chers objets de ma tendresse, consolez-vous ; je meurs heureuse & sans remords.* Il fallut l'arracher de mes bras. Grand Dieu de quelle ressource sont les biens de la fortune contre de tels malheurs ! Je trouvai quelque soulagement dans les larmes de mes enfans : mais hélas ! je sens que ce coup affreux a ouvert le tombeau sous mes pieds. Par-tout l'image de ma chere Cassandre me suit ; plus je cherche à me distraire de ma douleur, & plus j'en suis accablé.

Mes enfans aussi affligés que moi, cherchent à me cacher leurs larmes : ils inventent chaque jour quelque amusement pour dissiper ma tristesse : ils ont cru y réussir en m'engageant d'écrire l'histoire de ma vie ; mais toutes les fois qu'il a fallu parler de Cassandre, ma plaie s'est rouverte, & la plume m'est tombée des mains. Je leur ai révélé le secret du chapeau & de la bourse ; je les leur ai même confiés, & l'usage qu'ils en ont fait, me donne le meilleur augure, pour ce qu'ils en feront à l'avenir ; je leur ai successivement fait par-

ébourir toute l'Europe ; le fecit qu'ils ne faisoient de ce qu'ils avoient vu , calmoit un moment mes chagrins ; mais ils ont repris le dessus. O Cassandre je te rejoindrai bientôt !....

Fin de la premiere partie.



HISTOIRE
DE
FORTUNATUS
ET
DE SES ENFANS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Fin de l'histoire de Fortunatus : commencement
de celle de ses enfans. Debut de Dom
Andolfo.*

FORTUNATUS s'affoiblissoit de jour en
en jour ; une langueur accablante avoit en-
gourdi ses sens ; la source de ses pleurs étoit
tarie ; le froid dégoût ne lui laissoit plus sentir
la différence des richesses & de l'infortune ;
tout lui déplaisoit : ses enfans essayèrent vai-
nement de ranimer ses forces expirantes ;

ils auroient bien désiré qu'il eût ajouté au récit de ses premières aventures, la relation de celles qu'il avoit eues par le moyen de son chapeau; car avant la mort de Cassandre, il s'étoit transporté en mille climats divers, sans qu'elle se fût même apperçue de son absence; il consacroit à cet amusement deux heures par jour. Lorsqu'il l'eut perdue, les vertus de la bourse & de son chapeau lui devinrent indifférentes, que non-seulement il n'en fit plus aucun usage, mais qu'il négligea d'instruire l'avenir de ce qu'il avoit vu dans ses derniers voyages.

Je vais reprendre son histoire & celle de ses enfans à l'endroit où il l'a laissée. Ceux qui ont admiré les vertus singulieres attachées à la bourse & au chapeau, ne peuvent que désirer de savoir comment elles ont fini. Si Fortunatus se repentit quelquefois de n'avoir pas préféré la force, la prudente, ou une longue vie aux richesses, lorsque le génie de la fortune lui en donna le choix, ses enfans éprouverent aussi qu'on est souvent malheureux avec tous les moyens de satisfaire ses desirs, & qu'on n'est jamais pauvre avec la sagesse.

-. Lorsque Fortunatus sentit que la douleur avoit épuisé ses forces, & qu'il ne lui restoit que peu d'instans à vivre; il appella ses enfans, & après les avoir embrassés: Vehez voir, leur dit-il, un second exemple de la fragilité des biens de la terre; votre mere vous a donné

le premier ; mais plus heureuse que moi, son ame s'est rejointe à l'Être des êtres, aussi pure qu'elle en étoit émanée ; aucun remord n'a troublé sa dernière heure : me voilà enfin arrivé à ce terme fatal, où l'homme dépouillé de tout, n'a d'autre espérance que dans le bien qu'il a fait, ni d'autres ennemis à craindre que les fautes qu'il a commises. Je n'en ai jamais eu qu'une à me reprocher ; c'est d'avoir préféré la fortune à la sagesse. Que m'importe dans ce moment d'avoir eu en ma puissance le moyen d'être plus riche qu'aucun souverain de la terre, d'avoir passé mes jours dans les plaisirs & dans l'abondance ! Tout a passé comme un songe ; je ne suis qu'un cadavre animé par un soufle tout prêt à s'exhaler. Tout ce que je fus a disparu ; ma seule misère est réelle. Je sens cependant une espèce de volupté qui me fait espérer que mon ame tranquille pourra parrager avec votre mère la félicité dont elle jouit ; c'est le souvenir des bienfaits que j'ai répandus sur les malheureux. Voilà, mes enfans, le seul avantage que vous devez retirer des dons que je vous laisse ; ne les séparez jamais ; ne confiez à personne le secret de leur vertu ; dans la crainte d'inspirer à quelqu'un le desir de vous les ravir ; n'en faites usage que pour le bonheur de vos semblables ; ne regardez les richesses que comme un dépôt sur lequel vous n'avez aucun droit de propriété, & que la providence ne

vous a confié que pour le distribuer avec sagesse. Tout indigent qui souffre, peut sans injustice vous accuser d'être un depositaire infidèle & l'auteur de ses souffrances. Graces au ciel, mes chers enfans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour découvrir les malheureux & pour les soulager ; je desire que vous m'imitiez en cela : quant aux autres vertus, suivez les traces de votre mere. Il en est une surtout que je vous recommande ; c'est l'amitié : l'union est rare entre les freres ; leur discordance tire ordinairement la source du peu d'intelligence qui regne entre leur pere & leur mere. Vous savez quelle tendresse unissoit vos parens ; ils n'avoient que la même volonté, les mêmes desirs & le même amour pour vous ; que leur souvenir ne s'efface jamais de vos cœurs ; si jamais il s'élevoit quelque nuage entre vous, n'oubliez pas que ce seroit un outrage que vous feriez à notre cendre.

Pendant ce discours les deux freres la vue baissée, recueilloient avidement les paroles de leur pere ; & lorsqu'il parla de leur union, ils se regarderent, tendirent leurs bras l'un vers l'autre, & se précipiterent sur le vieillard expirant : on eût dit que ces trois ames alloient se confondre & s'exhaler ensemble. Fortunatus ranima ses forces pour les embrasser, & rendit son ame en prononçant leur nom & celui de Cassandre. On eut beaucoup de peine à les arracher d'après de lui ; ils

ils se promirent une amitié éternelle ; & pour rendre leurs sermens plus sacrés ; ils la jurèrent en présence des froides reliques de leur pere. Ils n'ordonnerent pas de pompeuses funeraillies ; mais ils écrivirent à tous les Gouverneurs de l'isle de Chypre de leur envoyer la liste des pauvres de leurs provinces, & firent distribuer cinq ducats à chacun. Il ne s'en trouva point à Famagouste ni à dix lieues aux environs ; Fortunatus n'en avoit laissé aucun. Tous ceux à qui il avoit fait du bien assisterent à son enterrement ; ils le pleuroient comme leur pere. Un mausolée superbe fut élevé à leurs frais sur sa tombe, & il ne fut permis à ses enfans de contribuer à cette dépense que comme citoyens. On n'y grava pour toute épitaphe que ces mots : **AUX MANES GÉNÉREUX DE FORTUNATUS ; L'AMOUR ET LA RECONNOISSANCE.**

Lorsque l'année du deuil fut expirée, D. Andolofio qui en avoit passé une partie à lire l'histoire des voyages de son pere, & le recueil des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les loix & la religion des pays qu'il avoit parcourus, desiroit de marcher sur ses traces : il rougissoit de son oisiveté ; mais il craignoit de déplaire à son frere qu'il aimoit & qu'il ne vouloit point quitter. Mon cher Ampedo, lui dit-il un jour, attendrons-nous donc dans la molesse, la fin d'une vie triste & languissante ? notre pere nous a exhortés de l'imiter ;

pourquoi ne commençons-nous pas à suivre la route qu'il nous a frayée ? Le monde est le livre où il a puisé la plupart de ses vertus ; c'est en comparant les mœurs des peuples qu'on perfectionne les siennes : la réflexion nous fait tirer un égal avantage de l'exemple des actions vertueuses & des prestiges des vices. Si notre pere se fût borné aux objets que la nature offroit au tour de lui, il n'eût point acquis les vastes connoissances que nous admirons dans les ouvrages qu'il nous a laissés, & qui le feront survivre à lui-même. Croyez-moi, mon frere, quittons nos foyers, & commençons une vie digne des enfans de Fortunatus. La vie la plus digne de lui, répondit D. Ampedo, est d'être bienfaisans & sages. Nous pouvons l'être ici comme ailleurs : les voyages ne peuvent satisfaire que la curiosité ; une vie active, n'est qu'une distraction continuelle ; une vie tranquille & retirée nous laisse tout le tems de la réflexion. Le mal couvre la face de la terre ; on n'évite ses pieges dans un pays, que pour y tomber dans un autre. Combien de traverses mon pere n'a-t-il pas eu à essuyer ? Combien de fois n'a-t-il pas été la dupe des méchans ? Si c'est à ce creuset que la vertu s'est épurée, pouvons-nous espérer le même avantage, nous qui n'avons qu'à desirer pour être au-dessus de tous les événemens ? L'homme qui s'expatrie pour devenir meilleur ou pour tenter la fortune,

n'attend l'un & l'autre que de son expérience exercée par mille revers. Quelle expérience peut se flatter d'acquiescer celui qui n'a rien à désirer ni rien à craindre ? Si vous voulez m'en croire, mon cher Andolosio, nous resterons ici ; si nous n'y trouvons pas assez d'occasions pour exercer notre bienfaisance, nous établirons des correspondances dans les pays les plus éloignés, pour y faire passer nos dons ; le commerce nous en offre mille facilités ; si nous craignons qu'on nous trompe, nous pouvons nous en éclaircir aussi-tôt ; le chapeau enchanté nous en donne le moyen ; vous ou moi pourrions nous transporter sur les lieux.

D. Andolosio ne voulut point contrarier son frere ; il ne répondit que par un soupir, & tomba dans la tristesse. Ampedo ne souffroit pas moins que lui : eh bien, lui dit-il, puisque vous voulez absolument voyager, quelque douloureux qu'il soit pour moi de me séparer de vous : partez ; mais comment remplir les volontés de notre pere, qui nous a ordonné de ne pas diviser les dons qu'il nous a faits ? Andolosio après avoir rêvé un moment, fit entendre à Ampedo que cet avis n'étoit qu'une simple recommandation : chacun d'eux auroit désiré que la bourse lui restât ; non par aucun motif d'intérêt, mais pour avoir le moyen de faire des heureux. Enfin il fut convenu qu'Ampedo qui restoit dans le palais

garderoit le chapeau, afin de pouvoir se transporter par-tout où il voudroit & de revenir aussi-tôt qu'il le désireroit ; & qu'Andoloso emporteroit la bourse qu'il garderoit pendant six ans, au bout desquels il reviendroit & la remettroit à son frere qui la garderoit à son tour six autres années ; qu'ainsi elle appartien-droit à l'un & à l'autre. Andoloso fit faire plusieurs coffres avant son départ & les remplit de l'or qu'il tira de la bourse pendant huit jours.

Lorsque tout fut ainsi préparé, qu'Andoloso eut choisi deux bons Ecuyers pour l'accompagner, les deux freres avant de prendre congé l'un de l'autre, allerent sur le tombeau de leur pere ; ils le prient de diriger le jeune voyageur, de l'éclairer du haut des cieus ; ils arrosèrent son tombeau de leurs larmes. Ils s'adresserent ensuite aux mânes de leur mere ; ils lui renouvelerent le vœu qu'ils avoient fait de ne s'écarter jamais des principes qu'elle leur avoit donnés. Quelque impatience qu'Andoloso sentit de se mettre en route, il ne pouvoit s'arracher qu'avec peine de ces lieux funebres. Ampedo le prit par la main, le conduisit chez leurs amis, & après l'avoir embrassé plusieurs fois, il le mena dans son vaisseau, & ne le quitta que lorsque le signal du départ fut donné.

CHAPITRE II.

Misere au sein des richesses. Caractere des François & des Espagnols.

TANDIS qu'Andolosio voguoit sur les mers & formoit les projets les plus vastes, Ampedo faisoit des vœux pour lui : mais comme si le ciel eût voulu punir le jeune téméraire de n'avoir pas voulu écouter les avis de la sagesse, une tempête furieuse souleva les flots ; les matelots n'eurent pas le tems de plier les voiles ; les vents opposés les déchirerent ; les mâts furent brisés ; le vaisseau porté contre un rocher se brise, & l'équipage est englouti. Andolosio après avoir lutté pendant long-tems contre les vents & les flots, manque de forces & est enseveli dans une mer profonde : c'en étoit fait, si un de ses chevaux qu'un coup de vent avoit écrasés contre la pierre & qui avoit été précipité dans le même endroit, dilaté par l'eau, n'eût été repoussé vers la surface. Andolosio se sentit soulevé du fond de la mer : il ne fut à quoi il devoit son salut, que lorsqu'il fut parvenu au-dessus des flots. Il étoit encore éloigné du rocher que la foudre frappoit à chaque instant : d'une main il saisit la queue du cheval, & de l'autre il souleva ses habits qu'il opposa aux vents ; afin de se

diriger vers le rocher. Cette manœuvre lui réussit ; il y touchoit déjà, lorsqu'un requin, attiré par l'odeur du cheval, s'élança de la mer & saisit la tête de l'animal. Andolosio profite d'un coup de vent dont il élude en partie la violence au moyen de sa voile ; il se trouve à portée d'une pointe du rocher dont il s'empare, & abandonne sa proie au requin qui la lui disputoit : il gravit la roche escarpée & crut se retrouver dans le palais de son pere, lorsqu'il en eut atteint le sommet. Il attendit patiemment que la mer fût calmée ; il vit avec douleur les débris de son vaisseau flotter sur les ondes. Quand le soleil eut dissipé les nuages, que la crainte du danger qu'il venoit de courir se fut dissipée, un nouvel effroi vint le saisir. Que devenir sur ce rocher au milieu d'une mer qu'il ne connoissoit pas ! Il invoqua le ciel & son pere ; il se souvint trop tard des conseils de son frere : malheureux ! disoit-il, pourquoi au lieu de cette bourse que j'ai gardée, & qui ne peut ici m'être d'aucun secours ; n'ai-je pas pris le chapeau que j'ai laissé à mon frere, & qui ne peut lui servir qu'à satisfaire une vaine curiosité ?

Pressé par la faim, accablé de lassitude, D. Andolosio aperçut au pied du rocher quelques coquillages que la mer y avoit jettés ; il y descendit, & remonta après s'en être rassasié. Ses habits étoient encore mouillés,

Le soleil avoit été trop foible la veille pour les sécher ; ses rayons commençoient à faire sentir leur chaleur. Andolosio se dépouille & étend ses vêtemens ; sa bourse, à laquelle il n'avoit pas encore pensé, s'offrit à ses yeux ; il voulut éprouver si elle n'avoit point perdu sa vertu ; il y fouilla & en tira de l'or : il lui vint dans l'idée que s'il en ramassoit une certaine quantité, il pourroit lui servir à engager le premier vaisseau qu'il appercevroit à le prendre sur son bord. Il en avoit tiré beaucoup, lorsqu'il se sentit saisi par le milieu du corps : la frayeur fit tomber la bourse de sa main : son ennemi s'en empara. Andolosio remis de son étonnement courut à lui, & commença le combat le plus terrible. Ce ravisseur étoit un des Ecuyers d'Andolosio qui s'étoit sauvé du naufrage, sur une planche du vaisseau ; il avoit gagné le sommet du rocher en suivant les traces de son maître, lorsqu'il étoit remonté ; il s'étoit arrêté quand il l'avoit vu fouiller dans la bourse enchantée : quoiqu'au milieu des mers, dans un lieu d'où le hazard seul pouvoit le tirer, cet or funeste le tenta. Il avoit connu Fortunatus à Famagouste ; sa fortune lui avoit long-tems paru une énigme. Il vit Andolosio tirer des monceaux d'or d'une bourse toujours vuide : tout fut éclairci dans l'instant ; il jura de s'en emparer & de se défaire de son maître. Ils se battirent en furieux : Andolosio eut toujours l'adresse

d'éviter les coups du ravisseur : enfin il le terrasse ; & quoiqu'il eût tout à redouter d'un scélérat qui connoissoit son secret, il lui offrit la vie. Non, lui dit son écuyer en se dégageant ; je ne m'étois donné à toi que pour te ravir une fortune que j'ai toujours vue avec indignation ; je ne pouvois supporter que ton pere fût dans l'abondance, tandis que je languissois dans la misere. Malheureux, lui dit-il, que ne lui faisois-tu connoître ton état ? ses mains bienfaisantes ont-elles jamais été fermées à l'indigent ? Qui, moi, reprit-il, recevoir des bienfaits de ton pere, me charger du fardeau de la reconnoissance ! ce que tu me propose me rend plus furieux encore, que l'aspect de ton or & de ta bourse n'enflamment ma cupidité. A ces mots, il se relève, prend l'essor, & veut se précipiter sur Andoloso, qui se détourne adroitement : son élan l'emporta plus loin qu'il ne croyoit ; il tomba sur le bord du rocher, qui dans cet endroit étoit à pic. Andoloso profite de la circonstance, court après lui, & le précipite, il tomba sur une pointe qui fracassa tous ses membres ; il y expira bientôt après, en vomissant un torrent d'imprécations contre le ciel & contre son vainqueur.

Andoloso chercha sa bourse & ne la trouva plus : il se rappella que ce monstre la tenoit dans sa main ; mais il étoit impossible à tout effort humain de parvenir jusqu'à l'endroit où

son cadavre s'étoit arrêté. Après avoir quelque tems cherché le moyen de la r'avoir, que m'importe ce don, s'écria-t-il ! qu'en ai-je à faire sur ce roc escarpé, où jamais mortel n'a abordé, s'il n'y a été jetté par la tempête ? Tout mon regret est que mon frere en soit privé. O ! mon frere, faut-il que j'expire loin de toi, entouré de ces viles richesses qui ont ébloui cet infâme assassin, & auxquelles dans ce moment je préférerois l'aliment le plus grossier. O ! mon cher Ampedo, tu n'apprendras jamais ma triste destinée, tu en mourrois de douleur. Que penseras-tu de moi, lorsque le tems de mon retour sera expiré ? Ou l'incertitude de mon sort te causera les plus cruelles allarmes, ou peut-être me croyant un ami infidele.... Ampedo ne lui donna pas le tems d'achever : son mon frere, s'écria-t-il en l'embrassant, jamais, jamais je ne concevrai de vous ces idées injurieuses. Andolosio fut confondu ; il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit ; à peine pouvoit-il suffire à ses transports ?

Le hazard n'avoit presque rien fait dans cette rencontre imprevue ; elle étoit un-effet tout naturel de l'amitié guidée par la prudence. La tempête qui avoit brisé le vaisseau d'Andolosio, s'étoit fait ressentir sur le port de Famagouste ; Ampedo savoit la route que son frere devoit tenir. Il consulta les mémoires de Fortunatus, & vit qu'à sept lieues en mer il

y avoit quelques écueils : il prit ces mémoires, se couvrit de son chapeau, & désira d'être transporté sur un banc de sable qui s'élevoit un peu au-dessus des flots : il regarda au tour de lui, aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre ; rien ne s'offrit à ses regards : il lut encore les mémoires, qui lui indiquèrent à dix lieues un rocher dangereux aux navigateurs ; il l'aperçut comme un point qui se confondoit avec l'horizon ; il voulut y être transporté, & le premier objet qui frappa ses regards, fut son frere nud qui faisoit sécher ses habits.

Après que leur tendresse se fut expliquée par les transports les plus vifs, Andolosio raconta à son frere tout ce qui lui étoit arrivé ; il lui apprit que la bourse étoit entre les mains de son assassin, qu'il ne voyoit d'autre moyen de la ravoit, que de faire tomber le cadavre dans la mer, & de le faire retirer par des plongeurs. Ampedo remarqua que la pointe du rocher formoit un avancement ; il y descendit au moyen du chapeau, il arracha la bourse, & vint l'offrir à son frere. Il le quitta encore, & retourna à Famagouste, acheta un vaisseau tout équipé, auquel il ordonna de se rendre au pied du rocher ; il se chargea de quelques provisions, & rejoignit Andolosio, qu'il ne quitta que lorsqu'il se fut embarqué. Ampedo vouloit lui laisser la bourse & le chapeau : il n'accepta que la bourse, dont il lui étoit impossible de se passer dans les voyages : le

sage Ampedo l'exhorta à les abrégier le plus qu'il pourroit. Andolofio, après lui avoir dit la route qu'il devoit tenir, & le pays où il devoit aller, lui fit promettre de venir le voir dans ses momens perdus.

Andolofio fit voile pour la France : il arriva fans accident au port d'Aigues-mortes ; il traversa le Royaume : il remarqua que dans chaque province, les habitans avoient un caractère particulier, qui correspondoit au caractère national de quelques-uns des Royaumes dont la France est environnée ; il examina leurs mœurs singulieres, & ne pouvoit se lasser du contraste frappant de la bonté de leur cœur, & de la légèreté de leur esprit ; de leur amour pour les plaisirs, & de leur ardeur pour la gloire ; de leur fanatisme pour la liberté, & de leur attachement pour leurs maîtres ; il ne pouvoit s'empêcher d'aimer cette nation, malgré ses inconséquences : il ne comprenoit pas comment elle pouvoit faire un sujet de plaisanterie de l'événement le plus triste, tandis que d'un autre côté il avoit éprouvé qu'elle étoit la plus sensible & la plus compatissante. Un François le lui expliqua. Tous les événemens, lui dit-il, ont plusieurs faces ; tout dépend de la maniere de les envisager : l'homme est naturellement porté à la tristesse ; le premier côté qu'il voit dans un objet, est le côté affligeant : qu'y gagne-t-il ? Un malheur de plus, un surcroît de chagrin qui grossit le mal & le

rend souvent incurable. Vu dans un autre sens, ce même objet offre je ne sai quoi de singulier, de plaisant même qui console ; quelque imperceptible que soit cette face, nous avons l'art de la découvrir & de l'étendre : il en résulte que l'esprit dégagé des idées sombres & confuses qu'entraîne le chagrin, conserve toute son énergie pour réparer le mal passé, ou pour prévenir celui qui pourroit arriver encore. Un Général, par exemple, perd une bataille (car la nation n'en perd guere) ; irons-nous, comme les autres peuples, nous livrer à la honte, au désespoir de l'avoir perdue ? est-ce notre faute ? Qu'en arriveroit-il ? Le découragement jetteroit les troupes dans la langueur, feroit des transfuges, & peut-être de lâches. Une bonne épigramme, une chanson contre la cause de cette perte, venge l'armée, la distrait & la console. Les Athéniens, qui à cet égard ressemblent beaucoup aux François, livroient aux traits de la comédie les auteurs des miseres publiques. La punition étoit cruelle pour le coupable, mais elle étoit d'autant plus satisfaisante pour le peuple, qu'il se vengeoit lui-même, & qu'il rioit. Le sang du traître n'auroit satisfait que la haine ; la punition par le ridicule console l'amour propre. Andolosio ne put s'empêcher de s'écrier, heureux le peuple qui rit, & malheur à qui entreprendra de changer son caractère !

Il alla à la Cour, il y parut dans la plus

grande magnificence ; une femme aimable lui dit : Seigneur Andolosio la somptuosité n'est pas le goût ; vous avez l'air un peu Cypriote ; je vous en avertis en amie , reformez - vous sur nos manieres ; car sûrement on ne se reformera pas sur les vôtres. Andolosio vouloit plaire ; il suivit ce conseil , & s'en trouva bien ; il se mit plus galamment que richement ; sa bonne mine en parut avec plus d'éclat ; sa parure étrangere ne causa plus de distractions ; on ne vit que lui ; il fut bientôt fait aux mœurs françoises : il avoit de l'esprit ; il parut en avoir cent fois davantage : il fut recherché des courtisans , & adoré des femmes ; il cachoit ses prétentions aux uns , & prodiguoit son - or aux autres ; il fit faire mille infidélités qu'on lui rendit avec usure. La France étoit alors en guerre : il servit avec distinction , & contribua beaucoup aux victoires du Roi ; il eut le bonheur de ne pas se faire des ennemis. Dans les fêtes qu'on fit pour la paix , il l'emporta sur tous les Seigneurs dans les courses des chevaux , dans les tournois , dans les bals ; il eut l'honneur de rompre des lances avec le Roi même ; il eut l'adresse de se laisser vaincre , & le Roi la bonté de lui céder le prix.

On s'étoit informé avec soin de sa naissance ; le nom de Fortunatus étoit connu dans toutes les Cours de l'Europe ; on y savoit les secours qu'il avoit donnés aux Vénitiens , la révolution qu'il avoit faite à Alexandrie , & les trésors

qu'il avoit repandus chez différens peuples. Le Roi témoigna à son fils une estime particulière ; il eût bien voulu le retenir à la Cour. Andolosio prétexta des affaires, & promit d'y revenir. Il étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur dont la femme étoit un modèle de sagesse & de beauté. Andolosio la respectoit ; on crut qu'il l'aimoit : quelques femmes jalouses le raillèrent ; un petit maître en fit des plaisanteries. Andolosio, avec la permission du Roi, coupa les oreilles au petit maître, persifla les coquettes d'une manière cruelle, & partit. Il assura le jeune Seigneur de son amitié, & dit sérieusement à tout le monde que l'amant d'une femme ne pouvoit être que l'ennemi du mari : ce fut la seule impression désagréable qu'il laissa sur son compte ; mais les François n'eurent à lui reprocher que ce ridicule. Andolosio prit la route de l'Espagne ; ce royaume lui parut contraster singulièrement avec la France : une gravité sévère, une morgue froide, un mépris insultant pour tout ce qui n'est point Espagnol ; dans les femmes une vivacité d'autant plus pétulante, qu'elle est contrainte par la jalousie des amans & des maris ; l'amour toujours en fureur, l'amitié sans cesse en défiance ; l'esprit & le génie prêts à se livrer à leur essor, mais retenus, par la crainte d'exciter contre eux la haine de l'ignorance : voilà ce qu'il apperçut à la ville & à la Cour. Il est vrai que les Espagnols se piquent de la

plus grande magnificence, moins par goût pour le luxe que par amour pour le faste. Andolosio avoit de quoi l'emporter sur les plus opulens : il parut à la Cour en habit françois ; on rit de sa mascarade autant que les Espagnols peuvent rire. Il fit faire des habits dans le costume du pays ; il les couvrit d'or & de pierreries, & il s'aperçut que le cas qu'on faisoit de lui, augmentoit en proportion de la richesse qu'il étaloit. Il suivit le Roi à l'armée, à la tête de cinq cens hommes qu'il prit à sa solde ; il fit plusieurs actions éclatantes, & fut regardé comme un de plus grands capitaines de son siècle. Le Roi le fit Chevalier. Il vouloit faire plus, afin de s'attacher un Général dont il espéroit les plus grands services. Il y avoit à la Cour un Grand d'une richesse immense ; & qui n'avoit qu'une fille. Le Roi la proposa à Andolosio, & offrit de le faire Comte ; mais quoiqu'elle fût belle & de la naissance la plus illustre, Andolosio redoutoit un engagement auquel l'inclination n'auroit eu aucune part. La situation étoit très-embarrassante pour lui ; il ne vouloit indisposer ni le Roi ni le pere par un refus. Il demanda la permission de la voir. La jeune fille étoit de la plus grande naïveté. A force d'adresse il lui fit avouer qu'un jeune Espagnol, à qui elle avoit été destinée en naissant, & que des malheurs avoient précipité dans l'infortune, avoit trouvé la route de son cœur ;

qu'elle en avoit cependant fait le sacrifice à son pere, dont la volonté seroit toujours la règle de sa conduite ; que son pere lui avoit annoncé qu'elle seroit bientôt mariée, & qu'elle ignoroit avec qui. C'est moi que ce mariage regarde, lui dit Andoloso. Elle rougit & baissa la vue. Ne craignez rien, reprit-il : si je n'écoutois que mon cœur, je vous disputerois à l'Espagne entiere. Je n'avois aucun goût pour le mariage avant de vous voir : depuis que je vous ai vue, je sens que votre main seroit le bonheur de ma vie : la douceur de votre caractère & votre sincérité m'ont inspiré la tendresse la plus vive. Ce n'est pas assez que de vous déclarer ma passion, je dois vous en donner la preuve la plus forte. Comment appelez-vous l'heureux mortel à qui vous futes destinée ? Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, vous m'avez arraché mon secret ; D. Alvar est perdu. D. Alvar sera votre époux, reprit Andoloso, & vous le recevrez de la main de votre rival. Homme généreux, dit-elle, votre grandeur d'ame l'emporte dans mon cœur. Je ne puis me dissimuler que je n'aime D. Alvar ; mais il ne tient qu'à vous de me faire confirmer le sacrifice que j'en ai fait. Vous m'aimez & vous me donnez à votre rival, quel exemple pour moi ! Andoloso eût quelque peine à résister. Non, ajouta-t-il, vous vous devez à D. Alvar ; il n'y auroit que moi d'heureux si j'acceptois votre main,

&

& nous le serons tous les trois, en vous sacrifiant une passion que vous venez de faire naître. Andolosio alla chez D. Alvar qui savoit que le Roi devoit le donner pour époux à Elvire. D. Alvar pâlit en le voyant ; il le reçut avec une politesse contrainte, mêlée d'un peu de fierté. Je ne fais, lui dit Andolosio, de quel œil vous voyez votre rival ; mais je sais bien qu'il ne mérite pas votre haine. Eh ! Seigneur, répondit D. Alvar, quel plaisir prenez-vous d'insulter votre victime ? Dans d'autres tems peut-être ne l'auriez-vous pas fait impunément. Quoi qu'il en soit, puisque je ne puis être l'époux d'Elvire, vos belles qualités auxquelles je rends justice, me font applaudir à un choix que j'aurois fait moi-même pour elle, si son père s'en étoit rapporté à moi ; j'espère que vous la rendrez aussi heureuse qu'elle mérite de l'être : c'est une consolation qui me dédommage un peu de la perte que je fais. Personne, reprit D. Andolosio, ne rend plus de justice à Elvire que moi ; comme je desire son bonheur autant que vous-même, & que vous seul pouvez le faire, c'est à vous qu'elle doit être unie, & c'est votre rival qui vient vous offrir sa main. D. Alvar prit encore ce trait pour une raillerie ; il alloit s'emporter : Andolosio l'arrêta, & lui parla de si bonne foi, qu'il le persuada. Demain, lui dit-il, Elvire fera à vous pour jamais ; il alla de ce pas chez le Roi ; il se jeta à ses genoux, & le supplia

de lui permettre de disposer de la main d'Elvire ; il ne se releva que lorsqu'il en eut obtenu la permission. Sire, ajouta-t-il, un parent de D. Alvar mourut en Chypre, il y a quelques années, dans les bras de mon pere ; il le laissa dépositaire de soixante mille ducats, & le chargea de les remettre à son plus proche parent : j'ai fait des recherches inutiles jusqu'aujourd'hui ; le hasard m'a fait découvrir à Madrid, l'homme que je cherchois : le même hasard fait que ce D. Alvar a un fils à qui Elvire avoit été promise ; mais à cause de l'indigence dans laquelle cette famille est tombée, le pere d'Elvire refuse de la lui donner. Vous devez protéger, Sire, à titre de pere de vos sujets, un infortuné avec lequel on rompt des engagemens qui doivent être sacrés, parce qu'il manque de ressources pour les faire valoir. Quant à moi je cède Elvire à D. Elvar, & je suis prêt à lui remettre le dépôt dont je suis chargé. Le Roi donna ordre qu'on fit venir D. Alvar & son fils. Andolofio se chargea d'aller les chercher lui-même. Il les prévint sur ce qui venoit de se passer. Le jeune D. Alvar étoit pénétré ; mais le pere ne connoissant aucun parent de sa famille mort à Famagouste, refusoit de recevoir le dépôt. Croyez-vous, lui dit D. Andolofio, que je vous remisse une somme aussi considérable, si je n'étois bien persuadé que vous êtes celui à qui je dois la remettre. Pourquoi voudriez-vous

que je m'exposasse à la payer deux fois ? Le jeune D. Alvar tira Andolofio à l'écart. Seigneur, lui dit il, j'admire votre générosité ; mais je n'en suis pas la dupe : le parent dont vous parlez est un être imaginaire ; j'accepte votre bienfait, à condition qu'après la mort de mon pere que la vieillesse & ses maux entraînent au tombeau, ce dépôt vous sera rendu ; en attendant, pour appuyer votre généreux mensonge, voilà des lettres d'un frere de ma mere mort aux Indes. Il n'eut que le tems de remettre ces lettres à Andolofio qui dit au pere de D. Alvar de le suivre chez le Roi, où tout ce mystre s'éclairceroit. Andolofio lut les lettres qui renfermoient quelques circonstances dont il tira des preuves de ce qu'il avoit avancé. Il n'y eut que le jeune homme qui ne fut point convaincu. Le pere d'Elvire fut mandé. Le Roi lui fit des reproches amers, & après lui avoir annoncé le retour de la fortune de D. Alvar, il le fit aisément consentir au mariage d'Elvire : elle fut appelée ; les deux jeunes amans avoient les yeux fixés sur Andolofio : ils le regardoient comme un être surnaturel ; lorsque le mariage fut accompli, le jeune D. Alvar dévoila le mystere du dépôt ; il n'étoit plus temps de le rendre. Andolofio avoit pris les plus grandes précautions pour qu'on ne pût revenir sur cet article : on avoit fait signer l'acceptation par le pere & par le fils ; il y eut de part & d'autre un

combat de générosité qui ne finit que parce que Andolosio se fâcha très-sérieusement, & les menaça de son inimitié, s'ils insistoient encore.

Andolosio ne passoit pas un jour sans préparer des regrets à toute la Cour sur son départ ; il savoit si bien accommoder son humeur libérale à la fierté espagnole, qu'il faisoit chérir les bienfaits & adorer le bien-faiteur ; ce qui n'est point ordinaire : enfin il prit congé du Roi, & le jour de son départ fut un jour de deuil pour Madrid.

CHAPITRE III.

Suite des voyages d'Andolosio. Ses aventures à la Cour d'Angleterre.

DOM Andolosio navigea vers l'Angleterre ; il vouloit connoître un Royaume qui avoit été le théâtre d'une partie des aventures de son pere. Il voulut y paroître avec le plus grand éclat. Le bruit que ses actions généreuses avoient fait à la Cour de France & à celle d'Espagne, l'avoit devancé à Londres. L'Anglois né froid & peu crédule, ne se décide point sur la réputation ; il veut connoître avant d'estimer, & l'estime est toujours l'avant-coureur de son amitié. Le peuple court au-devant de lui ; les gens raisonnables l'at-

tendirent. Il avoit fait préparer un palais superbe. Deux Anglois qu'il avoit eu occasion de connoître à la Cour de France, vinrent le recevoir à Douvres, & le conduisirent chez lui ; les mémoires de Fortunatus avoient déjà donné à Andolosio, une idée des mœurs des trois Royaumes ; il pria les deux Anglois de lui donner la liste de toutes les personnes de marque, soit par leur naissance, par leur dignités, par leurs richesses, & surtout par leurs talens : il se fit conduire chez chacun d'eux, & les pria à dîner les uns après les autres, ayant soin d'entremêler les Seigneurs & les Savants. Il s'attira peu à peu l'estime de la nation ; il fut souvent déclaré vainqueur dans les tournois. Il proposa des prix, & s'abstint de combattre dans toutes les fêtes qu'il donna. Il voulut aussi que les sciences eussent part à ses libéralités ; il fit publier une récompense pour celui qui dans un an, auroit fait la plus belle découverte, & un autre pour celui qui auroit fait le plus beau poëme à l'honneur de la patrie ; il voulut que ces prix fussent distribués avec la plus grande solennité ; car dans la carrière de la gloire, l'éclat du triomphe est plus précieux que le triomphe même.

Le Roi ayant appris le cas que la nation faisoit de D. Andolosio, voulut connoître cet homme singulier ; il l'avoit vu plusieurs fois à la Cour, sans y faire une attention

particuliere. Lorsque le Roi l'eut enttetenue , il fut étonné des connoissances & des rares vertus de ce jeune étranger. Les Rois, ainsi que leurs sujets, n'estiment les hommes que par les avantages qu'ils peuvent en retirer. Il demanda à D. Andolofio s'il vouloit le servir, & lui dit de mettre à ses services le prix qu'il jugeroit à propos. La seule récompense que je demande, répondit Andolofio, c'est que vous mettiez autant de justice à me défendre contre les jaloux & les envieux dont les Cours fourmillent, que je mettrai de zèle à vous débarrasser de vos ennemis.

Peu de tems après, la guerre s'alluma entre l'Ecosse & l'Angleterre : Andolofio y accompagna le Roi à ses propres dépens. Les Ecoffois, nourris dans les montagnes, sont agiles, robustes & vigoureux ; ils ne craignent ni la rigueur des hivers, ni les ardeurs de l'été : les travaux les plus pénibles ne les effraient point ; ils soutiennent avec la même force la faim, la soif & les attaques de l'ennemi. Aucune de ces qualités n'échappa à Andolofio : il savoit aussi que comptant trop sur ces avantages, ils n'avoient aucune idée de la discipline militaire. Il conseilla au Roi d'Angleterre d'engager une affaire générale, de marcher à eux avec courage, & sur-tout avec beaucoup d'ordre. Il partagea l'armée en trois corps ; l'aîle droite qui étoit la moins nombreuse devoit attaquer la gauche de l'ennemi : il plaça le Roi au cen-

tre, & Andolosio se mit à l'aîle gauche pour attaquer la droite des Ecossois, lorsqu'il en seroit tems. A peine l'aîle droite eut-elle commencé le combat, que l'armée ennemie se porta, comme l'avoit prévu Andolosio, vers le lieu de l'attaque. Alors le Roi fit renforcer de la moitié de ses troupes, l'aîle droite qui soutint les premiers efforts, tandis qu'Andolosio prit les ennemis en queue, & les força de diviser leur attaque ; c'est tout ce qu'il demandoit : les Ecossois ignoroient l'art de se rallier ; ils se rassembloient en pelotons, & venoient fondre sur les Anglois qui leur opposoient une masse inébranlable, contre laquelle les petites troupes des Ecossois venoient se briser : cependant l'armée Angloise s'avançoit avec un silence terrible & un ordre majestueux, écrasant tout ce qui s'offroit sur son passage. Alors la déroute devint générale ; les ennemis s'éparpillèrent dans la campagne ; & tandis que l'armée Angloise continua sa marche chassant devant elle l'armée Ecossoise, Andolosio envoya un détachement, s'empara des équipages, & se mit à la tête de quelques troupes avec lesquelles il fit prisonniers plus d'un tiers des ennemis. Il rejoignit le corps d'armée, ne la laissa reposer qu'une nuit ; & dès le point du jour, il attaqua les ennemis qui s'étoient retranchés. Le combat fut d'autant plus opiniâtre, que le Roi d'Ecosse combattoit en personne derriere ses retranchemens.

Andolosio avec les plus braves Officiers vient à bout de les forcer, fait le Roi prisonnier, l'amene au Roi d'Angleterre, & dissipe le reste de l'armée. Ainsi, en moins de trois jours, commença & finit une guerre, dont la longueur, sans Andolosio, eût épuisé d'hommes & d'argent l'Angleterre & l'Ecosse. Andolosio fut d'avis de faire la paix sur le champ de bataille; les deux Rois s'en rapportèrent à lui pour en régler les conditions : il falloit l'aveu des Ecossois ; ils auroient pu réclamer contre tout ce qu'auroit fait leur Roi prisonnier. Andolosio se transporta à Edimbourg après avoir pris l'avis de deux Rois : Il y assembla le Conseil & les chefs de la nation, les ramena tous à ce qui avoit été déjà résolu entre les Rois & lui, revint au camp, fit signer les Rois, ramena celui d'Ecosse à son peuple, qui fit publier la paix dans ses Etats.

Quoiqu'Andolosio eut la plus grande part à la défaite des Ecossois, il fut reçu des Grands & du peuple avec des transports d'admiration & de joie. Le Roi eut désiré de le retenir, afin qu'il eût établi la discipline militaire, & qu'il eût pu donner à ses troupes les principes de l'art de la guerre dont il venoit de faire un si savant usage. Andolosio s'excusa, & promit au Roi de mettre par écrit quelques élémens de tactique, & de les lui envoyer ; il l'assura que les Ecossois seroient une des nations les

plus redoutables, si leur valeur étoit dirigée par l'art.

D. Andolosio revint à Londres comblé de bénédictions par le peuple, d'éloges par les soldats, & d'épigrammes par les courtisans. La victoire & la paix furent célébrées par des festins, des danses, des joutes & de tournois. Le peuple le suivoit en foule ; il semoit des fleurs sous ses pas : les plus belles femmes lui présentoient des Guirlandes de laurier & de roses. Lorsqu'il se présenta à la Cour, la Reine & sa fille vinrent au-devant de lui & l'embrassèrent ; ce dernier trait exalta jusqu'au dernier point le poison de l'envie. On fit envisager au Roi, les transports du peuple pour Andolosio, comme une marque de mépris pour le Prince, & comme une révolte. Le Roi se souvenoit de la récompense que l'étranger lui avoit demandée ; il traita avec l'indignation qu'ils méritoient, les courtisans envieux ; mais il ne put se défendre d'une impression désagréable contre Andolosio : car tel est l'effet de la calomnie, quelque absurdes que soient ses imputations, son venin est si corrosif que l'empreinte reste toujours dans l'ame qu'elle a choisi pour l'y déposer.

Quelque tems après D. Andolosio demanda à la Reine & à sa fille, la permission de leur donner une fête : le Roi y consentit. Le festin fut magnifique, & suivi de toute sorte de divertissemens pour le peuple. An,

dolosio, ce vainqueur si redouté, ne put se défendre des charmes de la jeune Princesse. Il est vrai qu'Agripine réunissoit en elle la beauté, les graces, l'esprit & les talens ; elle l'émportoit autant à cet égard sur toutes les sujettes de son pere, que par l'éclat de la naissance. Andolosio en fut si frappé, qu'il ne mit plus sa gloire qu'à lui plaire. Le Roi flatté de la fête que son favori avoit donnée à son épouse & à sa fille, témoigna qu'il auroit été charmé d'en être. Andolosio lui dit que c'étoit par respect qu'il n'avoit osé le prier d'y venir ; mais que puisqu'il vouloit lui faire cet honneur, il le prioit de lui fixer le jour qui lui seroit le plus commode : le Roi ne le remit qu'au lendemain. Il y arriva avec dix personnes choisies de la Cour : la fête fut si brillante & si somptueuse, que le Roi en conçut quelque dépit : il résolut de s'en venger, & s'invita encore pour le troisieme jour. Pour jeter Andolosio dans l'embarras, ayant su par des espions qu'il avoit appostés, que le bois & le charbon manquoient dans la cuisine, le Roi envoya chercher le Magistrat chargé de la police de Londres, & lui fit promettre de défendre à tous les Marchands de bois, de vendre ni bois à brûler, ni charbon pendant trois jours à Andolosio, qui ne trouvant pas d'autre moyen, envoya chez tous les Marchands d'épiceries, & fit acheter la canelle & tous les bois odoriférans qu'ils avoient dans

leurs magasins. Le Roi arriva avec une partie de la Cour à l'heure indiquée, se promettant bien de rire de l'embarras de D. Andolosio : en entrant chez lui ; ils sentirent un parfum délicieux, une odeur céleste qui les surprit. Le Roi voulut en savoir la cause ; quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui apprit la ressource dont son hôte s'étoit servi pour préparer le dîner du Roi, & sur-tout lorsqu'on servit ce dîné plus somptueux & plus abondant que le premier. Les courtisans furent humiliés, & le Roi dissimula son ressentiment : ce qui l'étonna le plus, fut la libéralité d'Andolosio envers les gens de la suite du Roi, au nombre de cinq cens chevaux, & envers ceux des courtisans. Il donna à chacun cinq ducats. Le Roi ne concevoit pas d'où Andolosio pouvoit tirer une si grande quantité d'or & d'argent, en parla à la Reine à son retour, & lui témoigna un grand desir d'en connoître la source.

La Reine s'étoit apperçue de la passion d'Andolosio pour sa fille : elle imagina de flatter ses feux, afin de pouvoir lui arracher son secret ; elle communiqua son idée au Roi qui la laissa la maîtresse de faire ce qu'elle jugeroit à propos. Elle fit appeller Agripine ; je fais, lui dit-elle, qu'Andolosio élève ses vues jusqu'à vous ; j'ai vu sa folle passion éclater dans ses yeux ; il est très-important que je sache quels sont vos sentimens à son égard ; si vous l'aimez, il n'est pas impossible qu'il

deviens votre époux, ses richesses immenses, son grand courage, & d'autres circonstances peuvent l'élever au trône ; non pas peut-être d'Angleterre, mais d'Ecosse ou d'Irlande : avec le secours de votre pere, il peut conquérir aisément l'un ou l'autre ; si vous ne l'aimez pas, l'amour qu'il a pour vous peut nous être d'une grande utilité : avant que je m'explique, ouvrez-moi sincèrement votre cœur : vous savez ma chere Agripine que je suis encore plus votre amie que votre mere, ne me cachez rien. Madame, répondit Agripine, je n'aime ni ne hais Andolosio ; je le regarde comme un jeune téméraire dont je voudrois punir l'audace ; je me suis apperçue de son amour, & le mépris que je lui ai marqué, n'a fait que l'enflammer davantage ; mais s'il faut humilier son orgueil, indiquez-moi quelque moyen, & je vous promets de les mettre en usage ; quand à l'épouser, n'esperez pas que ma fierté se rabaisse jusques là. La Reine fut contente de cette réponse : Agripine, dit-elle, il faut lui cacher votre indignation : le Roi desire savoir d'où Andolosio peut tirer de si grandes richesses ; il y a peu de Souverains qui puissent faire les dépenses qu'il fait, & néanmoins il ne possède aucun fonds de terre ; il faut que vous lui laissiez entrevoir quelque espérance, & que profitant de son amour, vous l'engagiez à vous découvrir un mystere qui ne me paroît pas naturel ; je

vous faciliterai les occasions de vous trouver tête à tête avec lui : s'il a l'audace de vous donner quelque rendez-vous, acceptez-le. Votre honnêteté, & le peu d'inclination que vous avez pour lui, me laissent sans inquiétude à ce sujet.

Agripine dès ce moment comença de laisser entrevoir quelque espérance à Andolosio ; elle le conduisit avec tant d'adresse, qu'il se hazarda de lui demander la permission de la voir dans son appartement : après une longue résistance ; elle y consentit : elle lui exagéra le sacrifice qu'elle lui faisoit ; peu à peu, elle alluma dans son cœur la passion la plus vive. Dans une seconde entrevue, elle lui fit sentir que le Roi son père n'étoit pas éloigné de les unir ; mais qu'il craignoit que les dépenses excessives auxquelles il s'exposoit, n'épuissent sa fortune. Andolosio l'assura que ses trésors étoient inépuisables, qu'il n'étoit pas moins riche que Fortunatus, dont la libéralité étoit connue de toute la terre ; que quoique Fortunatus eût beaucoup dépensé dans ses voyages, il étoit en état de dépenser encore davantage.

Agripine changeant de conversation, lui demanda si dans les différentes Cours qu'il avoit vues, il n'avoit jamais rencontré quelque beauté qui eût captivé son cœur. Andolosio lui répondit qu'il avoit porté les armes sous six Rois différens ; qu'il avoit vu dans

leurs Cours de très-belles Dames, & qu'il n'en avoit jamais vu aucune qui pût lui être comparée pour la beauté, les graces & l'esprit ; qu'elle avoit si bien subjugué son cœur, que rien au monde ne pourroit le détacher d'elle, & qu'enfin s'il pouvoit se flatter de lui plaire, elle pourroit disposer entièrement de lui.

Lorsqu'Agripine vit qu'Andolosio étoit entièrement soumis à ses volontés ; elle lui parla encore de ses richesses ; si vous voulez me satisfaire là-dessus, dit-elle, il n'y a rien que vous ne puissiez exiger de moi. Le don de mon cœur & de ma main sera le prix de votre confiance. Andolosio exigea d'elle le secret le plus inviolable & le serment le plus sacré, qu'elle accompliroit la promesse qu'elle venoit de lui faire : après qu'il crût s'en être bien assuré, il lui fit voir la source de toute son opulence, il lui expliqua le mystere de la bourse ; il en tira dix mille guinées, dont il lui fit présent. Agripine fut étonnée, & témoigna la plus grande sensibilité de la confiance qu'Andolosio venoit de lui faire ; elle lui renouvela toutes ses promesses, & lui jura qu'elle alloit travailler avec sa mere à leur bonheur commun.

En effet Agripine courut à la Reine, & lui apprit la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui en donna pour preuve les dix mille guinées dont Andolosio lui avoit fait présent. La Reine lui demanda si elle se rappelloit

comment la bourse étoit faite ; & sur la description qu'Agripine lui en fit, elle lui ordonna d'en faire faire une semblable. Le lendemain Andolosio ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Agripine le reçut avec les témoignages de la plus vive tendresse ; il tomba à ses genoux & lui demanda enfin des gages de l'amour qu'elle lui juroit. Le Roi étoit à une partie de chasse, d'où il ne devoit revenir que le lendemain : la Reine avoit profité de son absence pour aller passer un jour dans une maison royale à quelques milles de Londres. Les momens étoient précieux ; Agripine sans paroître consentir aux desirs de son amant, l'invita à souper avec elle : la reine avoit fait mêler au vin qu'on devoit servir à Andolosio, quelques drogues assoupissantes. Une suivante d'Agripine étoit chargée d'avoir soin qu'il n'y eût point de méprise. Lorsque l'heure fut arrivée, cette même suivante conduisit Andolosio avec beaucoup de mystère dans la chambre de la Princesse. Elle joua la pudeur, la tendresse, les remords, la fureur : elle paroissoit être sur le point de se livrer au penchant qui l'entraînoit, & un moment après elle repoussoit Andolosio & versoit un torrent de larmes : il étoit à ses genoux, & s'enflammoit toujours davantage ; elle l'obligea de se relever, & comme si elle n'eût pu consentir à sa défaite, qu'à la dernière extrémité, elle la retarda jusqu'après souper : elle ne

manqua pas de l'exciter à boire; buvant elle même comme pour s'étourdir sur sa honte. Andolofio fut toujours la dupe de sa perfidie; à peine eût-il bû la liqueur fatale, qu'il tombe dans la léthargie la plus profonde. C'est alors que dépouillant en effet toute pudeur; elle se fait aider par sa suivante à fouiller sa victime: elle trouve la bourse cousue sous son pourpoint; elles l'arrachent, & mettent à la place celle qu'elle avoit fait faire. Agripine essaya si elle avoit la même vertu; & en insultant à sa dupe; elle en tira une grande quantité de pièces d'or: elle laissa Andolofio plongé dans le sommeil, & courut en triomphe chez la Reine qui étoit revenue; elles essayerent encore la bourse; & après y avoir puisé des trésors dont leurs yeux ne pouvoient se rassasier, la Reine en apporta une partie à son époux pour le convaincre de la vérité.

A peine la bourse fut-elle entre les mains de la Princesse, que le Roi jaloux d'un si précieux effet, désira de l'avoir en sa puissance; il fit agir la Reine auprès d'elle: Agripine étoit leur fille unique, leur amour aveugle ne leur avoit jamais permis de la contrarier dans ses goûts, ni dans ses penchants; son humeur avariée; son caractère inflexible; dur & capricieux; s'étoit fortifié par leur complaisance, dont enfin ils étoient devenus les premières victimes.

A la seule proposition que la Reine lui fit

fit de donner la bourse à son pere, Agripine devint furieuse. Eh quoi, dit-elle, pour venger le ridicule orgueil de mon pere qui rougissoit de se voir surpassé en magnificence par un simple particulier, pour satisfaire une vaine curiosité, je me serai avilie jusqu'à prêter l'oreille aux déclarations d'un homme de néant; j'aurai fait les demarches les plus humiliantes, épuisé tous les ressorts de la coquetterie pour allumer des feux que je détestois, & pour flatter un espoir qui m'outrageoit: je me serai exposée à la honte & à l'infamie, & l'on voudroit m'en ravir le prix. Non, dites au Roi qu'il peut m'ôter la vie, mais que je ne lui céderai jamais une proie qui m'appartient à tant de titres. Si Andolosio se fût éveillé dans le tems que je la lui ravissois, n'y alloit-il pas de mes jours? Vous n'avez pas craint de les exposer pour parvenir à votre but, & vous voudriez que lâchement complaisante, je livrasse ma conquête! Je veux bien lui en faire part, mais je ne la lui céderai jamais. Le Roi employa vainement les prieres & les menaces, il ne put rien obtenir: seulement il fut convenu qu'elle lui donneroit tous les jours mille guinées, à quoi elle ne consentit qu'avec beaucoup de peine, parce que son avarice lui faisoit craindre que si elle rendoit les richesses trop communes, l'or ne perdît de son prix.

Cependant Andolosio s'éveilla, & ne voyant plus Agripine auprès de lui, il maudit mille fois

son sommeil qui lui avoit fait perdre une si belle occasion : il demanda à la suivante qui étoit restée, ce que la Princesse étoit devenue ; elle lui répondit que le voyant si profondément endormi, Agripine avoit pris son sommeil pour une marque d'indifférence, qu'elle avoit beaucoup pleuré, & qu'elle étoit sortie avec indignation. Andoloso s'en prit à la suivante, & la gronda vivement de ne l'avoir pas éveillé : elle lui protesta que sa maîtresse & elle avoient fait l'impossible pour y réussir, qu'il falloit que ce sommeil tint de l'enchantement, puisqu'il avoit résisté aux efforts d'une amante emportée par sa passion, & aux siens même qu'animoit l'espoir d'une récompense proportionnée au service qu'elle lui rendoit. Andoloso la conjura à genoux de ramener sa maîtresse la nuit suivante ; il se dispoisoit à lui faire un présent considérable pour l'y engager ; mais elle le retint en lui disant qu'elle ne vouloit de récompense que lorsqu'elle l'auroit méritée. Andoloso n'insista pas, espérant que ce motif la rendroit plus pressante ; il revint chez lui triste, affligé, & ne se doutant pas encore du malheur qui lui étoit arrivé.



CHAPITRE IV.

*Infortune d'Andolfo : vision , aventures
extraordinaires. L'hermite, & les pommes
enchantées.*

LE Roi se persuada qu'Andolfo avoit encore une bourse ; il ne pouvoit pas croire que n'en ayant qu'une seule, il l'eût gardée avec aussi peu de soin. Ce Prince n'avoit sans doute jamais aimé ; il auroit su qu'il n'y a pas de sacrifice que l'amour n'obtienne ; & qu'il n'y a presque point de secret qu'il ne pénétre, ou qu'il ne divulgue. Soit que le Roi voulût se convaincre de la vérité du fait, soit qu'il eût en vue d'humilier Andolfo, ils l'invitèrent à dîner chez lui le lendemain. Andolfo appelle ses gens, leur donne les ordres nécessaires, & veut payer son maître d'hôtel ; il veut chercher de l'argent. Quel fut son désespoir quand il vit que la bourse dans laquelle il fouilloit, n'étoit pas la sienne, & qu'elle ne rendoit rien. Il vit d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur ; qu'elle chute effrayante ! il se ressouvint alors de l'avis que son père lui avoit donné, de ne jamais dire à personne qu'il fût possesseur d'une mine aussi féconde. Voyant que sa perte étoit irréparable, il songea à se défaire de ses domestiques : il les appella,

leur partagea le peu qui lui restoit, & les congédia. Tous fondoient en larmes, aucun ne vouloit le quitter ; ils ne pouvoient pas comprendre comment en si peu de tems, un homme aussi riche, avoit pu tomber dans l'indigence. Dans d'autres circonstances Andolosio eût pu trouver une ressource dans ses bijoux ; il les avoit donnés à la Reine, à Agripine, & à une foule de courtisans qui lui vendoient à ce prix une amitié apparente. Un de ses écuyers crut que ce revers venoit de quelque tort qu'on avoit fait à son maître, il lui offrit de le venger au péril de sa vie ; chacun de ses gens en jura autant. Andolosio plus sage, se garda bien de leur donner rien à connoître : il les remercia, les exhorta à prendre leur parti, & leur promit de les récompenser avec usure, si la fortune lui sourioit encore ; il leur dit de serrer son cheval, & de ne pas le suivre ; ils pleuroient tous en lui rendant ce dernier service : on eut dit qu'ils alloient à la pompe funebre de leur pere, & leurs cris redoublèrent quand ils le virent partir.

Andolosio prit la route de Famagouste, s'embarqua à Douvres, traversa la France sans se faire connoître, ne tenant qu'à lui de mettre à l'épreuve ceux qui lui avoient témoigné dans sa splendeur, une amitié que rien ne pouvoit altérer ; il préféra de conserver d'eux, la bonne opinion qu'ils avoient tâché de lui donner, à une conviction affligeante. Il arrive enfin à

Famagouste ; il y avoit dix ans qu'il en étoit absent ; son frere fut au comble de la joie en le voyant ; il fut surpris de le voir seul , sans équipage & sans suite : Ampedo lui demanda où il avoit laissé ses gens. Hélas ! mon frere , je m'estime encore heureux , répondit Andolosio , d'avoir pu parvenir jusqu'à vous. J'ai à vous apprendre des choses qui diminueront peut-être l'amitié que vous avez pour moi. Que dites-vous ? reprit Ampedo , non mon frere , cela n'est pas possible. Eussiez-vous commis les crimes les plus atroces , mon estime pourroit diminuer , mais jamais mon amitié qui , j'en suis bien certain , vous rameneroit à la vertu. Je n'ai point de crimes à me reprocher , dit Andolosio , mais de grandes imprudences à expier. J'ai perdu la bourse que vous m'aviez confiée : j'en ai une douleur mortelle , non pour moi , qui ai assez vu que des grandes richesses ne nous attirent que de grands ennemis , & que l'homme qui vit tranquille dans une obscure médiocrité , est plus heureux que l'homme opulent , dont le faste excite au-tour de lui les cris des envieux ou le zèle hypocrite des flatteurs : c'est pour vous à qui la sagesse a appris à faire un bon usage des dons de la fortune. Ampedo lui demanda par quel accident il avoit perdu ce don précieux. Ma premiere imprudence , répondit-il , est de n'avoir pas suivi le conseil que mon pere nous donna de ne dire à per-

sonne les merveilles de la bourse ; la seconde est de m'être livré trop inconsidérément à une folle passion , & d'avoir aidé moi-même à tendre les filets où je me suis pris. Il lui raconta les ruses perfides de la fille du Roi d'Angleterre , la jalousie de son pere , & tout ce qui lui étoit arrivé dans ce pays. Mon cher frere , reprit Ampedo , vous avez voulu voyager , c'étoit contre mon avis ; vous voyez que mon amitié pour vous prévoyoit ce qui vous arrive. Ah ! mon frere , disoit Andoloso , n'augmentez pas mes regrets , le chagrin me consume , & je ne forme d'autre vœu que de cesser de vivre.

Ampedo pénétré du chagrin de son frere , l'exhorta à la modération , aussi nécessaire dans la tristesse que dans la joie : la perte que vous avez faite , ajouta-t-il , nous est commune ; ne croyez pas que je m'en afflige un moment. Nous sommes encore plus riches qu'aucun particulier de l'isle de Chypre , je n'ai dépensé pendant votre absence qu'un des coffres que vous remplites d'or avant votre départ ; nous n'avons qu'à écrire au Sultan , & il nous donnera tout ce que nous voudrons du chapeau. Ces trésors nous suffiront pendant notre vie , & nous les économiserons de maniere que personne ne s'apercevra que notre fortune ait diminué ; si nous nous marions , & qu'il nous survienne des enfans , ils seront encore assez riches après notre mort. Ce palais , les

terres que mon pere a laissées, & ce que nous leur épargnerons, pourront les mettre au-dessus des personnes les plus aisées. D'ailleurs la fortune est souvent un obstacle aux talens : tel qui, pour acquérir du bien, eût été obligé de donner l'essor à son génie, languit dans une molle oisiveté, lorsque rien ne lui manque : la médiocrité est la mere du travail, & celui-ci n'a jamais marché sans la vertu. Ainsi, mon frere, tranquilisez-vous, & dès ce moment partagez avec moi ce qui nous reste. Mon frere, dit Andolosio, je sens que vous avez raison ; cependant ne fut-ce que pour punir la perfide, je voudrois lui enlever la bourse, & j'en fais un tûr moyen, si vous consentez à me prêter le chapeau. Ampedo lui représenta la difficulté d'une telle entreprise, & lui témoigna qu'il craignoit qu'il ne perdît le chapeau, comme il avoit fait la bourse : il ne lui conseilla pas de s'en servir à cet usage, il lui permit seulement de le prendre pour son plaisir, & de s'en amuser quelquefois.

Andolosio parut quelque tems se conformer aux volontés de son frere. Un jour il envoya tous les domestiques d'Ampedo à la chasse, en leur promettant de les suivre de près : lorsqu'ils furent partis, il vint trouver son frere, & le pria de lui prêter son chapeau pour s'amuser. Ampedo qui étoit bon, & qui ne savoit rien refuser, & sur-tout à son frere,

le lui remit. Dès qu'Andolosio l'eut en son pouvoir, il abandonna les chasseurs & se transporta à Gênes.² Il s'informa où l'on vendoit les plus beaux bijoux ; il envoya chercher les marchands , leur en demanda le prix, fit peu de difficultés, & les ayant tous enveloppés, comme pour les faire peser, il desira d'être transporté à Florence, & disparut au grand étonnement des Marchands qui se crurent ruinés ; il en fit autant à Florence & ensuite à Venise. Lorsqu'il fut bien chargé de bijoux, il alla à Londres : il s'informa de l'église où devoit aller Agripine, dressa une table dans la rue par où elle devoit passer, & y étala toutes ses pierreries ; les mettant à un prix excessif, afin qu'aucun particulier ne fût tenté d'en acheter.

Il attiroit beaucoup de monde, soit par ses propos singuliers, soit par la quantité & par la beauté de ses bijoux, soit encore par la bizarrerie de sa figure qu'il avoit noircie & entièrement changée au moyen d'un nez postiche qu'il avoit si bien adapté au sien que personne ne le reconnut. Il vit arriver la Princesse ; elle étoit précédée d'un grand nombre de Gardes, & entourée d'un grand cortège de courtisans & de domestiques ; car depuis qu'elle avoit en son pouvoir la source des richesses, on avoit abandonné la Cour pour s'attacher à elle.

Les Gardes eurent bien de la peine à s'ouvrir

un passage à travers la foule qui entouroit le marchand de bijoux ; Agripine s'arrêta un moment devant sa boutique qui éblouissoit. Andolfio reconnut la maudite suivante qu'il avoit trouvée auprès de lui en s'éveillant ; il lui présenta deux diamans de grand prix ; & en donna un à chacune des femmes qui lui parurent les plus attachées à Agripine. Il les pria d'engager la Princesse de le faire venir dans son palais pour voir ses pierreries à loisir , & promit à chacune un autre diamant , si elles pouvoient lui faire vendre une partie de ses bijoux. Agripine ne voulut pas s'arrêter plus long-tems. Au sortir de l'église ses femmes lui firent voir les présens que le marchand leur avoit fait : elle fut frappée de l'éclat de ces diamans ; elles lui dirent que ce n'étoient que ceux de la seconde espece , & que si la Princesse desiroit de le faire venir au palais , il lui en montreroit dont elle seroit contente. Agripine donna ordre qu'on le fît venir , & lui fit dire d'apporter tout ce qu'il avoit.

C'étoit tout ce que desiroit Andolfio. Il ne manqua point à l'heure indiquée ; il étala ses diamans dans l'anti-chambre de la Princesse , & ses deux suivantes allèrent l'avertir. Quoiqu'elle eût autant de richesses qu'elle pouvoit en desirer , Agripine étoit avare ; tant il est vrai que ce vice est dans le cœur , indépendamment de la richesse & de la pauvreté : elle choisissoit ce qu'il y avoit de plus beau , &

n'offroit jamais que la moitié de la valeur. Eh! quoi, Madame, disoit le faux marchand! vous la plus belle, la plus généreuse & la plus riche des Princesses, pour qui j'ai cherché ce qu'il y avoit de plus beau dans le monde; vous voudriez que la peine que j'ai prise, fût perdue, ou du moins la récompenser par la perte de la moitié du prix de ma marchandise: Si vous ne les achetiez point, vous auriez le chagrin de savoir qu'une autre Princesse moins belle & moins puissante s'empareroit, & se vanteroit d'avoir des bijoux plus beaux que les vôtres. Choisissez donc tous ceux que vous voudrez, & nous ferons un prix commun. La Princesse en mit plusieurs à part; après bien des difficultés elle convint d'en donner quatre mille ducats, au lieu de cinq mille que le marchand en demandoit, ce qui étoit le prix le plus bas. Elle alla prendre sa bourse qu'elle noua à sa ceinture, mais tandis qu'elle étoit occupée à compter, Androsio la saisit par le milieu du corps, & desira d'être dans un désert.

A peine eut-il fait ce souhait, qu'ils se trouverent dans une isle stérile, entourée de rochers affreux, & bordée par des mers orageuses. Il n'y croissoit que quelques ronces & des pommiers sauvages. Ils se trouverent sous un de ces pommiers. Agripine étonnée & confondue, & ne sachant où elle étoit, tenant encore dans ses mains les bijoux qu'elle avoit

achetés. Mon ami, dit-elle au marchand, est-ce un songe : comment me trouvai-je ici avec vous ? comment y sommes-nous venus en si peu de tems ? Le malheureux Andolosio plus frappé de la beauté d'Agripine, qu'ému du souvenir de sa perfidie, étoit à ses genoux & la regardoit sans lui répondre : il eut peut-être vaincu sa timidité & profita de l'occasion que son sommeil lui avoit fait manquer, lorsque la Princesse prenant la posture où il étoit, pour une marque du respect qu'un homme de son état devoit à la fille d'un Roi, qui se trouvoit seule avec lui, le fit relever avec le ton de cette bonté orgueilleuse & basse que les Grands prennent lorsqu'ils ont besoin de leurs inférieurs : mon ami, ajouta-t-elle, je me sens défaillir ; je voudrois avoir une de ces pommes qui pendent au haut de ces branches : l'ordre n'étoit point donné, qu'Andolosio étoit au haut du pommier ; malheureusement avant de monter, s'apercevant qu'Agripine étoit sans coëffure à l'ardeur du soleil, il ôta son chapeau & le mit sur la tête de la Princesse. Par hazard, dans le tems qu'Andolosio cueilloit les plus belles pommes, elle s'écria : ô ciel ! que ne suis-je dans mon palais. Aussi-tôt Agripine y fut transportée : le Roi & la Reine qui étoient dans les plus vives allarmes, furent aussi surpris de la voir reparoître, qu'ils l'avoient été de son enlèvement. La Reine lui fit mille questions à la fois. Qu'est devenu

le marchand ? Dans quel endroit vous a-t-il menée ? Qu'a-t-il fait ? Le Chancelier du Roi disoit, il est forcier, il faut le brûler en éfigie, & je confisque les bijoux au profit de qui il appartiendra. Le Roi demandoit à sa fille, où l'avez-vous laissé ? Sur un pommier, répondit-elle, où il me cueille des pommes dans une isle déserte : je meurs de fatigue & de sommeil, je vais me reposer : bon soir. Le Chancelier trouvoit les preuves très-claires : un enlèvement, des bijoux, un pommier, & une isle déserte, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour convaincre de sortilège tous les bijoutiers du monde.

Cependant Andolosio étant descendu de l'arbre, ne vit ni la Princesse, ni son chapeau, ni les diamans, qui dans sa misere auroient pu lui servir de ressource ; il maudit l'arbre, la Princesse & soi-même : il étoit désolé, il erroit de côté & d'autre, appellânt la mort à son secours. O ! mon frere, mon cher frere, s'écrioit-il, que direz-vous en apprenant ma funeste aventure ? Bourse, chapeau, tout est perdu : maudit amour, infernale furie ! Parmi tant de folles malédictions, il oubloit d'exécrer son imprudence. Déjà la nuit couvroit l'isle de son ombre : il se rappella le rocher contre lequel il avoit fait naufrage, & il se trouva moins malheureux ; car enfin toute horrible qu'étoit cette isle, il y avoit vu des pommes, & il étoit possible que

quelqu'un l'habitât. Il se proposa de la parcourir dès que le jour seroit venu. Il se coucha sous un arbre, accablé de tristesse, & présageant les plus grands malheurs, si en effet cette isle étoit inhabitée.

Vers le milieu de la nuit, il apperçut dans les airs, un globe étincelant de lumière qui s'arrêta sur l'arbre voisin ; à la clarté de ses rayons, il vit aux branches de l'arbre, les différens membres d'un corps humain suspendus comme des fruits ; la tête étoit attachée à la branche supérieure ; la bouche souffla. Un vent impétueux agita l'arbre & tous ces membres se mirent en mouvement : alors il vit les oreilles se détacher, & se joindre à la tête, les yeux allèrent se placer dans les cavités qui leur étoient destinées, le nez se fixa au milieu de la face. Andolofio effrayé, crut reconnoître cette figure : il voulut fuir ; la tête lui ordonna de demeurer, & il n'osa désobéir : chacune des parties du corps se détacha d'elle même, & vola successivement vers le muscle qui devoit l'accrocher à sa partie supérieure. Lorsque le corps fut tout formé, Andolofio reconnut son pere, tel qu'il s'étoit peint dans ses mémoires à l'âge où le génie de la forêt lui donna à choisir de la fortune ou des vertus. Un rayon du globe lumineux alla frapper ce corps qui se détacha de l'arbre ; un second rayon partit, le frappa encote, & le corps s'anima. Andolofio se prosterna aux

pieds de Fortunatus. O mon fils, lui dit-il, que j'ai plus chéri que ma vie : voilà donc où t'a conduit une passion aveugle, ou plutôt ta désobéissance à mes dernières volontés : celles d'un pere devoient être sacrées ; j'avois ordonné à ton frere & à toi, de ne jamais séparer la bourse & le chapeau. Malgré lui tu les a séparés : contre mes ordres, tu as dévoilé à Agripine la propriété de la bourse, & tu reçois le prix de ton indiscrétion. Cependant tu as été sensible aux pleurs des malheureux ; le ciel a vu avec satisfaction que tu leur as fait part de tes richesses ; en voici la récompense. Je te donne à choisir. Tu peux r'avoir ces dons funestes ; mais tu ne les obtiendras qu'après avoir effuyé des travaux pénibles, & leur possession sera entourée de dangers auxquels il faudra enfin que tu succombes. Si au contraire tu veux y renoncer ; tu jouiras, au sein d'une douce médiocrité, d'une vie longue & tranquille. Andolfo hérita : enfin il dit à son pere qu'aucun danger ne l'effrayoit ; qu'il préféreroit peu de jours passés avec gloire, à une vie longue coulée dans l'oïveté ; qu'il mourroit heureux, s'il pouvoit avant sa mort remettre à son frere la bourse & le chapeau dont il l'avoit privé si long-tems. Fortunatus le regarda avec une douleur mêlée de tendresse. Andolfo se levoit pour l'embrasser : soudain le globe s'entr'ouvrit, la lumière environna Fortunatus, un faisceau de rayons se

plâça sur sa tête, un coup de foudre renversa Andolosio ; tout disparut à ses yeux éblouis ; il se retrouva dans les plus profondes ténèbres.

A la première clarté du jour, Andolosio à la place de l'arbre sous lequel s'étoient passés les prodiges de la nuit, trouva une pyramide formée d'ossements entrelassés, dont la base étoit portée sur quatre énormes crapaux : un cri perçant lui fit lever la tête ; il vit un hibou plus gros qu'un aigle sur le sommet de la pyramide : il déploya ses ailes, le vent qu'il fit en les agitant, ébranla les ossements ; la pyramide s'éroula, & laissa voir une femme d'une beauté éclatante, foulant à ses pieds des couronnes, & répandant au tour d'elle l'or & les pierreries. A peine en eut-elle jeté une certaine quantité, que les ossements dispersés sur la terre, prirent la forme de serpens & de vipères ; ils s'élançerent sur cette femme, elle jeta des cris affreux ; en vain s'efforçoit-elle d'éviter leurs morsures. Andolosio couroit vers elle pour la défendre, lorsqu'un des crapauds l'arrêta ; le second dévora la femme, & le troisième, en un instant, eut avalé tous les serpens. Le premier de ces hideux animaux quitta Andolosio, fixa ses yeux sur le second qui vint se précipiter dans sa gueule ; le troisième ouvrit la femme qui servit de tombeau au premier. Andolosio trembloit pour lui-même ; mais le hibou qui s'étoit

perché sur un cyprès voisin, s'élança sur le feul crapaut qui restoit, & le dévora. Il s'envola dans les airs : Andolofio remarqua la route qu'il avoit prise, & dirigea sa marche sous ses auspices.

Le soleil avoit déjà fait un tiers de sa course. Andolofio ne voyoit aucun vestige d'homme ; plus il avançoit dans le désert, & plus ce désert paroissoit s'étendre devant lui : il étoit accablé de fatigue & de faim ; il apperçut un arbre chargé de pommes rouges, il en cueillit deux ; à peine les eut-il mangées, qu'il sentit aux tempes une énorme pésanteur ; il y porta ses mains : ô prodige ! deux cornes semblables à celles d'un bouc, excepté qu'elles étoient plus longues, formoient des volutes au tour de sa tête, ombrageoient son front. Dans sa colere il en frappa l'arbre, dans l'espérance de les ébranler & de les arracher plus facilement ; tous ses efforts furent inutiles. Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, le ciel commence à se venger du mauvais choix que j'ai fait ; & de quoi me serviront les dons funestes de mon pere dans l'état horrible où je suis ? Ah ! si j'avois préféré cette heureuse médiocrité à laquelle ne s'attachent jamais les serpens de l'envie, tranquille sur mes foyers, je n'aurois à craindre ni ces horribles cornes, ni d'être dévoré par ces reptiles vengeurs, comme cette femme dont ils ont outragé la beauté, & dont l'éclat & la générosité irritoient

Irritoient leur fureur. Ah ! je ne vois que trop le sort qui m'est réservé. O ciel ! viens à mon secours ; s'il existe un mortel dans ces lieux sauvages, guide-moi vers lui, afin qu'il me conseille dans cette affreuse extrémité.

Andolofio erra encore quelque tems ; il revit le hibou qui voltigea devant lui, allant, venant & poussant des cris ; Andolofio le suivit ; & lorsqu'il s'écartoit de la route que lui traçoit son guide, l'oiseau redoubloit ses cris ; battoit des ailes, & le remettoit dans son chemin. Andolofio rencontra enfin une caverne creusée dans le rocher, & ombragée de quelques plantes sauvages. Le hibou se percha sur la roche, & battit des ailes à sa voix. Un vieux hermite sortit de la grotte, & leva la tête vers le hibou, qui descendit & se percha sur les cornes d'Andolofio. Il se ressouvint que cet oiseau avoit dévoré le crapaud qui avoit mangé ses deux compagnons, lesquels avoient englouti les serpens de l'envie, & la femme orgueilleuse. Andolofio frémit ; le hibou poussa trois cris & s'envola. L'hermite s'approcha d'Andolofio : malheureux, lui dit-il, qui ta conduit ici ? Il y a trente ans que je suis dans ce désert, & tu es le premier mortel que j'y vois. O mon pere, s'écrie Andolofio, plût-à-dieu que je n'y fusse jamais venu ! je meurs de faim. L'hermite le mena dans sa grotte ; il y avoit trente ans qu'il ne connoissoit plus l'usage du pain ni du vin ; il lui

O

donna quelques racines & de l'eau pure. Andoloso lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis trois jours, & lui demanda comment il pourroit se délivrer de ses deux cornes. L'hermite lui dit qu'aucun remède, qu'aucun effort humain n'en viendroient jamais à bout, mais qu'il alloit les lui ôter : il le prit par la main, le conduisit vers un pommier, cueillit deux pommes blanches & les fit manger à Andoloso : aussitôt ses cornes disparurent. O mon père, s'écria-t-il, que cette île est merveilleuse ! pourquoi le ciel se plaît-il à opérer tant de miracles dans un désert, où personne ne peut en profiter ? L'hermite sourit : de quels miracles, reprit-il, Dieu a-t-il besoin pour manifester sa puissance ? Ce monde, son ordre, son existence, la reproduction & la destruction continuelle des êtres, ne sont-ce pas des miracles assez frappans ? Le plus grand de tous les prodiges est l'avenglement de l'insensé qui ne veut pas les reconnaître. Tout est hasard, tout est concours fortuit des causes secondes pour l'impie : rien n'est miracle pour l'insensible, qui voit avec indifférence les mondes rouler sur sa tête, la marche réglée & majestueuse du soleil, le spectacle toujours uniforme & toujours inconstant de la nature. D'un autre côté, la superstition qui dédaigne toutes ces merveilles, érige en prodiges les fantômes de notre imagination, & explique au gré de nos passions & de ses intérêts, les

mouvements d'une conscience qu'elle trouble. Tu regardes comme un miracle, les pommes qui ont produit tes cornes, & comme un plus grand miracle encore celles qui te les ont ôtées : tu en juges par le bien & par le mal qu'elles t'ont fait : eh bien, apprends que ces pommes ne sont pas plus merveilleuses que les eaux de certaines rivières, qui donnent à ceux qui habitent sur leurs bords, ce que dans notre Europe on appelle des goëtres. L'Eternel en créant les êtres, a attaché à chacun d'eux une propriété qui lui est particulière, & dont la cause n'est autre chose qu'un certain arrangement dans les parties de la matière. Mais pourquoi les unes sont-elles salutaires, & les autres nuisibles ? Homme orgueilleux & borné, crois-tu que tout a été créé pour toi : ce que tu trouves malfaisant est salutaire à mille individus que tu ne connois pas ; & ce qui fait tes délices, est un poison pour mille autres qui devoreroient ou tes alimens ou toi-même. La vie & la mort te paroissent sans cesse aux prises sur la terre ; mais saches que pour éclore, une infinité de germes renfermés dans ton sein, n'attendent que ta destruction.

Andolofio étoit étonné du discours de l'hermite ; il commençoit à admirer ce que jusqu'à ce moment, il avoit regardé comme des choses communes & vulgaires, & à regarder avec dédain ce qu'il avoit admiré mille fois. Je vois

bien, dit-il, que je n'ai eu jusqu'aujourd'hui que de fausses notions de la nature, & je commence à croire que bien des événemens, qui ne sont qu'une suite de l'ordre que la providence à établi, servent de prétexte à l'imposture des impies ou des ambitieux: qu'il est des vrais miracles, tels que les objets que j'ai vu la nuit dernière. L'hermite fit un éclat de rire qui démonta tous les raisonnemens d'Andolosio. Ce que tu as vu n'est pas plus merveilleux que tes cornes, ou plutôt tu n'as rien vu, car tu dormois. Andolosio fut prêt à le démentir; il lui rapporta les propres paroles de Fortunatus, lui parla de cet arbre, aux branches duquel ses membres étoient suspendus. L'hermite reprit: purs effets de ton imagination qui donnoit un corps aux remords de ta conscience: là-dessus il lui expliqua la théorie des songes; & après lui avoir fait comprendre comment notre ame agissoit sur nos sens, il ajouta que la désobéissance aux volontés de son pere étoit un des crimes qu'il se reprochoit sans doute le plus; que sa conscience en étoit troublée, & que son imagination lui retraçoit souvent le crime & ses suites; que quoiqu'il cherchât à étouffer par des distractions, les cris de son cœur, lorsque l'objet de ces distractions avoit disparu, & que l'ame plus libre pouvoit prendre le dessus, ses remords éclatoient dans toute leur force: il ajouta que c'étoit sur-tout pendant le sommeil, qu'ils

exerçoient un empire plus despotique sur l'ame dégagée d'une partie de l'esclavage des sens : que le vrai miracle dont il devoit profiter & remercier la providence, consistoit dans les remords & les présentimens d'un avenir funeste qu'elle lui envoyoit.

Malgré cette explication, l'imagination d'Andolosio n'étoit pas moins frappée de ce qu'il avoit vu ou cru voir. L'hermite profita de cette disposition pour l'exhorter à se livrer à la retraite, à abandonner ses chimeres ambitieuses ; il lui peignit le contentement d'une ame qui ayant pénétré les secrets de la nature, y reconnoît la main invisible qui l'anime, & qui parvient à entrevoir la grandeur d'un être au-dessus de tous les êtres. Andolosio, après l'avoir écouté avec plaisir, soupira & le pria de lui enseigner une route qui pût le conduire hors de ce désert. Il lui demanda en même tems de lui permettre d'emporter quelques pommes de celles qui faisoient venir des cornes, & de celles qui les faisoient disparaître. Elles ne m'appartiennent pas plus qu'à vous, lui répondit l'hermite ; je ne puis ni vous en donner, ni vous en refuser ; prenez celles que vous jugerez à propos : tout ce que je desire, c'est que vous en fassiez un bon usage, & que vous en retiriez du profit. Andolosio en prit une demi-douzaine de chaque espece, & l'hermite lui fit présent d'un panier de jonc pour les emporter : il le prit par la main

& le conduisit sur un chemin qu'il l'exhorta de ne jamais quitter.

Andolosio suivit exactement le conseil de l'hermite ; il arriva dans un village où il demanda ce qui lui étoit nécessaire ; & après avoir fait un des meilleurs repas de sa vie, parcequ'il avoit faim, & qu'il avoit fait près de vingt lieues depuis la caverne de l'hermite, il demanda le chemin le plus court pour arriver à Londres en peu de tems. Il apprit qu'il étoit encore en Irlande, & qu'il avoit l'Ecosse à traverser avant d'arriver en Angleterre. Andolosio fut effrayé de la longueur du chemin, non pour lui, mais parcequ'il craignoit que ses pommes ne se gâtassent : on lui dit que s'il étoit bien pressé d'arriver, il n'avoit qu'à continuer sa route, qu'elle le mèneroit à un port, d'où il partoient tous les jours des vaisseaux pour Londres, pour l'Ecosse & pour la Flandre. Andolosio paya son écot, passa son bras dans l'anne du panier, & partit. Il arriva sur le port, au moment où un paquebot faisoit route pour l'Angleterre ; il y entra. Tout le monde fut frappé de la beauté de ses pommes ; on vouloit lui en donner le prix qu'il en auroit voulu. Andolosio fut obligé de leur dire qu'elles n'étoient point à vendre, & que c'étoit un présent que le Roi d'Irlande envoyoit à celui d'Angleterre, pour en peupler son jardin.

C H A P I T R E V.

A trompeur, trompé & demi. Bourse reconquise. Vengeance d'Andoloso.

EN trois jours Andoloso fut rendu à Londres par la Tamise. Pour n'être pas reconnu, il changea aisément son habit, qui étoit riche, pour un beaucoup plus simple. Il mit des cheveux empruntés sur sa tête, & se couvrit l'œil gauche d'un grand emplâtre; il acheta une petite table qu'il plaça à côté de l'Eglise où Agripine devoit venir. Il étala ses pommes sur un linge bien blanc, & se mit à crier de toutes ses forces : POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Ce cri singulier fit approcher beaucoup de monde. On lui demanda pourquoi il les appelloit pommes de beauté; & il dit qu'il suffisoit d'en manger deux pour l'acquérir, quand on n'en avoit point, & pour la conserver jusqu'à la mort, quand on l'avoit, & qu'elles ne produisoient cet effet que sur les femmes: plusieurs les marchandèrent, & sur tout les pommes qui faisoient venir les cornes, parce qu'elles avoient la plus belle apparence: il les tenoit à un si haut prix, que personne n'étoit assez riche pour en acheter.

Lorsqu'il vit approcher la Princesse, il retira adroitement les six pommes qui guérissent, & ne laissa que les six autres : il cria plus fort que jamais, POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Agripine, qui vit beaucoup de monde au tour du marchand, en fit demander la cause ; elle lui fit défendre de vendre ces pommes à d'autres qu'à elle ; mais elle ne voulut en prendre que deux : le marchand qui vouloit s'en défaire, lui représenta que si d'autres en mangeoient, elles pourroient devenir aussi belles qu'elle, & d'un esprit aussi pénétrant ; car il l'assura qu'elles avoient encore cette propriété : qu'à la vérité deux suffisoient ; mais qu'il ne pouvoit pas répondre que les quatre qu'elle laissoit, ne fussent mangées par d'autres : qu'au surplus elle ne les payeroit que lorsqu'elle auroit éprouvé l'effet des deux premières. Agripine prit donc les six pommes, en paya deux, & foula aux pieds les quatre autres, afin que personne n'en mangeât.

Agripine crédule, comme le sont toutes les femmes sur ce qui regarde leur beauté, entra au plus vite dans son palais, & après avoir beaucoup ricané sur la laideur des femmes de la Cour, elle s'enferma & dévora ses pommes : elle leur trouva un goût délicieux ; à peine les eût-elles mangées, qu'elle sentit une pesanteur affreuse à la tête : elle s'étendit

sur son lit, & lorsqu'elle voulut se relever, sa tête se sentit surchargée d'un poids singulier : elle y porta la main, & la retira aussi-tôt lorsqu'elle eut touché des excroissances qui l'effrayèrent. Elle approcha d'un miroir, & jeta un grand cri : son front étoit orné de deux cornes placées à quatre doigts de distance l'une de l'autre ; elles étoient un peu recourbées vers le derrière de la tête, & leur grosseur d'un pouce & demi de diamètre dans leur base, alloit toujours en diminuant : elle fit les plus grands efforts & les plus inutiles pour les arracher : enfin il fallut se résoudre à appeler les deux femmes en qui elle avoit le plus de confiance. O Dieux ! s'écrierent-elles en réculant d'horreur, par quel accident cet ornement si peu fait pour notre sexe, a-t-il été se placer sur votre front ? Elle leur recommanda le plus grand secret ; elle leur promit une récompense considérable si elles venoient à bout de l'en délivrer : elles y essayèrent envain, & Agripine leur demanda grace ; car il lui sembloit qu'on lui enlevoit le crâne. Elle prit le parti de se mettre dans son lit, & de faire dire qu'elle n'étoit visible pour personne. Cependant elle envoya une de ses femmes chez tous les Médecins de Londres pour les consulter sur sa maladie.

Andolosio, après avoir vendu ses pommes, étoit allé au plus vite changer d'habits, & en acheter un d'une espèce bien différente de ceux

qu'il avoit : Il s'habilla en médecin, couvrit sa tête d'un énorme chapeau, & son nez d'un nez postiche ; il s'affubla d'une robe longue & fourrée, & se fit annoncer comme un médecin Arabe.

Cependant la suivante de la Princesse avoit consulté tous les Médecins. Chacun vouloit voir la malade ; elle leur disoit, comme elle en étoit convenue avec sa maîtresse, qu'ils ne la verraient qu'autant qu'ils promettoient de la guérir ; & qu'il y alloit de leur vie, si après l'avoir vue, ils s'y réussissoient pas. Aucun ne voulut s'y engager : les uns disoient, j'ai un spécifique pour guérir les cornes qui viennent au front des maris, quand leurs femmes leur ont fait infidélité ; les autres avoient des remèdes contre celles qui viennent à la tête des coquetteurs disgraciés, ou d'un auteur tragique qui vient d'être sifflé ; mais aucun ne connoissoit la nature des cornes sur lesquelles on le consultoit.

La suivante s'en retournoit aussi triste que si elle eût eu les cornes de sa maîtresse à la tête, lorsqu'elle rencontra le Médecin Arabe. Sa figure la frappa, quoiqu'elle trouvât son nez fort extraordinaire ; elle l'arrêta ; il lui répondit brusquement qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre, qu'on venoit de l'appeller pour guérir une ulcère à la gorge ; qu'il avoit ordonné qu'en l'attendant, on fit couper la tête au malade ; que l'opération devoit être faite,

& que s'il manquoit le moment, il ne pourroit ni guérir l'ulcère, ni rajuster la tête, à cause de l'hémorragie. Cette cure parut si extraordinaire à la suivante, qu'elle se jeta à ses genoux ; elle lui demanda la permission de l'accompagner & de lui expliquer, chemin faisant, la maladie pour laquelle elle le consultoit : il y consentit, & promit sur sa vie de guérir la malade. Elle lui demanda où elle pourroit le trouver : Andolofio lui donna son adresse. Mais ce nez, M. le Docteur, disoit-elle, est bien effrayant ; vous qui faites disparaître les cornes, est-ce que vous n'auriez pas quelque remède pour raccommoder votre nez ? car il faut convenir qu'il est bien monstrueux. Le Docteur sourit, l'avertit d'être chez lui dans une heure au plus tard, & passa par une rue détournée pour l'y attendre.

Elle vint chez la maîtresse au comble de la joie : elle lui raconta la découverte qu'elle venoit de faire ; elle n'oublia point de lui dire qu'il se faisoit un badinage de rajuster une tête coupée ; qu'à la vérité ses cures étoient un peu chères, mais qu'il s'étoit engagé de guérir la Princesse sous peine de la vie. Agripine la gronda de ce qu'elle ne l'avoit pas amené avec elle ; elle s'en excusa sur la cure qu'il alloit faire, & sur l'argent qu'il demandoit d'avance, & qu'elle n'avoit pu lui donner. Agripine la renvoya avec cinq cens ducats : la suivante la prévint sur le grand nez du

Docteur ; ce qui inquiéta peu sa maîtresse.

Andolofio étoit flatté de ce que tout lui réussissoit au gré de ses desirs : il vit bientôt arriver la suivante, qui après lui avoir remis les cinq cens ducats, lui recommanda d'entrer dans le palais *incognito*, parce que le pere & la mere de la malade ne savoient rien de sa maladie ; qu'il se gardât bien sur-tout d'en parler à personne. Il la renvoya, en l'assurant qu'il la suivroit de près ; qu'il falloit qu'il prît quelques drogues chez l'Apothicaire. Il y entra & acheta de la rhubarbe & quelques herbes aromatiques, revint ensuite chez lui, & plia le tout ensemble, en y mêlant une moitié de pomme de celles qui faisoient disparaître les cornes. Quand il eut fait une conserve, il alla au palais, où la femme de chambre qui s'étoit accoutumée au grand nez du Docteur, l'attendoit : elle l'introduisit chez la Princesse qui étoit dans son lit, & qui le salua d'une voix plaignante. Est-il vrai, lui dit-elle, que vous avez un secret pour me guérir ? Oui, répondit Andolofio, votre maladie vient d'une lympe acre & épaisse, causée par la joie maligne d'avoir trompé quelqu'un ou de lui avoir fait le plus de mal que vous avez pu, du moins telle étoit la cause d'une corne que je guéris il y a deux ans en Espagne à la fille d'un Grand. Par une tendresse feinte, elle avoit embrasé le cœur d'un jeune Seigneur ; & lorsqu'elle se fut rendue la maîtresse de ses

volontés, elle le ruina, & se fit ensuite un plaisir de lui reprocher sa foiblesse : elle fut attaquée d'une colique violente ; l'humeur âcre de cette fille circula pendant deux jours dans tout son corps, & heureusement le troisième, elle se porta à la tête, sortit avec force en se durcissant peu à peu, & forma une corne au milieu du front, que j'extirpai le troisième jour.

La Princesse nia d'avoir fait du mal à personne ; elle dit seulement qu'elle croyoit que cela lui venoit de deux pommes extraordinaires qu'elle avoit mangées. Quoi qu'il en soit, reprit le faux Docteur, je vous guérirai : faites-moi voir votre mal, afin que je sache quelle dose de mon remède je dois vous donner. La Princesse étoit honteuse de montrer ses cornes. Andolofio les pressa dans ses mains ; ensuite il ordonna qu'on eût la peau d'un singe nouvellement écorché, & qu'on en fit un fourreau pour chaque corne. Le singe du Roi étoit l'unique qu'il y eût dans le palais : comment proposer de le tuer ? La femme de chambre s'en chargea : cet animal l'aimoit de préférence ; elle lui porta quelques noix & se fit suivre jusqu'à l'appartement de sa maîtresse : les deux femmes se saisirent de lui, le lièrent en jouant, & lorsqu'il ne put plus se défendre, elles l'égorgerent impitoyablement ; l'écorchèrent & firent ce que le Médecin avoit ordonné. Afin qu'on ne les soupçonnât pas, elles

rassemblerent les tristes restes du singe, & les jetterent par dessus les murs, dans le jardin d'un des ministres qui avoit désapprouvé hautement la rapacité de deux publicains, freres des soubrotes, que la Princesse protegeoit : le ministre fut accusé ; il ne daigna pas se défendre : on le traita en rebelle ; on ne lui sauva la vie qu'à cause de sa vieillesse, qu'on l'envoya terminer dans un cachot à l'extrémité du Royaume : ses dépouilles furent confisquées ; les traitans les firent acheter sous main, & se les partagerent.

Cependant Andolosio avoit appliqué la peau au tour des cornes de la Princesse, afin de les ramollir ; & afin d'attirer en bas cette humeur, il lui remit la conserve qu'il lui ordonna de manger. Il lui recommanda sur-tout de l'avertir lorsqu'elle sentiroit les premiers effets de la médecine. Elle s'endormit, & quelque tems après la rhubarbe qu'il avoit mêlée avec la moitié d'une des pommes du désert, faisant son effet, Agripine s'éveilla ; ses femmes accoururent : on avertit le Medecin, qui ne manqua pas, dès que la Princesse eut satisfait à ses besoins, d'examiner les cornes : elles se trouverent diminuées d'un quart. Agripine fut au tomble de la joie ; elle eut embrassé le Docteur si sa dignité ne s'y étoit opposée ; elle le conjura de ne pas laisser une si belle cure imparfaite. Le Medecin promit de revenir la nuit même avec la même dose de son remede. Il revint

chez l'Apothicaire, acheta les mêmes drogues, prépara une autre moitié de pommé, & lui donna un goût différent. Après avoir encote ajusté la peau du singe aux cornes, il fit prendre son remede à Agripine : il opéra le même effet.

A mesure que ses cornes diminuoient, sa joie & son orgueil augmentoient. Elle avoit besoin du Docteur, aussi le traita-t-elle avec la plus grande amitié : il promit de revenir la nuit suivante ; il fit la même opération. Tandis qu'elle dormoit, Andolofio, qui étoit auprès de son lit, formoit mille projets pour ravoir son chapeau, bien assuré par ce moyen de lui enlever bientôt sa bourse. Elle croira, disoit-il en lui-même, m'avoir beaucoup payé en me donnant une somme considérable, mais ce n'est pas là mon compte. Il projeta de lui demander son chapeau avant la fin de la cure : si elle le refuse, ajoutoit-il, je saurai à quoi m'en tenir. Alors je serai semblant de lui donner la dernière dose, & je lui donnerai un autre remede, & dans le temps qu'elle en attendra l'effet, je sortirai du Royaume. Je lui écrirai que si elle veut que je la délivre de ses cornes, elle vienne & m'apposte mon chapeau, on m'assurera un état pour le reste de mes jours.

Dans le temps qu'il formoit ces projets, la femme de chambre vint savoir si le remede opéroit : sa maîtresse dormoit encore ; malgré

son grand nez, le Docteur ne lui étoit point indifférent ; il se mit à jouer avec elle. En répondant à ses agaceries, elle fit tomber le bonnet de la tête du Médecin : comme il se baissoit pour le relever, il apperçut son chapeau enchanté sous le lit de la Princesse, & personne ne paroissoit y faire aucune attention. Andolosio se douta que sa vertu étoit inconnue à tout le monde & à Agripine, qui l'eût conservé plus précieusement. Il pria aussitôt la suivante de lui aller chercher dans la chambre voisine une boîte dans laquelle il supposa qu'il avoit laissé quelque drogue dont il avoit besoin : il profita de son absence, prit le chapeau, & le cacha sous sa robe. Agripine s'éveilla, & ses cornes se trouverent diminuées des trois quarts ; elles n'avoient plus que cinq pouces de haut sur environ un pouce & quelques lignes de circonférence à leur base. Vous voilà, Madame, dit le Docteur, aux trois quarts de votre guérison ; ce qui reste à faire est le plus difficile ; il faut extirper les racines de la tête. Il y a deux moyens, l'un de faire une profonde incision de chaque côté du front, au tour de chaque corne, & de brûler avec le fer chaud, l'origine de la racine qui est adhérente à la dure-mere. Je ne dois pas vous cacher que cette opération est sujette à bien des inconvéniens ; le moindre est de vous faire mourir subitement, mais c'est peu de chose auprès des autres. Et quels peuvent-ils donc être,

être, s'écria la Princesse effrayée? C'est, reprit-il, de vous faire devenir folle, ou de vous rendre aveugle, sourde & muette pour le reste de vos jours : je compte pour rien les cicatrices dont votre front sera entièrement sillonné, sans que mon art puisse prévenir ce malheur. N'en parlons plus Docteur, dit Agripine. Il me semble que vous m'avez parlé d'un second moyen : quel est-il? Celui-ci, répondit-il, n'a qu'un seul inconvénient, c'est qu'il est fort cher ; parce qu'il faut que j'aïlle moi-même, ou du moins que j'envoie quelqu'un de la plus grande confiance, cueillir sur des bords fort éloignés, des plantes qu'on chercheroit inutilement dans ce pays-ci ; or cela ne peut se faire qu'à très-grands frais. Je ne puis l'entreprendre si je ne fais pas quelle est la récompense que vous me donnerez. N'en soyez point embarrassé, répondit Agripine, restez auprès de moi ; envoyez qui vous voudrez, pourvu qu'il soit diligent, & n'épargnez rien. Ce seroit au mieux, répondit Andolofio, si j'avois de quoi faire les avances. La Princesse étoit avare ; mais elle étoit si contente du savoir du Docteur, & avoit une si grande envie d'être guérie, qu'elle se leva, & alla à sa cassette ; elle l'ouvrit, étala ses bijoux, & en retira la bourse enchantée qu'elle attachait à sa ceinture : elle y fouilla & compta trois cens piéces d'or. Alors le Docteur feignant de tirer la bourse pour y mettre cette somme,

prit son chapeau, le mit sur sa tête, faisoit Agripine & désira d'être dans un désert avec elle. Aussi-tôt ils y furent transportés.

La suivante qui les avoit vus ainsi disparoître courut à la Reine, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis que les cornes étoient venues à Agripine, jusqu'au moment de son enlèvement. La Reine en fut très affligée; elle espéra que puisqu'elle étoit déjà revenue une fois, elle reviendrait encore. Lorsqu'il se fut écoulé environ un mois, elle commença à désespérer; elle alla trouver le Roi à qui elle avoit caché la cause de l'absence de sa fille; elle lui dit que c'étoit son Médecin qui l'avoit enlevée: il comprit que c'étoit Andolofio. Vous l'avez indignement trompé, dit-il à la Reine, & il s'est servi de son déguisement pour se venger, & pour rattraper la bourse que vous lui avez volée. Le trône d'Angleterre ne m'appartient pas plus que la bourse n'appartenoit à Andolofio. Qu'auriez-vous dit de lui, s'il fût venu à main armée me le disputer & me le ravir? Cependant il auroit commis un moindre crime que celui dont nous sommes coupables à son égard? Car j'aurois pu défendre ma couronne; au lieu que vous l'avez lâchement surpris, en vous servant d'une passion que vous avez fait naître, & que vous avez favorisée. Il est moins permis aux Rois d'être injustes, parce qu'ils le sont impunément, qu'aux autres hommes, parce que leurs injusti-

tes sont punies par la rigueur des loix. Quoique je sois fâché d'avoir perdu ma fille, j'en puis favoir mauvais gré à Andolosio. La Reine affligée se jeta aux genoux de son mari pour l'engager d'envoyer des émissaires de tous côtés afin de retrouver sa fille. Je m'en garderai bien, répondit le Roi; car tout l'univers nous diroit: pourquoi ne l'avez-vous pas mieux gardée? Un Souverain qui s'expose à ce reproche, doit autant qu'il le peut cacher sa honte: comment gardera-t-il ses sujets, diroit-on, puisqu'il laisse enlever sa fille de son propre palais? Publions plutôt que pour des raisons à nous connues, nous l'avons fait enfermer dans un fort, jusqu'à nouvel ordre; si elle ne se retrouve pas, on l'oubliera; si elle revient, nous publierons que je me suis à la fin laissé fléchir. J'aime mieux passer pour un père trop sévère, que pour un Roi négligent. Ce fut tout ce que la Reine put obtenir de son époux qui connoissoit le mérite d'Andolosio, & les défauts de son orgueilleuse fille.

Lorsqu'Andolosio se trouva seul dans le désert avec Agripine, il jeta sa robe & quitta son énorme nez; il se fit reconnoître, ses yeux étinceloient de fureur, sa bouche étoit écumante. Agripine effrayée resta comme immobile: son effroi augmenta bien d'avantage lorsqu'elle vit Andolosio furieux s'avancer, un couteau à la main; elle se mit à genoux

pour lui demander la vie. Ne craignez rien scelerate, lui dit-il, je vous méprise trop pour vous donner la mort; & aussi-tôt il lui coupa la ceinture, reprit la bourse & la r'attacha sous son habit. A présent, ajouta-il, ne suis-je pas autorisé à me venger de votre odieuse conduite à mon égard? Fille lâche & perfide, vous avez ajouté la dureté la plus barbare à la bassesse la plus honteuse. Vous ne vous êtes pas contentée de m'inspirer & de flatter une passion aveugle, en affectant d'en ressentir une véritable pour me réduire à une pauvreté humiliante, vous m'avez encore refusé jusqu'au moindre secours. O Agripine! comment se peut-il que vous ayez été capable d'un tel excès d'inhumanité pour un homme qui vous avoit tout sacrifié, qui vous eût donné sa vie si vous l'eussiez demandée? Vous m'avez livré au plus cruel désespoir; le Roi & la Reine ont cru que ma raison étoit égarée, & vous en riez avec eux comme d'une folie véritable! Quelle récompense pour tant d'actes de générosité, tant de lances que j'ai rompues pour vous! Vous m'avez vu d'un œil sec, donner congé à mes domestiques qui fondoient en larmes; je partis tout seul pour m'en retourner auprès de mon frere; vous saviez que j'étois sans argent, que pour me soulager, vous n'aviez qu'à puiser dans ma bourse, sans craindre que les libéralités les plus abondantes pussent vous gêner, & vous m'avez

abandonné à la plus cruelle indigence. Barbare! ne méritez-vous pas que je vous traite avec la même dureté? O Andolosio! s'écria-elle, ma vie est entre vos mains, je sens toute l'infamie de mon ingratitude; mais considérez que si l'homme peut tomber dans de semblables excès, une femme a cent fois plus de foiblesse. Vous êtes le plus généreux des hommes, & c'est en cela que mon crime est encore plus grand. Ah! quel que soit le mal que je vous ai fait, plus il est grand, & plus il y aura de générosité à me le pardonner. Non, reprit Andolosio, je ne puis me vaincre à ce point; la honte dont vous m'avez couvert excite ma fureur, il y auroit de la lâcheté à ne point me venger. Contre qui? s'écria la tremblante Princesse; contre une femme seule au milieu d'un désert, s'avouant coupable & vous demandant grace. Pensez-vous effacer votre honte par une action honteuse, qui terniroit la vie la plus éclatante? Si je vous voulois encore du mal, j'essayerois de vous exciter à m'ôter la vie, afin que la posterité dît: « cet Andolosio qu'on nous vante comme un des plus braves Chevaliers, fut un infâme assassin qui teignit la terre du sang d'une infortunée qui imploroit sa clémence. » Andolosio fut frappé de ces dernières paroles comme d'un coup de foudre; sa colère s'apaisa; il se contenta pour toute vengeance de laisser le peu de cornes qui lui restoient à la tête, afin

qu'elle n'oubliât jamais son ingratitude; elle avoit été si troublée jusqu'à ce moment, qu'elle n'avoit plus pensé à sa maladie. Lorsqu'Andolosio l'eut assurée qu'il ne lui feroit aucun tort & qu'elle eut repris ses sens, elle s'écria : ciel délivre-moi de mes cornes & ramene-moi dans le palais de mon pere! Andolosio ne perdit pas un mot de cette exclamation; il vit que le chapeau étoit auprès d'elle, il y courut au plus vite & le cacha bien soigneusement. Agripine remarqua ce mouvement, & se ressouvint que lorsqu'elle avoit été transportée dans la maison de son pere, elle avoit le chapeau sur la tête : elle en devina la vertu; il n'étoit plus tems : elle étoit au désespoir d'avoir eu en sa puissance ces deux trésors, & de les avoir si mal gardés. Elle dissimula son dépit; mais elle se jeta aux genoux d'Andolosio, en le suppliant de lui ôter entièrement ses cornes, & de la remettre dans le palais de son pere. Je consens, lui dit-il, de vous remettre à portée de rentrer dans le palais, pourvu que je n'y entre pas : quant aux cornes, il faut que vous les gardiez jusqu'à la mort; c'est moins pour me venger, que pour vous corriger de cet excès d'orgueil qui vous rend insupportable aux femmes de la Cour : il est bien juste qu'elles aient ce petit avantage sur vous. Vous étiez Princesse, & passablement belle; vous vous étiez arrogé le droit de les regarder toutes comme des

monstres; vous n'épargniez pas plus leur conduite que leur beauté; & si quelqu'un s'avisoit de ne pas vous trouver la plus belle, la plus aimable, la plus spirituelle des femmes, vous profitez de la foiblesse de votre père pour vous, & vous le faisiez envoyer en exil. Quant à leurs mœurs, vous ne manquiez jamais d'appeler la calomnie au secours de la médifance; il faut que chacun ait son tour; les épigrammes pleuvront contre vous; nous verrons comme vous les prendrez: en attendant voici une histoire qui vous consolera. Midas étoit un bien plus grand Seigneur que vous; il s'avisa de faire l'insolent avec Apollon, qui lui fit présent d'une belle paire d'oreilles. Il fit l'impossible pour les cacher: précaution inutile! L'élevation des Princes ne sert qu'à tendre plus éclatans leurs vertus & leurs vices. Le barbier de Midas découvrit son secret: il falloit bien que Midas eût un barbier. Il lui défendit sous peine de la vie de parler des oreilles du Roi. La vertu la plus ordinaire des barbiers, n'est pas le secret; celui-ci sur-tout n'en avoit jamais pu garder aucun; il craignoit pour sa vie. Pour se mettre à couvert du ressentiment du Roi, & pour satisfaire en même tems à son penchant, il fit un trou dans la terre; tous les matins il y alloit enterrer sa découverte; bien sûr de n'être entendu de personne; il y répétoit mille fois, le Roi Midas a des oreilles d'âne. Le terrain étoit aquatique; il y crut

des roseaux, & leur sifflement publiâ mieux que n'auroient pu faire tous les barbiers du monde, que le Roi avoit des oreilles d'âne.

Ce conte n'amusoit pas la Princesse ; elle eût préféré les oreilles de Midas ; sa faiseuse eût imaginé quelque mode nouvelle qui les eût cachées. Mais comment paroître à la Cour avec des cornes au front ? L'idée seule lui en eût fait venir, si elle n'en avoit pas eu. Elle se mit à pleurer : quoi ! passer ma jeunesse avec ce panache horrible ? Par grace, Andolosio, arrachez-moi mes cornes ou la vie. Ni l'un ni l'autre, dit-il un peu ému ; mais décidez-vous vite ; voulez-vous retourner au palais de votre pere ? Non, dit-elle, non, je n'aurois jamais la force d'y paroître. Qui ! moi, je deviendrois le jouet de mes sujettes ! Que le diadème, diroient-elles, siéra bien sur ce front majestueux ! Quel sera le Prince assez hardi qui voudra épouser cette nouvelle Amalthée, & devenir le rival des boucs des trois royaumes. O Andolosio, que votre vengeance est cruelle ! Il lui représenta que son pere & sa mere seroient intéressés à lui garder le secret ; qu'elle ne sortiroit que rarement & la tête bien envelopée. Tous ces moyens paroissoient à Agripine aussi tristes qu'impraticables ; enfin elle prit le parti du couvent ; elle pria Andolosio de la conduire dans la retraite la plus obscure. Il lui demanda plusieurs fois si c'éroit son intention ; & lorsqu'il s'en fut bien assuré,

il la prit dans ses bras, & se transporta à l'extrémité de l'Irlande dans une plaine immense & déserte, au milieu de laquelle étoit un chapitre très-riche & très-nombreux, où l'on ne reçoit que des personnes de distinction.

Andolofio exhorta Agripine de bien se consulter encore ; il lui dit, pour la consoler, qu'il n'étoit pas en son pouvoir dans ce moment de faire entièrement disparaître ses cornes, parce que les drogues dont il avoit besoin lui manquoient, mais que peut-être un jour il viendrait à bout de s'en procurer ; qu'alors sa guérison dépendroit entièrement de la conduite qu'elle auroit tenue au couvent, & de son amendement, parce qu'il avoit des desseins sur elle. Personne encore, ajouta-t-il, n'avoit osé vous dire aussi ouvertement la vérité : les Princes ne l'aiment pas plus que le reste des hommes. Croyez-moi, accoutumez-vous à l'entendre ; vous ne connoîtrez sa beauté, vous ne profiterez bien de ses conseils, que lorsque vous vous serez familiarisée avec elle. Oh ! que les peuples seroient heureux, si les Souverains pouvoient de tems en tems se trouver dans un désert, loin de leurs flatteurs, tête à tête avec un sage qui fût leur ami !

Après cette nouvelle leçon qu'Agripine écoutoit avec patience, Andolofio la quitta un moment, alla frapper à la porte du cloître & demanda à parler à l'Abbesse. Il lui dit qu'une jeune personne, aimable, d'une grande

naissance, désiroit vivre quelque tems dans la retraite, & qu'elle avoit choisi ce couvent dont elle avoit beaucoup entendu parler ; qu'à la verité, quoique la retraite fût libre & volontaire, elle n'y eût peut-être pas songé, sans un événement fort extraordinaire qui lui étoit survenu. Je ne sai quelle en est la cause, ajouta-t-il ; il lui a poussé au front deux cornes qui la rendent un peu difforme. Si cet inconvénient ne vous empêche pas de la recevoir, vous n'aurez pas lieu d'en être mécontente ; pour qu'elle soit mieux, & pour vous engager à passer sur sa difformité, je payerai sa pension d'avance & triple. L'Abbesse l'assura qu'elle n'excluoit de son couvent que les difformités de l'ame ; qu'à la verité, comme celle dont il lui parloit étoit fort singuliere, il étoit bon qu'elle prévint ses pensionnaires ; que tout dépendoit de la maniere dont elle la leur annonceroit. Elle pria Andolosio de la faire venir ; & dans le tems qu'il alla la chercher, l'Abbesse prévint tout le couvent sur l'incommodité d'Agripine, en leur persuadant que cette maladie, toute extraordinaire qu'elle leur paroïtroit, étoit commune dans certains pays.

L'Abbesse revint au-parloir ; elle y trouva Agripine qui la remercia avec tant de grace & d'une maniere si honnête, qu'elle gagna son amitié : le chagrin & les exhortations d'Andolosio avoient amoli ce caractère dur & fier ; Agripine d'ailleurs ne manquoit pas d'esprit,

& l'esprit est une grande ressource pour les Grands, lorsque la fortune ou la faveur les abandonne. A sa démarche & à son maintien, l'Abbesse jugea qu'Agripine avoit reçu l'éducation la plus brillante. Les cornes étoient un objet auquel elle auroit bien voulu s'accoutumer ; Agripine s'aperçut de son étonnement : je crains bien, Madame, lui dit-elle en soupirant, d'effrayer votre Communauté ; je mourrai de honte, si je dois être le jouet de vos pensionnaires. Mademoiselle, lui répondit l'Abbesse, votre infirmité est bien singulière. Y a-t-il long-tems que ce mal vous tient ? Hélas, répondit Agripine, il y a huit jours. Vive St. Patrice, s'écria l'Abbesse, quoi si longues & si jeunes ! & si elles alloient augmenter encore ? Au contraire, reprit la Princesse, voilà Monsieur qui peut vous certifier que les remèdes les ont fait décroître des trois quarts. Andolofio l'interrompit & dit à l'Abbesse, que la cure n'avoit pu être achevée, parce que le Médecin n'avoit pas pu trouver assez de drogues dans le pays ; qu'il espéroit qu'on en trouveroit dans les lieux où l'on avoit envoyé. L'Abbesse dit à Agripine, qu'elle pouvoit être tranquille sur le compte de ses pensionnaires ; qu'elle les avoit prévenues, & que le meilleur moyen de les empêcher de tourner la chose en plaisanterie, étoit d'en plaisanter la première ; qu'un caractère doux & liant, venoit toujours à bout de mettre les rieurs de son côté. Au reste la

regle de notre Ordre n'est point austere. Vous y serez libre ; & s'il se présente un parti qui vous convienne, vous pouvez vous marier ; seulement nous ne rendons point l'argent que nous avons reçu ; c'est la règle. La pension est de soixante ducats par année. Andolosio en donna deux cens, & en remit trois fois autant à Agripine en cas de besoin, & pour ses menus plaisirs. Elle avoit quelque répugnance à recevoir cette somme : l'espérance qu'elle avoit qu'enfin Andolosio se laisseroit fléchir & la guériroit entièrement, l'empêcherent de marquer trop de délicatesse. Elle lui demanda en grace de ne pas l'abandonner, & de venir la voir quelquefois ; il le lui promit, & lui recommanda d'être toujours sage, honnête, douce & sur-tout modeste ; elle ne put s'empêcher de fondre en larmes en le voyant partir. Vertueux Chevalier, lui dit-elle, songez que je ne puis ni voir le monde, ni servir Dieu tant que j'aurai ces fatales cornes ; amenez-moi le Médecin, je vous en conjure, le plus promptement que vous pourrez. Andolosio sentit son ancienne tendresse pour Agripine se reveiller ; les larmes lui vinrent aux yeux ; il savoit trop ce que lui avoit coûté sa passion : il salua l'Abbesse & partit.

On conduisit Agripine dans sa chambre ; on choisit pour la servir deux filles de son âge & d'un caractère doux. En vain fit-elle dire qu'elle avoit besoin de repos pour éviter de

voir la Communauté ; il falut qu'elle cedât à la curiosité des Religieuses & des Pensionnaires. L'Abbesse lui conseilla de se laisser voir ; elle la plaça dans le jour le plus favorable pour elle ; on ne les laissa entrer que deux à deux , afin qu'elles eussent moins de tems à rester. Agripine les reçut chacune en particulier , avec tant de bonté ; elle leur parla de ses cornes d'une maniere si simple & si indifférente , en les leur faisant toucher , que dès la premiere visite , elles y étoient faites ; le lendemain elle se fit conduire par une de ses filles , chez toutes ses compagnes , qui devinrent en peu de jours ses amies.

C H A P I T R E V I .

A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'hermite. Remede contre les cornes.

QU'APRES les chagrins & les allarmes qu'Andolosio venoit d'essuyer , il trouva doux d'être encore le maître de n'avoir qu'à désirer pour jouir de tous les plaisirs ! A peine fut-il sorti du couvent , qu'il désira d'être transporté hors de l'Angleterre : il parcourut différens pays & s'arrêta quelques jours à Bruges. Ce fut là que commençant à respirer , & à oublier ses peines & ses travaux , il tira de

sa bourse des sommes considérables, qu'il employa à acheter le plus magnifique équipage ; il prit un domestique nombreux, étala le faste le plus imposant, donna des tournois & des fêtes galantes. Il fit connoissance avec plusieurs Chevaliers, & leur proposa de voyager avec lui en Allemagne, & de parcourir tous les pays dépendans de l'Empire. Il leur arriva bien des aventures dont on conserve encore la mémoire dans le pays. Il ramena ses compagnons de voyage en Flandres où ils le quitterent à regret ; ils auroient désiré de le suivre toute leur vie. Andolosio, après avoir traversé Venise, Florence & Gênes, reprit le chemin de Famagouste. En passant dans ces villes, il fit venir les Marchands dont il avoit enlevé les bijoux, lorsque pour ravoir sa bourse il s'étoit déguisé en marchand jouailler ; il apprit que ces enlevemens leur avoit porté un préjudice considérable : il leur paya non-seulement leurs pierreries le double de ce qu'elles valoient, mais il les indemnisa de tout ce qu'ils avoient perdu, en discontinuant leur commerce.

Enfin Andolosio arriva à Famagouste ; son frere qui ne l'attendoit pas, l'accabla de caresses. Ampedo, qui depuis long-tems n'avoit pas reçu de ses nouvelles, craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Pourquoi, lui disoit-il tendrement, ayant le chapeau & pouvant me rassurer d'un moment à l'autre,

me laissez-vous dans l'inquiétude? Ah! mon frere, dit Andolosio, c'étoit pour vous en épargner des plus grandes. Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & par quelle perfidie il avoit perdu la bourse & le chapeau, & de quelle adresse il s'étoit servi pour ravoit l'un & l'autre. C'en est fait, ajouta-t-il, je renonce à ces funestes présens : sans vous, je n'aurois jamais tenté de les racheter par tant de peines ; vous n'en avez point encore joui, il est juste que je vous les rende ; il les remit à Ampedo, qui refusa la bourse comme la source de tous les malheurs qui étoient arrivés à son pere & à Andolosio qui pensoit bien différemment ; car après avoir fait encore quelques instances, il fut bien aise du refus d'Ampedo. Il lui laissa le chapeau, & lui fit présent de plusieurs coffres remplis d'or. Ampedo les reçut comme une marque de l'amitié de son frere, sans y attacher d'autre prix. Il pensoit que les richesses contribuoient peu au bonheur de l'homme raisonnable, & que le plus souvent elles rendoient malheureux ceux qui les possédoient.

Pendant qu'Andolosio se plaisoit à repandre l'or à pleines mains, à donner & à recevoir des fêtes, son frere, plus sage, profita du chapeau pour se transporter dans tous les lieux qui pouvoient lui offrir quelque phénomène de la nature : du sommet du Caucase, il descendoit dans les mines de la Dalecarlie ; il franchit

les mers, ne laissa aucun rocher, aucun abyme des Alpes & des Pyrénées à parcourir. Il eût voulu pénétrer dans les cavernes du Vésuve. Après avoir vu par lui-même tout ce que la nature offre de merveilleux, il voulut vérifier les faits les plus importans de l'histoire, par les monumens qui nous restent de l'antiquité. Que de mensonges, que de fausses traditions il découvrit ! Il vit en gémissant combien les beaux arts avoient dégénérés ! il en jugea par les ruines d'Athènes, de Rome, de Persepolis, de Palmyre & de tant d'autres villes dont il contempla les restes majestueux, quoique la plupart soient ensevelis sous l'herbe. Par-tout il s'aperçut que l'esprit & l'orgueil avoient fait plus de mal au bon goût que l'ignorance & la barbarie ; car il pensoit qu'il valoit mieux laisser anéantir les arts, que de les faire servir à défigurer la nature. Il remarquoit qu'ils avoient eu par-tout & dans tous les siècles la même progression & la même décadence ; que les siècles d'ignorance avoient précédé les siècles du génie, que ceux-ci avoient été suivis par le siècle de l'esprit, & enfin par celui des Philosophes : ce n'est pas que la Philosophie n'étincelle dans les beaux ouvrages d'Homere, de Virgile, d'Horace ; mais on voulut la dépouiller de tout ornement ; on se déchaîna contre la poésie & l'éloquence : la Philosophie perdit presque tout son prix, dès qu'on la vit toute nue : la Sculpture, la
Peinture,

Peinture, la Musique éprouverent les mêmes disgrâces; l'esprit voulut ajouter à la nature, & il la gâta. Ampedo vit que la corruption des mœurs avoit entraîné la décadence des arts. Il parcourut tous les peuples & tous les climats : il vit les pays des plus grands Héros & des hommes les plus célèbres, peuplés d'hommes lâches & vils, chérissant leur ignorance & leurs préjugés. Il déplora l'instabilité des choses humaines. Tel étoit le parti qu'Ampedo tiroit de son chapeau.

Son frere alla à la Cour de Chypre ; le Roi le reçut avec bonté, & lui fit raconter ses aventures ; il cacha toutes celles où le chapeau avoit eu la meilleure part ; il auroit été fâché que quelqu'un en eût pu deviner la vertu. Lorsqu'il en vint à l'histoire d'Agripine, il eut soin de ne pas prononcer son nom, en quoi le hazard le servit mieux que la prudence ; car le Roi de Chypre vouloit marier son fils à cette Princesse ; il en demanda des nouvelles à Andolfio : il avoit oui dire qu'elle avoit quitté la maison paternelle ; il voulut en savoir la cause, parce que le Roi faisoit plus de cas de la vertu de l'épouse qu'il vouloit donner à son fils, que de la royauté que la Princesse devoit porter à son mari. Andolfio rassura le Roi sur cette fuite ; « elle n'a été causée, lui dit-il, ni par aucun enlèvement, ni par aucune passion qui puisse porter la moindre atteinte à l'honneur de cette

Princesse : comme je l'ai vue & que j'étois étranger, elle m'a confié ses peines secretes.

La Reine sa mere vouloit la marier à un Prince qu'Agripine détestoit; elle étoit tous les jours exposée aux plus mauvais traitemens; on la forçoit à le recevoir; on étoit sur le point de le lui faire épouser. J'avois cru d'abord qu'elle ne le refusoit que par caprice, ou peut-être parce qu'elle avoit dans le cœur quelque autre inclination; la Princesse voulant que j'en jugeasse par moi-même, me donna une commission pour lui: je le vis; jamais la nature n'a produit rien d'aussi affreux: il est des bossus, mais, Sire, vous n'en avez jamais vu de semblables; sa bosse qui, par-devant est de niveau avec son nez, lui sert d'oreiller par derriere; de sorte que sa tête paroît enfoncée dans un croissant; cet être singulier est soutenu par deux colonnes tout-à-fait torses, portées sur des bases qui se croisent en marchant. Son caractere est encore plus hideux que sa figure, & quoique sans esprit il est le plus méchant des hommes: voilà le monstre à qui l'on vouloit donner Agripine: il est neveu du Roi & allié de la Reine, & c'est afin de perpétuer le trône dans la famille, qu'on vouloit faire ce mariage.»

Andolofio n'en imposoit point au Roi, il étoit vrai qu'on avoit projeté ce mariage, & que la Princesse avoit dit qu'elle n'y consentiroit jamais; mais les mauvais traitemens de

la Reine étoient supposés. Andolosio qui avoit tout lieu d'espérer qu'Agripine changeroit au couvent, & qu'elle deviendroît une Princesse bonne & vertueuse, digne de porter la couronne & de rendre ses sujets heureux; ne vouloit lui donner aucun tort. « Vous jugerez, Sire, continua-t-il, de la méchanceté de ce Prince, par les moyens qu'il a pris pour forcer la Princesse à lui donner la main. Ne pouvant réussir par ses calomnies à la diffamer auprès des Princes qui pourroient la demander, il a cherché à les en dégouter. Je ne fais par quel secret diabolique il a enchanté deux pommes qu'il a fait acheter à la Princesse, comme par hazard; à peine les a-t-elle eu mangées que deux cornes plus grandes que celles de la plus forte chevre lui ont poussé sur le front.»

A ces mots le Roi de Chypre fit un signe d'indignation, & dit qu'il ne consentiroit jamais que son fils épousât une Princesse qui auroit une telle infirmité. « Elle ne l'a presque plus, reprit Andolosio. Un habile Médecin s'est chargé de la guérir, & en trois jours il avoit fait disparaître les trois quarts des cornes, lorsque ce Médecin séduit sans doute par le méchant Prince a disparu: Ses cornes étoient & sont encore un secret pour toute la Cour, excepté pour moi: Agripine a gardé le lit depuis qu'elle s'aperçut de son incommodité jusqu'au jour qu'elle partit pour son couvent. Ce fut moi qui l'y conduisis, il y a

environ un an ; car quoique les cornes soient bien diminuées, elle n'a cependant pas voulu les montrer à la Cour de son pere, & je puis vous assurer, Sire, qu'elle est adorée dans le couvent où elle est. « Ses cornes restent toujours, reprit le Roi, & ce mal-là me paroît si bizarre, que je n'imagine point qu'aucun Médecin veuille en tenter la guérison ; je ne hazarderai pas de la demander pour mon fils, c'est un point décidé. Mais Sire, continua Andolosio, si je vous répons sur ma vie que la Princesse sera guérie pour toujours, & que vous n'en ferez la demande que lorsque vos Ambassadeurs vous en auront bien assuré ! Oh ! je le desire, dit le Roi, mais je ne l'espere pas. Eh bien ! Sire, j'ai retrouvé le Médecin, je lui ai donné une somme considérable, & il m'a promis de guérir radicalement Agripine, à condition que je le menerois dans quelque Royaume étranger, pour le soustraire à la fureur du Prince bossu : Il est à Londres, j'ai son adresse, & je vai lui dépêcher un exprès, avec la moitié de la somme que je lui ai promise, étant convenu avec lui que je ne lui donnerois le reste qu'après la guérison. Le Roi consentit à tout ; Andolosio prétexta pour le lendemain une affaire pressante, & fut trouver son frere à qui il demanda le chapeau pour un jour seulement : Ampedo le lui prêta avec plaisir. Andolosio le mit sur sa tête, & se rendit à la porte du couvent.

Il fit venir l'Abbesse, & comme il y avoit un an révolu qu'Agripine étoit entrée, il prit pour prétexte qu'il venoit payer sa pension. Il demanda si l'on étoit content d'elle dans la Communauté; l'Abbesse fit les plus grands éloges de la bonté & de la douceur de son caractère; il n'y avoit ni Religieuse, ni Pensionnaire qui ne recherchât son amitié, & il n'y en avoit aucune qui ne crût avoir la préférence; son esprit déjà fort cultivé s'étoit orné par la lecture qu'elle aimoit beaucoup; la tristesse l'avoit un peu gagnée dans le commencement, ses compagnes, ajouta l'Abbesse, ont mis tant d'étude à l'amuser qu'elle s'est livrée à l'enjouement le plus aimable; un jour en jouant, elle a voulu savoir l'effet que faisoient ses cornes, elle en a fait d'artificielles, & les a posées sur la tête d'une jeune pensionnaire, qui non-seulement s'est prêtée à ce badinage, mais qui a sollicité la préférence. Le lendemain chacune en particulier est venue prier Agripine de lui faire des cornes, toutes en ont mis, & c'est aujourd'hui la parure à la mode dans le couvent. Andoloso étoit au comble de la joie; il demanda à voir Agripine, elle vint d'un air modeste & riant, elle témoigna beaucoup de plaisir de le revoir. Andoloso n'avoit pas entièrement oublié son ancien amour, & il se repentit presque d'avoir donné sa parole au Roi de Chypre; mais craignant d'être encote la victime de sa passion,

il la combattit & se dompta : il demanda à l'Abbesse la permission de parler en particulier à Agripine. Vous voyez, lui dit-il, que je ne vous oublie point ; ce qu'on vient de me dire de vous, me fait autant de plaisir que si vous étiez ma fille ; convenez Agripine qu'il est bien plus doux, plus satisfaisant pour soi-même d'être bon, juste, populaire & vertueux, que de se livrer à l'orgueil qui nous rend odieux aux autres, & souvent ridicule à nos propres yeux. Si vos cornes vous étoient enlevées seriez-vous encore vaine, médisante, comme vous l'étiez ? pardon si je vous parle librement des défauts que vous n'avez plus, J'ignore ce que je deviendrois, dit Agripine ; car on ne peut pas répondre de soi : ces réflexions que j'ai faites m'ont convaincue qu'il n'y avoit rien à gagner d'être méchant ; j'ai examiné ma conduite passée, sur-tout celle que j'ai tenue avec vous, j'en rougis ; mais je n'ai fait que la moitié du mal ; s'il étoit permis d'accuser ses parens, vous verriez que je ne suis pas tout-à-fait aussi coupable que je vous l'ai paru. Je ne veux pourtant point m'excuser, j'ai mérité l'affreuse vengeance que vous avez tirée de moi ; je n'en ai aucun ressentiment, puisqu'elle a tourné à mon avantage ; je desirerois bien cependant d'être délivré de ces maudites cornes ; car enfin le trône de mon pere m'appartient, & comment y monter dans l'état où je suis ? Vous y

monterez & vous joindrez un autre Royaume au vôtre, dit Andolfo ; je ferai dans peu de jours disparaître vos cornes ; il lui apprit qu'il lui ménageoit un mariage avec le Prince de Chypre, jeune homme dont la beauté ne pouvoit être comparée à celle d'aucun des Princes destinés à regner, & dont le caractère étoit aussi beau que la figure : il lui répéta sa conversation avec le Roi de Chypre, & l'engagement qu'il avoit pris de la guérir, ce qu'il se promettoit d'effectuer incessamment. La Princesse auroit voulu que c'eût été dans le moment ; il n'avoit pas ce qu'il lui falloit ; il lui recommanda le plus grand secret, & la ramena à l'Abbesse, Agripine sentoit plus que de la reconnoissance pour Andolfo ; elle ne put s'empêcher de le regarder avec un certain attendrissement ; elle concevoit moins que jamais comment elle avoit pu avoir la foiblesse de se prêter aux manœuvres de ses parens pour lui enlever la bourse ; ce souvenir l'humilioit ; enfin elle ne put quitter Andolfo sans lui demander mille fois pardon du mal qu'elle lui avoit fait ; elle le quitta, la larme à l'œil. Ah ! quel cœur disoit-elle en elle-même. Quoi ! cet étranger qui avoit fait gagner à mon pere la victoire la plus complete, que j'ai trompé si indignement, que mes parens & moi avons vu dans la plus grande misere, sans lui donner aucun secours, après l'avoir dépouillé de sa fortune ; que mon pere eût peut-être fait

périr, si son obscurité ne l'eût dérobé à notre ingratitude ; ce même homme qui pourroit avec les moyens qu'il a, mettre des armées sur pied, détrôner un Roi dont il n'est point le sujet, & qui a violé par la plus infâme des injustices, les droits sacrés de l'hospitalité, ceint mon front d'un double diadème ! Ah Andolosio, puisse l'époux que tu me destines, ne ressembler qu'à toi !

Cependant Andolosio étoit revenu à la Cour du Roi de Chypre ; il l'assura qu'il avoit envoyé un exprès au Médecin, & que dans peu, Agripine guérie, seroit rendue à son pere : quelques jours après il instruisit son frere de tout ce qui se passoit ; il lui redemanda le chapeau pour aller chercher des pommes du désert. Ampedo eût désiré y aller lui-même ; mais Andolosio lui fit remarquer le danger auquel il s'exposeroit, si par hazard il ne trouvoit que le pommier qui fait venir des cornes. Andolosio partit & promit à son frere de lui porter de ces pommes singulieres. Il n'eut qu'à désirer, & il se trouva dans le désert ; il vit plusieurs pommiers, il ne savoit quel étoit celui dont il cherchoit le fruit ; après avoir long-tems délibéré, il mangea une pomme qu'il prit au hazard ; aussi-tôt son front fut ombragé de deux cornes plus belles que les premières, il courut à un autre arbre mangea encore une pomme, & deux petites cornes poussèrent aussi-tôt au-dessous des

grandes : il fut effrayé de cette seconde épreuve ; il n'osoit plus en manger : il se déterminâ à la fin ; mais les deux premières cornes se fendirent & en formèrent quatre. Andolosio commençoit à s'inquiéter, il n'osoit plus cueillir des pommes ; enfin il se ressouvint de l'hermite ; il desira d'être transporté à sa cellule. Le bon vieillard le revit avec plaisir, & en allant cueillir avec lui les pommes salutaires, Andolosio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vu, & le motif de son arrivée : mon fils, lui dit l'hermite, vous auriez mieux fait de rester dans ce désert ; votre bourse dans peu vous sera fatale ; plutôt-à-dieu que vous ne l'eussiez jamais retrouvée ! Il en est tems encore, allez guérir la Princesse, & revenez avec moi. Andolosio lui répondit : mon pere je sens que je ferois beaucoup mieux, mais je ne puis m'y résoudre : eh que deviendrois-je dans cette solitude avec les passions que le ciel a mises dans mon sein ! Vous feriez vos efforts pour les dompter, reprit l'hermite ; j'en ai comme vous, j'en suis venu à bout ; j'ai eu des combats terribles à livrer, le plaisir de la victoire m'a bien payé de mes peines. Cette satisfaction n'est que pour vous, reprit Andolosio ; car de quel secours êtes-vous au monde ? Le ciel vous a-t-il fait pour y être inutile ? Convenez, mon pere, que si quatre hermites comme vous, fussent venus dans ce désert avec autant d'épouses,

depuis le tems que vous y êtes, ces lieux seroient cultivés, vos enfans s'y seroient établis; ils auroient élevé des temples au créateur, vous leur auriez inspiré vos principes & vos vertus, & vous vous féliciteriez aujourd'hui d'être le Patriarche d'une peuplade nombreuse.

L'hermite soupira, & dit, ah! mon fils que venez-vous de me rappeler? J'ai eu le bonheur d'être pere; jeune, dans l'âge des passions, je formai les plus beaux nœuds du monde. J'épousai la femme la plus belle & la plus vertueuse: le ciel benit notre mariage; six enfans rendirent notre union encore plus douce; nous les élevions nous-mêmes, nous nous félicitions de les voir croître; le Roi d'Angleterre, le pere de celui qui regne aujourd'hui, entreprit de réunir l'Irlande à ses états. Il attendit la mort de notre Roi, & pendant l'interregne, il vint, à main armée, nous sommer de recevoir ses loix: l'Irlandois est né fier; la nation fit serment de ne se soumettre qu'au Roi qu'elle se choisiroit elle-même. Ce serment fut le signal d'une guerre funeste: les Irlandois ne se soumirent pas, ils défendirent le sang de leurs Rois & leur liberté: il est vrai que toutes les villes des frontieres d'Irlande furent passées au fil de l'épée. Un Général Anglois avoit vû ma femme, & en étoit devenu amoureux; il projeta de l'enlever; elle en fut avertie & me

Je dit : j'avois des amis, je les rassemblai ; ils me promirent tous de se joindre à moi ; cependant pour plus de sûreté, je me proposai de la cacher chez une de ses parentes : il falloit traverser un bois, je la conduisois ; un de mes amis marchoit devant nous, un autre nous suivoit. Le premier vint nous avertir qu'on marchoit à nous ; aussi-tôt dix Cavaliers nous entourerent ; mes deux amis perdirent la vie en nous défendant ; je fus dangereusement blessé ; j'entraînai ma femme dans ma chute, nous nous tenions embrassés ; les barbares l'arracherent de mes bras & la conduisirent au Général ; elle lui échappa, & la crainte lui prêtant des ailes, elle se perdit dans l'épaisseur du bois. Le ravisseur crut qu'elle reviendrait chez elle, il fit investir ma maison ; un de mes parens qui passoit par hazard, me rencontra noyé dans mon sang ; il me fit emporter chez lui ; je croyois ma femme entre les mains du ravisseur, je voulois mourir : on me dit qu'elle lui avoit échappé ; je fus plus tranquille ; dans peu de jours je fus guéri de ma blessure ; je revins chez moi, je trouvai les portes fermées ; un secret pressentiment me rendoit immobile, j'enfonçai : Dieux, quel spectacle ! je trouvai le ravisseur & ma femme étendus dans leur sang, l'un à côté de l'autre, elle ayant une épée dans son sein, & la tenant dans l'attitude d'une femme qui s'est poignardée ; lui avec une large blessure

dans le flanc, mais dans la posture d'un homme qui avoit fait des efforts pour satisfaire sa passion ; cinq de mes enfans avoient été égorgés ou écrasés contre le mur ; le sixieme qu'on avoit cru mort, respiroit encore ; il m'appella d'une voix mourante : je courus à lui ; c'étoit le plus âgé, il avoit huit ans : je n'avois ni la force de pleurer, ni celle de parler, l'horreur de ce spectacle sera toujours présente à ma mémoire. Mon fils me dit que le troisieme jour que j'étois sorti avec sa mere, elle étoit rentrée fort inquiète de ce que j'étois devenu ; que le lendemain un soldat étoit entré, s'étoit adressé à lui pour demander où étoit sa mere, & qu'il lui avoit répondu qu'elle étoit absente ; que sans doute il l'avoit aperçue, car cet homme, ajouta-t-il, en me montrant le cadavre du Général, vint le soir même : il parla long-tems avec ma mere, d'abord avec beaucoup de douceur ; ma mere pleuroit & vouloit toujours le faire sortir ; enfin il entra en fureur ; elle pleura encore plus fort ; il la renversa à terre : elle saisit son épée & menaça de se tuer ; il se mit à rire, & courut à elle pour la lui arracher : ma mere qui étoit au désespoir, & qui s'étoit relevée, l'attendit & lui porta un coup dans le côté, il ne fit qu'un cri & tomba mort : ma mere étoit fort inquiète ; elle m'envoya de tous côtés pour chercher du secours, je ne trouvai personne ; je vis le même soldat

qui étoit venu le matin, il étoit avec cinq autres ; ils me demanderent si j'avois vu leur Général : je leur répondis qu'il étoit venu à la maison & qu'il s'en étoit retourné ; ils s'en allerent : je reviens, il étoit nuit, ma mere ferma les portes, espérant toujours de vous voir arriver ou quelqu'un de ceux chez qui j'avois été. Le lendemain dès que le jour parut, ces mêmes soldats que j'avois vus la veille, enfoncerent la porte, nous ne nous étions point couchés : en voyant leur Général mort, ils devinrent furieux ; l'un d'eux battit ma mere, nous nous mêmes à genoux pour lui demander grace ; mais il prit mon frere le plus jeune, & l'écrasa contre la cheminée ; ma mere jetta des grands cris, un autre soldat se mit à l'embrasser ; elle tomba à côté du Général auprès duquel, par malheur, étoit son épée ; elle la prit sans que le soldat s'en apperçût, & se tua ; mes freres & moi, nous cessâmes de pleurer, & nous nous mêmes à les frapper ; mais ils tomberent sur eux & les massacrerent l'un après l'autre ; quand mon tour fut venu, je me jettai sur le corps de ma mere, en disant que je voulois mourir avec elle : ils m'en arracherent, & me jetterent par la fenêtré : je restai long-tems évanoui : quand je fus revenu de mon évanouissement, j'entendis ces soldats qui remonterent à cheval, & qui passerent auprès

de moi. Lorsque je compris qu'ils étoient bien loin, je me traînai ici ; car je ne pus jamais me soutenir. J'allai vers ma mere ; tout secours étoit inutile , tous mes freres étoient morts ; quatre jours se sont passés depuis ce massacre ; je n'ai ressenti mon mal que le second, je souffre des douleurs mortelles à mes jambes & à ma tête. Le pauvre enfant ! ses deux jambes étoient cassées, & il avoit une plaie énorme à la tête. Chaque mot, chaque circonstance de l'horrible récit qu'il me faisoit avec une ingénuité qui le rendoit plus affreux encore, me déchiroient le cœur ; j'étois résolu de mourir, j'allois de cadavre en cadavre, arrosant l'un de larmes, couvrant l'autre de mes baisers, maudissant l'infâme auteur de tant de maux, & revenant toujours auprès de ma malheureuse épouse. Deux de nos parens arriverent ; je ne les appercevois point ; mon fils en les voyant fit un cri, croyant sans doute que c'étoient encore ses bourreaux ; ils vinrent à moi : je leur répétai ce que mon fils venoit de me dire. L'un m'attacha de ce lieu d'horreur, & m'entraîna dans une chambre voisine ; l'autre alla chercher du secours ; il envoya un Chirurgien à mon fils ; le Chirurgien désespéra de son état, la plaie de la tête étoit mortelle. Les soldats avoient tout enlevé, on le transporta dans une maison voisine ; les soins qu'on prit de lui, ne firent que hâter sa mort qui arriva

le cinquième jour. Que j'ai souvent regretté de ne m'être point trouvé chez moi lors de cet horrible attentat : du moins, si je n'avois pu défendre ma femme & mes enfans, aurois-je eu le bonheur de mourir avec eux ; le ciel ne l'a pas voulu. il me réservoir à cette épreuve. On m'arracha de ma maison, & l'on fit enterrer toute ma malheureuse famille, à mon insçu. Le corps du Général fut envoyé en Angleterre, avec le récit circonstancié de tout ce qui s'étoit passé. Le Roi en fut informé, il flétrit la mémoire du Général, fit chercher les six soldats, & ordonna qu'on les fit périr sur un échafaud : pour moi déplorant mon malheur, je résolus de quitter pour toujours le commerce des hommes, que je regarde comme l'espece la plus cruelle & la plus dangereuse de tous les animaux ; je vins dans ce désert où je conserve le souvenir des vertus de mon épouse, & où j'invoque mes enfans. Pendant le récit de l'hermite, Audolofio avoit mangé les pommes salutaires, & sa tête étoit revenue dans son état naturel ; il partageoit l'affliction du vieillard, il comparoit les maux avec ceux que le Roi d'Angleterre avoit fait éprouver à ce pere infortuné, & il trouvoit les siens bien légers. Je ne condamne plus votre retraite, lui dit-il, il est des pertes dont on ne se console jamais ; je n'approuve cependant pas la haine que vous avez conçue pour l'espece humaine ; il est des ames atroces sans doute, mais quel plus beau

spectacle que celui d'une ame où régner la paix & la vertu ? Vos généreux amis qui sont morts pour votre défense, votre épouse qui a préféré la mort à la honte, ce pauvre enfant se traînant sur ses mains vers le cadavre de sa mere, & l'embrassant, ne sont-ils pas des objets capables de vous réconcilier avec le genre humain ? L'hermite en convint, & lui avoua que toute sa haine s'étoit tournée contre le vice, & qu'il avoit toujours prié le ciel de toucher le cœur des meurtriers de son épouse. Andoloso promit à l'hermite de le venir voir encore : je le desire, reprit l'hermite, je ne l'espere pas ; je ne fais quel pressentiment me fait vous quitter à regret. Andoloso parut étonné ; il prit congé du vieillard, & partit avec un panier de pommes, comme la première fois.

De retour au couvent, Andoloso prit une des pommes salutaires & demanda Agripine. Je vous tiens ma parole, lui dit-il ; mais à condition que vous remplirez la promesse que vous m'avez faite d'aimer la vertu, d'être juste, de protéger les infortunés, & de travailler au bonheur de vos sujets. Que puis-je vous promettre ? lui répondit-elle. Je n'ai jamais été Reine ; je fais que je desire de faire le bien ; si par malheur l'état que vous m'annoncez m'éblouissoit au point de changer ma façon de penser, à quoi serviroit le serment que je vous ferois ? à ajouter le parjure à mes autres

autres crimes. J'ai goûté la vertu, j'en connois toute la douceur, & je ferai mes efforts pour la conserver toute la vie ; & pour la faire aimer aux autres ; c'est tout ce que je puis vous promettre : Andolosio fut enchaîné de sa réponse. Il lui donna une pomme & il lui en avoit expliqué les propriétés ; à peine l'eût-elle mangée qu'elle sentit une douleur de tête assez vive ; elle s'assoupit un moment sur sa chaise ; Andolosio la contemploit & la trouvoit plus belle que jamais ; il n'eût peut-être tenu qu'à lui de l'enlever au Prince de Chypre ; mais il eût manqué de parole à l'un, & eût privé l'autre de deux trônes. Il respecta son ouvrage, & s'estima plus heureux de l'avoir rendue vertueuse, que de la posséder. Agripine s'éveilla, passa sa main sur son front, & le trouva plus uni qu'il ne l'avoit jamais été : elle fit un cri de joie, & ne put s'empêcher d'embrasser Andolosio en l'appellant son pere : disposez de moi, lui dit-elle ; ma main est à vous, si vous ne la dédaignez point : je ne connois point le Prince de Chypre ; c'est un sacrifice qui me coûte peu à vous faire ; je renonce pour vous non-seulement à sa couronne, mais encore à celle de mon pere, s'il s'opposoit à notre union ; je préfère la vertu à toutes les couronnes du monde. Non, belle Agripine, répondit Andolosio en se jettant à ses genoux, non je n'abuserai point de votre reconnois-

lance ; je n'ai jamais cessé de vous aimer , & c'est ce qui m'a rendu si sensible aux coups que vous m'avez portés ; je vous aimois pour vous-même. Remplissez votre destinée ; le ciel vous réserve deux trônes, afin que vous y donniez l'exemple des vertus ; je serois coupable envers tous les hommes, si je leur ravissois un si grand bien. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, vous voyez quel en a été l'objet. Agripine ne put s'empêcher d'embrasser encore son bienfaiteur & de l'appeler mille fois son pere. Il lui dit d'aller se parer le mieux qu'elle pourroit, & que dès ce jour même, il la rendroit à sa famille ; que dès que le Roi de Chypre seroit bien assuré de sa guérison, il enverroit des Ambassadeurs pour la demander ; & lui recommanda le plus grand secret.

En attendant que la Princesse d'Angleterre s'habillât, Andolosio fit venir l'Abbesse, & s'entretint avec elle : il lui fit au sujet des cornes à peu près la même histoire qu'il avoit faite au Roi de Chypre, sans lui parler de sa guérison que l'Abbesse desiroit par amitié pour elle ; car elle n'étoit connue au couvent que pour la fille d'un Comte disgracié, & proche parente d'Andolosio. Tandis qu'ils étoient à s'entretenir, Agripine parut dans toute sa beauté : l'Abbesse fit un cri en voyant qu'elle n'avoit plus ses cornes ; à peine pouvoit-elle en croire ses yeux, elle y porta la main :

elle crut que c'étoit un miracle ; elle fit avertir toute la Communauté de venir au plus vite. Toutes éprouverent le même étonnement & la même joie ; elle pensa être étouffée par les embrassemens des Religieuses & des pensionnaires. Toutes demandoient comment en si peu de tems elle avoit pu être guérie. N'en soyez point surprises, leur dit Andolosio, tout est possible à Dieu ; c'est lui qui nous envoie les biens & les maux, c'est lui qui nous les enleve quand il le juge à propos. Agripine est Princesse & destinée à régner ; si Dieu veille sur le dernier des êtres, il doit veiller sur-tout sur les maîtres de la terre qui tiennent dans leurs mains le sort des hommes. Je vais la ramener à ses parens, & avant qu'il soit un mois, elle sera l'épouse du plus beau & du plus vertueux Prince de la terre. A peine eut-il cessé de parler, que les pleurs & les regrets de perdre Agripine succéderent à la joie de sa guérison : elle les remercia, les consola, leur promit de se souvenir d'elles, quand elle seroit sur le trône, & leur dit même que celles qui voudroient venir auprès d'elle, n'auroient qu'à le lui faire savoir ; que si elles le désiroient, elle obtiendrait la permission de faire transférer le couvent dans le pays où elle alloit régner, pays charmant par la beauté de sa situation & par la bonté du climat. Cet espoir les consola ; elles la virent partir avec moins de regret. Andolosio fit présent de cent

ducats à l'Abbesse, & la remercia des soins qu'elle avoit pris d'Agripine; il remercia aussi toute la Communauté, & dit qu'il alloit déposer entre les mains de cette Princesse, dix mille guinées pour marier des Demoiselles pauvres, & que si quelqu'une d'e les étoit dans le cas, l'Abbesse pourroit s'adresser à Agripine qui donneroit telle part de cette somme qu'elle jugeroit à propos. Il en remarqua quelques-unes qui sourirent, & en effet cette somme fut quelque tems après partagée entr'elles.

La Princesse à qui Andolosio donnoit la main, sortit du couvent. Lorsqu'ils furent sur la prairie, il lui expliqua de qu'elle maniere elle devoit se conduire dans le palais de son pere: elle lui réitéra les mêmes propositions qu'elle lui avoit faites; ils s'appercurent qu'elle eût désiré qu'il les eût acceptées; mais dans la crainte de succomber, il prit son panier à son bras, mit son chapeau, saisit la Princesse & desira d'être transporté au près du palais du Roi: il la laissa là, & s'en retourna à Famagouste.



C H A P I T R E V I I .

*Phenomenes qui exercent les Savans. Noces
du Prince de Chypre.*

AMPEDO attendoit son frere avec impatience ; il le vit arriver avec la plus grande joie ; il ne put s'empêcher de rire en le voyant avec un panier au bras. Il admira la beauté des pommes ; mais il n'osoit en faire l'expérience ; Andolosio plus hardi la fit devant lui ; le hazard voulut qu'un domestique d'Ampedo entrât au moment où Andolosio faisoit examiner à son frere la nature de ces cornes ; ce jeune homme fut effrayé , & sortit aussi tôt , disant par-tout ce qu'il avoit vu. Bien-tôt le bruit s'en répandit dans Famagouste ; mille personnes vinrent pour s'assurer du fait : Andolosio avoit mangé dans l'intervalle , la pomme salutaire & les cornes avoient disparu ; il se présenta dans son état ordinaire , & le pauvre domestique passa pour fol. Andolosio lui donna de quoi s'établir honnêtement , & le renvoya comme un domestique indiscret & parleur.

Ampedo ne voulut point faire un mauvais usage de ses pommes ; mais il essaya si elles avoient le même effet sur les animaux ; il n'osoit cependant en faire l'épreuve sur aucun

des siens, de crainte que ce phénomène ne confirmât l'histoire de la veille ; il alla se promener dans une prairie ; il s'approcha d'un jeune poulain sans être aperçu , il lui jeta une pomme qu'il mangea sur le champ. Ampedo se retira, & dès le lendemain il entendit dire par-tout qu'il étoit venu des cornes à la tête d'un poulain ; tout le monde alla voir une chose si rare ; Ampedo & son frere y allerent & admirerent comme les autres cette bizarrerie de la nature. Ils proposerent au maître du poulain de le leur vendre , & le payerent devant tout le monde, afin qu'il fût bien assuré qu'ils l'avoient acheté, & que cet événement n'étoit point arrivé chez eux. Ampedo continua ses expériences sur des chiens, des chats & d'autres animaux, mais toujours chez ses voisins. Ces phénomènes effrayoient les uns, faisoient rire les autres, & paroissoient à tout le monde fort extraordinaires : les sçavans, les curieux de la nature s'assemblerent & ne convinrent de rien : Andoloso proposa un prix considérable, & fit distribuer un programme dans toute l'Europe, portant que le prix seroit donné à celui qui découvroit par quelles causes ces cornes étoient venues à ces animaux & par quels moyens on pourroit les faire disparoître, si ce mal attaquoit l'espece humaine. Il vint des dissertations sans nombre ; le prix fut adjugé à celle qui mettoit la cause des cornes dans l'extension des nerfs produits

par une trop grande abondance d'esprits animaux, & qui proposoit de les faire disparaître dans les hommes par des vésicatoires appliqués à la plante des pieds.

Andolofio laissa passer quelques jours avant de revenir à la Cour du Roi de Chypre. Ampedo s'amusoit tous les après midis à parcourir le monde ; comme il avoit un très-beau cabinet de curiosités naturelles, les choses rares qu'il rapportoit de ses voyages, ne pouvoient donner aucun soupçon sur le secret du chapeau ; on croyoit qu'il les achetoit comme auparavant : en effet tout ce qu'il ne pouvoit porter, il le payoit sur les lieux, & le faisoit envoyer à son adresse.

Lorsqu'il y eut un assez long intervalle, Andolofio alla à la Cour du Roi, & lui annonça qu'il avoit appris la guérison d'Agripine, qu'il pouvoit envoyer ses Ambassadeurs pour s'en assurer, & ne leur donner le pouvoir de conclure qu'autant que la guérison seroit parfaite. Le jeune Prince qui avoit entendu parler de la beauté & de l'esprit de la Princesse, pria en particulier Andolofio de lui écrire en sa faveur, & d'apporter tous ses soins à faire réussir ce mariage. Il avoit fait faire son portrait qu'il remit à l'Ambassadeur ; il y joignit des présens considérables pour la Reine, pour le Roi & pour toute la Cour. L'Ambassadeur partit avec un escorte & des équipages magnifiques ; Andolofio & le Prince l'accom-

pagnerent jusqu'à ce qu'il se fût embarqué ; & deux jours après Andolofio reçut les certificats les plus authentiques de la parfaite guérison de la Princesse ; c'étoit elle-même qui les avoit fait faire & qui les lui avoit adressés pour les présenter au Roi : elle lui marquoit en même tems l'effet que son arrivée avoit produit à la Cour d'Angleterre.

L'absence de la Princesse avoit passé pour un pèlerinage à saint Pierre de Rome ; en vain le Roi avoit-il fait publier qu'elle s'étoit retirée pour quelque tems dans un palais, loin du monde & de la Cour ; en vain voulut-il persuader que c'étoit lui-même qui la tenoit éloignée, parce qu'elle avoit marqué trop ouvertement sa protection à quelques rebelles d'Irlande ; le peuple qui avoit eu quelque soupçon de la véritable cause de sa retraite, mais qui ne sachant qu'une très-foible partie de la vérité, mêloit selon l'usage l'absurde & le vrai-semblable, s'obstinoit à croire que lui étant survenu une lépre affreuse qui la défiguroit, elle avoit été avertie en songe par saint Pierre en personne, qu'elle ne guériroit que lorsqu'après avoir fait une neuvaine dans son église, elle iroit visiter Notre-Dame de Lorette. Ces bruits s'étoient si bien accrédités à la ville & à la Cour, qu'on ne témoigna aucune surprise lorsqu'elle reparut ; Agripine qui ne s'y attendoit pas, fut fort étonnée de voir le peuple à genoux sur

son passage, & d'entendre les Grands qui devoit par flatterie, comme ils auroient été impies pour faire leur cour, lui demanderent des reliques & des chapelets. Elle crut d'abord qu'on avoit su son séjour dans le couvent du désert; & cela ne l'affecta que médiocrement; mais elle fut déconcertée par les questions qu'on lui faisoit sur la basilique, sur la Rotonde, sur le colisée & sur Notre-Dame de Lorette. Elle demanda à sa mere ce que cela signifioit & ajusta ses réponses au préjugé du public.

Elle avoit trouvé son pere & sa mere dans la douleur, & poussant des cris de rage contre Andolosio; elle prit ouvertement sa défense; elle loua son honnêteté & sa bienfaisance; leur dit hardiment que c'étoit à lui plus qu'à eux, qu'elle devoit l'amour de la vertu; elle leur raconta tout ce qu'il avoit fait pour elle; que la seule vengeance qu'il eut tiré de tant de traits d'ingratitude qu'il avoit reçus en Angleterre, étoit de l'avoir retenue dans un couvent pendant dix-huit mois, & que c'étoit ce qui avoit pu lui arriver de plus heureux. Le Roi qui étoit plus juste que son épouse, se repentit des mauvais traitemens qu'il avoit fait à Andolosio; il envoya chercher le Prince bossu, & lui demanda quelle certitude il avoit du bruit qu'il avoit répandu, qu'Andolosio ayant eu un enfant d'Agripine, l'avoit enlevée, & qu'après s'en être lassé, il l'avoit livrée à un de ses écuyers, auquel elle tenoit lieu de

maîtresse & de servante. Agripine fut indignée de cette horrible calomnie ; le Roi vouloit le faire juger selon la rigueur des loix, & il auroit eu la tête tranchée ; mais à la sollicitation de la Princesse, il se contenta de le condamner à une prison perpétuelle, afin de lui ôter toute occasion de nuire. Agripine fut bien aise d'être délivrée de ce monstre & des persécutions de sa mere. à cause de lui ; quoiqu'elle n'eût jamais consenti à l'épouser, elle craignoit qu'il ne traversât son mariage avec le Prince de Chypre.

L'Ambassadeur parut enfin ; le Roi ne comprenoit pas quel pouvoit être le sujet d'une ambassade si magnifique ; la Reine qui avoit appris de sa fille, qu'Andolosio étoit à Famagouste, craignit qu'il n'eût excité le Roi de Chypre à déclarer la guerre à l'Angleterre ; & que n'avoit-on pas à risquer avec un Général tel qu'Andolosio ? Elle communiqua ses conjectures en grand secret à quelques femmes de la Cour, qui le dirent dans un plus grand secret à leurs maris, & dans vingt-quatre heures, la guerre avec le Royaume de Chypre fut le bruit public, & peu s'en fallut que le peuple n'insultât l'Ambassadeur. Enfin après un délai de deux jours, pendant lesquels il avoit vu secretement la Princesse & lui avoit donné la lettre d'Andolosio, l'Ambassadeur présenta au Roi sa lettre de crédit & demanda l'audience : elle fut fixée au lendemain ; dans

l'intervalle la Reine qui frémissoit, (les coupables ont toujours devant les yeux les suites funestes de leurs crimes), fit tout ce qu'elle put pour savoir le véritable secret de l'ambassade ; toutes ses démarches n'aboutirent à rien.

L'Ambassadeur de Chypre suivi d'un Duc, de deux Comtes, de plusieurs Chevaliers & Ecuyers, fit la demande de la Princesse Agripine pour le Prince de Chypre. Il insista sur le desir que le Roi de Chypre avoit de cette union, & sur le bonheur dont les sujets des deux époux jouiroient. Si la vertu la plus éprouvée est la plus solide, celle de la Princesse avoit été exposée à bien des écueils ; l'Ambassadeur fit sentir cette verité dans sa harangue, mais fort adroitement. Il fit l'éloge du Prince de Chypre. La Reine étoit d'une grande inquiétude à ce sujet ; l'Ambassadeur lui présenta le portrait dont il étoit chargé pour Agripine ; elle le trouva très-beau, & le fit remarquer au Roi. Andolosio, dit-elle à sa fille, vous a sans doute parlé de ce Prince ; le portrait qu'il vous en a fait, est-il conforme à celui que nous voyons ? Agripine ne répondit rien : l'Ambassadeur assura le Roi & la Reine, que s'il y avoit quelque différence entre l'original & la copie, elle étoit toute à l'avantage du Prince, qui n'ayant pas encore atteint sa vingt-quatrième année, unissoit à la beauté du corps, les talens de l'esprit & les qualités

du cœur. Comme, ajoutèrent-ils, ce ne sont point des intérêts politiques qui font desirer ce mariage au Roi mon maître, après avoir eu le consentement du Roi & de la Reine d'Angleterre, il veut pour lui & pour le Prince son fils, avoir celui de la Princesse, mais libre & dégagé de toute contrainte. La Princesse baissa la vue, & assura l'Ambassadeur qu'elle dépendoit uniquement de la volonté de son pere & de sa mere. Alors le Roi & la Reine dirent que quoiqu'ils approuvassent & même qu'ils desirassent ce mariage, ils lui remettoient néanmoins tous leurs droits ; que c'étoit à elle à prononcer ; Agripine dit que puisqu'ils l'approuvoient, elle consentoit à donner sa main au Prince de Chypre, dont elle estimoit les rares vertus. Cet aveu fut suivi de grands cris de *vive Agripine, vive le Prince de Chypre*. Dès ce moment le mariage fut arrêté, & le lendemain les cérémonies d'usage furent faites.

On se disposa à nommer les Seigneurs & les Dames qui devoient accompagner la Princesse ; on intrigua, on cabala, on sollicita cet honneur, comme il arrive presque toujours ; ce choix dépendoit du Roi & de la Reine ; ils consulterent leur fille ; comme il y avoit plusieurs personnes de distinction sur les rangs, dont elle ne se soucioit pas, elle profita de la connoissance qu'elle avoit des intrigues de la Cour,

pour s'en débarrasser sans les exclure. Elle forma la liste des femmes, de toutes celles dont les amans ne seroient pas nommés, & celle des hommes étoit composée de ceux dont les maîtresses ne devoient pas être du vöyage. Dès que ces listes furent publiées, une consternation générale s'empara des femmes. Elles firent solliciter sourdement pour rester, les unes sous prétexte d'affaires, les autres à raison de leur mauvaise santé ; elles proposèrent à leur place les femmes qu'Agripine desiroit ; pour les hommes, très-peu demandèrent à être remplacés.

Lorsque tout fut ainsi disposé, le Roi fit préparer plusieurs vaisseaux, les fit charger de riches présens, & de toute sorte de provisions : il donna à Agripine les plus riches joyaux, & une grande quantité de piéces d'étoffe d'or ; il fit des dons à toutes les femmes de la Princesse, & la Reine en fit à tous les hommes. Le Roi & la Reine accompagnèrent Agripine jusqu'au vaisseau ; & avant de s'embarquer ils lui donnerent leur bénédiction suivant l'usage ; ils l'embrassèrent, & ne la quitterent point sans verser des larmes : les Anglois qui avoient mérité d'elle tant qu'ils la possédoient, la regretterent beaucoup quand ils la virent partir ; & n'y penserent plus huit jours après.

Agripine arriva heureusement à Famagouste, où Andoloso l'attendoit avec les Dames que

le Roi de Chypre avoit envoyées au-devant d'elle. Elle vit Andoloso avec beaucoup de plaisir ; il lui avoit préparé des fêtes superbes : la Princesse déjà enchantée de la beauté d'un climat si différent de celui d'Angleterre & d'Islande, & que sa douceur avoit fait consacrer autrefois à Venus, les trouva encore plus belles. Ampedo avoit passé huit jours à se transporter de contrée en contrée, pour apporter à cette fête ce que chacune a de plus rare & de plus précieux ; tout ce qui pouvoit y flatter les sens, y étoit rassemblé. La Princesse en croyoit à peine ses yeux. Ampedo lui fit voir son cabinet ; les phénomènes les plus merveilleux des trois regnes y étoient accumulés ; la ménagerie étoit encore plus amusante ; on avoit eu soin de cacher tous les animaux portant cornes ; elle s'en aperçut, & sourit en regardant Andoloso.

La fête n'étoit pas pour la Princesse seule ; tout le peuple, soit Cypriotes ou étrangers, y eurent part. Aux Tournois succédoient les joutes ; aux joutes, les bals publics & les illuminations. Le lendemain c'étoient des spectacles d'une autre espèce, des cavalcades, des jeux de bague, des carrouzels ; on termina le troisième jour par des simulacres de guerre de terre & de mer. Il se donna un combat naval dont on a long-temps conservé le souvenir à Famagouste. Deux escadres composées des vaisseaux les plus légers, aux pa-

villons d'Angleterre & de Chypre, ornés de banderolles de toutes couleurs, combattirent l'une contre l'autre au bruit d'une foule d'instrumens de musique & des cris des combattans. Deux vaisseaux dont on avoit eu soin de retirer l'équipage dans des chaloupes, furent brûlés & coulés à fond. La Princesse en fut effrayée ; on la rassura. Elle étoit montée à bord de l'Andolosio, galere dont on ne savoit qu'admirer le plus de la galanterie ou de la richesse ; les cordages étoient tissus de fil d'or & de soye ; les rames étoient or & azur ; les voiles étoient de pourpre ; vers la poupe s'élevoit un trône en forme de conque, soutenue par des Tritons & des Nereides ; des chaloupes qui suivoient la galere, & que la Princesse ne voyoit pas, portoient de jeunes plongeurs qui se jettoient dans l'eau, venoient folâtrer au-tour de la galere, & imitoient dans leurs jeux toutes les divinités de la mer.

Le combat finit par la victoire de l'une des escadres, & la Princesse posa une couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Le soleil étoit couché, la nuit avançoit, Agripine peu faite à la mer, commençoit à être inquiète, lorsque les escadres s'étant jointes, parurent étincelantes de lumiere ; elle se tourna & vit le port également éclairé ; sa galere en un instant parut un phosphore, jamais illumination n'avoit été si brillante ni si promptement exécutée : la galere s'approcha ; une chaloupe couverte

vint recevoir la Princesse & la conduisit chez Andolosio au bruit de plusieurs instrumens.

Le lendemain, c'étoit le jour du départ de la Princesse qui n'en étoit point prévenue ; on partit pour la chasse ; comme le rendez-vous étoit fort éloigné, on fit monter la Princesse sur un char attelé de quatre renes qu'Ampepedo avoit transportées du fond du nord ; une vingtaine de chars un peu plus grands, traînés par des cerfs pour les dames de la suite d'Agripine, suivoient le sien : ceux d'Ampepedo & d'Andolosio étoient attelés de six élans : les Seigneurs de la suite, les Chevaliers & leurs Ecuyers, étoient partis douze heures plutôt à cheval, & quelque diligence qu'ils eussent faite, à peine étoient-ils au rendez-vous, lorsque la Princesse y arriva ; elle fut étonnée de les y trouver. On quitta ces voitures, & après un repas de chasse, plus délicat que somptueux, on sortit de la forêt comme en se promenant ; on passa dans une enceinte, où le hazard sembloit avoir conduit. Dès que la Princesse parut, un bruit éclatant de cors & d'autres instrumens perça les airs, & cinquante chars plus brillans que les premiers, traînés par les plus magnifiques chevaux, marchaient à la suite d'un char de triomphe dans lequel Andolosio conduisit la Princesse, en lui annonçant que dans peu elle seroit rendue à la Cour du Roi de Chypre.

On se mit en marche, les gardes du Roi
escortoient

escortoient les chars ; la Princesse remarqua à quelque distance du sien, un de ses gardes ; il étoit d'une taille majestueuse & légère ; le pannache qui ombrageoit son casque, rabattoit sur son front & cachoit sa figure, de sorte qu'elle ne put pas le distinguer ; d'ailleurs il avoit si bonne grace, le son de voix si touchant, ce qu'elle en entendit lui parut si honnête & si ingénieux, que son cœur s'intéressoit à lui malgré elle : il disparut un moment après. A quelques lieues de la capitale, les troupes du Roi bordoiert le chemin à droite & à gauche ; à mesure que les chars passoient, les deux files se réunissoient & se replioient sur quatre de front pour leur servir d'escorte ; cette double haye finissoit à une demi-lieue de la capitale, où les Seigneurs, rangés dans le même ordre que les troupes, bordoiert le chemin ; quand les chars eurent passé, les troupes s'arrêtèrent & les Seigneurs se replierent aussi pour les accompagner, marchant à la tête de la colonne qui occupoit un espace immense : c'est dans cet ordre qu'on arriva au palais du Roi, qui étoit à l'autre extrémité de la ville ; il n'y eut que les Seigneurs à la suite des chars, qui la traversèrent ; les troupes arrivèrent devant le palais par un autre chemin, & se rangerent en ordre de bataille. En passant dans la capitale, jonchée de laurier & de fleurs, on eut soin de prendre les plus longs détours pour donner au peuple la satisfaction de voir leur nouvelle

Souveraine. Le Roi, les Princes de son sang & les Ministres, reçurent la Princesse dans un beau peristyle où ils l'attendoient. Lorsqu'elle descendit, le Roi alla au-devant d'elle & lui présenta son fils, qui lui offrit la main de la manière la plus noble & la plus modeste : malgré le changement d'habit, elle reconnut le garde qui l'avoit frappée. Le Prince paroissoit au comble du bonheur ; il parloit peu, ses yeux seuls exprimoient ses transports ; il aperçut Andolosio : que je vous ai d'obligation ! lui dit-il, d'un ton pénétré. La Princesse sentit tout le prix de ce remerciement. Un repas somptueux étoit préparé ; le Prince fut placé à côté d'elle ; ses distractions continuelles qui faisoient rire les courtisans, enchantoient Agripine ; le Roi sourioit, & se sentoit rajeunir ; enfin elle fut conduite à son appartement où le Prince la laissa. Le lendemain se fit la cérémonie du mariage, après laquelle Agripine avoua que quelque idée qu'elle se fût faite de lui, elle étoit bien au-dessous de la réalité ; qu'elle n'aspiroit qu'à mériter son amour & son estime ; il lui fit les déclarations les plus tendres. Enfin il fallut céder à l'étiquette ; le Prince reçut pendant toute la matinée les félicitations des Grands & du peuple, & la Princesse, les complimens des Dames. Alors les fêtes commencèrent ; le Roi avoit chargé Andolosio d'en être l'ordonnateur ; elles furent aussi galantes que celles de Famagouste, quoiqu'elles

ne se ressemblassent en rien ; elles durèrent six semaines , avec une si grande variété de plaisirs , qu'elles ne parurent pas durer six jours.

Andoloso comptoit pour rien les fêtes les plus agréables , si le peuple ne les partageoit pas avec les Grands. Il y eut dans toutes les villes du royaume , des réjouissances publiques , qui toutes tournerent au soulagement des citoyens. Le Roi ordonna que dans chacune : on choisit les garçons & les filles pauvres qui se conviendroient , & qu'on les mariât avec une dot prise sur la recette des deniers royaux. Il fit distribuer de l'argent au peuple , & ordonna par-tout des repas publics à ses dépens. Tous les orphelins eurent un fort assuré : dans les villes principales , il fit élever des monumens utiles , des marchés commodes , des fontaines , enfin tout ce qui put y attirer l'étranger.

On se ressentoit un peu plus dans la capitale de la présence du Roi. Tous les étrangers y furent magnifiquement reçus , chacun suivant son état. Il y vint des Chevaliers de toutes les contrées ; les tournois avoient été annoncés depuis plusieurs jours. Seigneurs & vassaux , chacun se piqua d'être superbement monté pour venir offrir ses présens ; ils furent dignes du Roi & au gré des deux époux. Andoloso donna un vaisseau chargé de vin muscat & de malvoisie , qu'on buvoit comme du vin or-

dinaire. Les Seigneurs, les Chevaliers & leurs écuyers furent invités de rester pendant les six semaines, & furent tous défrayés aux dépens du Roi.

Les tournois commencerent ; ils se firent avec beaucoup d'ordre. Sur la fin du jour on distribuoit le prix, & c'étoit de la main de la Princesse qu'on devoit les recevoir. Andolosio excelloit dans ces exercices ; mais pour ne gêner personne, il s'étoit fait un point de n'entrer en lice, que lorsqu'on l'y appelloit ; c'étoit pendant le bal que la nouvelle Reine couronnoit le Vainqueur, si le Chevalier après l'avoir emporté à la lance, à la course & dans tous les autres jeux de la chevalerie, l'emportoit aussi à la danse. Andolosio avoit déjà été couronné plusieurs fois, & les hommes & les femmes lui prodiguoient également leurs applaudissemens. Un jour qu'il avoit mérité tous les prix, & que d'une commune voix, le peuple & les Seigneurs les lui adjugeoient, le Roi pour plaire à la nation Angloise le décerna au Comte Théodore, qui avoit accompagné Agripine. Si le Roi de Chypre devoit faire une injustice, c'étoit moins à Andolosio qu'à tout autre ; mais Andolosio y fit peu d'attention, ayant pour lui le cri général, & l'approbation du peuple qui murmura.

CHAPITRE VIII.

*Complot atroce. Fin tragique du chapeau.
Mort d'un des fils de Fortunatus.*

THÉODORE, qui eut dû se contenter d'avoir obtenu le prix par la faveur du Roi; fut indigné de ce que le peuple pensoit pour Andolosio : sa présomption lui fit croire que l'injustice étoit du côté du public; il jura de s'en venger : il eût été tout simple qu'il eût mis sa vengeance à disputer de nouveaux prix; c'étoit du moins la voie la plus sûre de mettre le public dans son tort, & celle que sa vanité auroit dû lui suggérer; il aima mieux se servir de la ressource des lâches. Il savoit qu'Andolosio avoit plusieurs envieux; il en avoit remarqué un en autres, qui à chaque succès & à chaque trait de générosité de ce valeureux chevalier, frémissoit de rage; il étoit depuis long-tems le moment de le perdre, soit par ses calomnies, soit par quelque trahison; mais rien encore n'avoit pu lui réussir; il en étoit d'autant plus désespéré, qu'il savoit qu'Andolosio connoissoit le fond de sa haine, & ne daignoit pas y faire attention. Cét envieux, qui détestoit les gens de bien, parcequ'il n'avoit jamais sù faire que le mal, étoit le comte de Limosi. Théodore alla le trouver : Il est

bien triste pour nous, dit-il, que parceque cet Andolosio s'est fait quelques créatures à force d'acheter leur estime par ses bassesses & par son argent, nous soyons exposés à nous voir sacrifiés à cet homme obscur, par une vile populace. Quoi ! le Roi lui-même n'est pas à couvert de la censure : il suffit que son souverain me couronne, pour qu'on le trouve injuste ; c'est un attentat commis contre la personne sacrée, & c'est à nous à le venger. Il est honteux qu'un Roi dépende du vain caprice de ses sujets ; c'est à la source du mal qu'il faut remonter ; c'est Andolosio qui corrompt le peuple, c'est Andolosio qu'il faut punir. Le comte de Limosi l'écouta avec plaisir, il n'étoit embarrassé que sur les moyens. Comment attaquer un homme qui a la confiance du Roi & l'amitié du peuple ? Il a, disoit le comte, fasciné l'un & l'autre, & ses richesses inépuisables seront toujours un obstacle à nos projets. Quelle est donc la source de cette opulence ? il a peu de terres ; son père ne quitta Famagouste que parcequ'il étoit dans la misère ; ils ont beaucoup voyagé l'un & l'autre ; mais Fortunatus & Andolosio eussent-ils gagné un empire chacun, aux dépenses qu'ils ont faites, ils devroient être ruinés. La fête qu'il a donnée à la Reine surpassoit en magnificence celle de son Souverain, Oui, je crois avoir deviné le mot de cette énigme ; Andolosio n'a hérité de son père que de l'art

diabolique de Nécromantie. N'avez-vous pas entendu dire qu'on l'avoit vu avec des cornes à la tête ? depuis quelque tems nous n'entendons parler que de prodiges , de chiens , de chevaux qui naissent avec des cornes ? ne voyez-vous pas avec quel soin son frere achète tous ces monstres pour en dérober la connoissance au public ? Il faut l'accuser hautement & le livrer aux Prêtres. Théodore ne fut point de cet avis ; les Prêtres seront pour lui , car il a fait beaucoup de fondations ; le peuple le prendra sous la protection , parcequ'il est généreux ; le Roi le défendra , parcequ'il fait l'art de flatter : le plus sûr , mon cher Comte , le plus sûr est de l'enlever. Je vois trois grands avantages dans ce parti : d'abord notre vengeance est sûre ; elle sera impunie , parcequ'il n'y aura que nous dans le secret , & elle peut nous être fort utile , parcequ'Andolosio nous avouera , de gré ou de force , la source de son opulence , & que quoique l'art de Nécromantie soit un grand mal , nous nous en servirons pour réparer le mal qu'il a fait. J'ai entendu dire à de très-grands docteurs , qu'il étoit permis de faire un petit mal quand il en résulroit un grand bien : or vous voyez le bien immense que nous ferons. Quant au moyen de nous emparer de lui , il me paroît tout simple. Votre château est situé auprès de Famagouste : lorsque les fêtes seront finies , Andolosio retournera chez lui ; nous l'atten-

drons sur le passage , nous l'attaquerons , & sur-tout nous aurons soin qu'aucun de ses gens ne nous échappe ; nous renfermerons Andoloso dans votre château , & nous le mettrons hors d'état de nuire à l'avenir à personne , de tromper le Roi & le peuple , & sur-tout d'enlever tous les prix des tournois. Le comte de Limosi , qui n'avoit osé d'abord proposer ce moyen , de crainte qu'il ne parût trop violent à Théodore , l'approuva , le rectifia & y ajouta tout ce que l'envie put lui suggérer de plus prudent.

Après que les fêtes furent terminées , Andoloso prit congé du Roi & des jeunes époux qui le comblèrent de caresses : la Princesse avoit dévoilé à son mari tout ce qui s'étoit passé à la cour d'Angleterre au sujet d'Andoloso , l'heureuse vengeance qu'il en avoit tirée ; & quoiqu'elle fût le secret de la bourse & du chapeau , & qu'elle fût femme , elle le garda jusques après la mort d'Andoloso. Elle n'en parla , dans les récits qu'elle fit à son mari , que comme de deux bijoux fort rares , qu'il tenoit de son pere , & qui les lui avoit recommandés en mourant , aux dépens même de sa vie. Le Prince partageoit la reconnoissance de son épouse , & leur tendresse pour Andoloso étoit un nouveau nœud pour leur amour. Ils le virent partir avec le plus grand regret ; le Roi s'étoit justifié de l'espèce d'injustice qu'il lui avoit faite , en lui ôtant le

prix pour le donner à Théodore. Pouvois-je faire autrement ? Je viens de m'unir à la nation Angloise ; les Chevaliers de toutes les nations avoient remporté des prix, les seuls Anglois n'en avoient aucun ; vous en aviez obtenu une si grande quantité, que je n'ai cru vous faire tort en vous arrachant une feuille de laurier, pour la mettre sur la tête du Comte Théodore : au reste j'ai vu avec plaisir que le peuple vous a rendu justice. Andoloso s'excusa lui-même de sa trop grande avidité pour la gloire, & en demanda pardon au Roi, qui lui ordonna de revenir le plus promptement qu'il pourroit.

Tandis qu'Andoloso prenoit congé, le Comte de Limosi & Théodore dispofoient sur son chemin, des scélérats qu'ils avoient été chercher au loin, leur désignoient l'ennemi sans jamais le nommer, en leur recommandant de le prendre & de ne tuer que les gens : ils leur promirent de grandes récompenses & les dépouilles des vaincus.

Comblé des bontés de ses maîtres, l'ame satisfaite du bien qu'il avoit fait, l'esprit occupé des moyens d'en faire encore, Andoloso voloit dans les bras de son frere ; il suivoit le chemin de Famagouste, s'entretenant familièrement avec ses gens. Les émissaires des Comtes, embusqués derriere des haies, attendirent qu'il fût au milieu d'eux ; alors sortant de tous côtés, ils se jetterent à grands

cris sur les brides des chevaux : Andoloso & ses gens se défendirent avec courage ; mais que peut la valeur contre le nombre & la trahison ! Le chemin étoit parsemé de clous à plusieurs pointes ; les chevaux furent en-ferrés, & on leur coupa les jarrets ; les chevaliers furent renversés, & tous passés au fil de l'épée : Andoloso s'étoit relevé, & avoit tué trois de ces assassins. Malheureusement le chapeau étoit entre les mains de son frere ; néanmoins il se seroit débarrassé d'eux ; mais comme il se battoit en retraite, les deux comtes, jusques alors spectateurs du combat, l'attaquèrent par derrière, il leur fit face ; ils l'attirerent auprès d'un arbre, sur lequel ils avoient posté deux des scélérats ; lesquels à un certain signe, laisserent tomber un énorme filet qui enveloppa Andoloso & l'éleva dans l'air. On se saisit de lui, & les deux comtes l'enfermerent dans les prisons du château, l'enchaînerent, & lui donnerent des gardes qui le veilloient jour & nuit. En vain leur promit-il des sommes considérables s'ils le laissoient sortir ; ils craignoient trop la cruauté de leurs maîtres ; d'ailleurs quand il auroit pu s'échaper de la prison, le château étoit dans une Isle qui étoit gardée de tous côtés.

La nouvelle de l'assassinat des gens d'Andoloso, qu'on avoit dépouillés, & dont les corps furent trouvés dans le chemin, jeta à une grande consternation à la Cour, on crai-

gnoit qu'Andolosio n'eût été tué ; le Roi dépêcha sur le champ un courier à Famagouste, & ce fut par lui qu'Ampedo en apprit la première nouvelle. Les deux comtes parurent fort affligés, & demanderent au Roi une escorte pour faire des recherches dans tous les environs de l'endroit où s'étoit commis le meurtre, dont le château de Limosi n'étoit pas bien éloigné. Ampedo revint à la Cour avec le courier ; il se jeta aux genoux du Roi, le pria de lui prêter main-forte, & de faire chercher Andolosio dans tout son Royaume : le Roi & les Princes mêlerent leurs larmes aux siennes. Le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense de mille ducats à celui qui donneroit des indices de l'assassinat d'Andolosio ; il fit faire des perquisitions de tous côtés : il jura à Ampedo de ne rien épargner, quand il devroit lui en coûter la moitié de son Royaume, & de le venger s'il étoit mort, par le supplice du meurtrier, quel qu'il fût.

Plusieurs jours s'étoient passés dans ces recherches inutiles : Ampedo, au moyen de son chapeau, s'étoit transporté dans tous les lieux où il imaginoit qu'il pourroit trouver son frère. Enfin désespéré de ne rien découvrir ; funeste chapeau, dit-il, qui me deviens inutile au moment où ta vertu me seroit le plus nécessaire : hélas si mon frère t'avoit eu, peut-être l'aurois-tu sauvé de ses ennemis ! Il n'est

plus, sans doute; péris donc, inutile présent, & aussi-tôt il le jeta dans le feu, afin que personne ne pût en jouir. Il dépêchoit vers le Roi, courrier sur courrier, & il ne recevoit aucune nouvelle favorable. A peine son chapeau fut-il brûlé, qu'il lui vint mille moyens de découvrir son frère, auxquels il n'avoit pas songé auparavant; il eût voulu le r'avoit au prix de la moitié de son sang: ce nouveau chagrin ne faisant qu'accroître son désespoir, il tomba dangereusement malade. Tout Famagouste étoit dans les larmes: puisque le Ciel nous a ravi Andolosio, disoit-on; qu'il nous laisse son frère: que de victimes il va frapper, s'il prend encore celle-là! Tous leurs vœux furent inutiles, comme les secours de la médecine; Ampedo, consumé de chagrin, expira, également regretté des grands & des petits: chacun perdoit en lui un pere, un protecteur ou un ami. Cette mort excita encore le ressentiment du Roi contre les assassins de son frère. Tous les habitans de Famagouste prirent le deuil. Le jour de ses funérailles, on n'entendoit que sanglots & gémissemens dans toutes les rues: pendant les huit jours suivans, chacun resta chez soi: cette ville immense sembloit un désert. Sur le port le bruit des vagues se mêloit tristement aux voix confuses des commerçans & des matelots qui pleuroient leur appui. Les larmes & les cris redoublèrent, lorsqu'on apprit qu'au dé-

faut de son frère, il laissoit son palais au Roi, & toutes ses richesses au peuple, aux commerçans & aux laboureurs.

Le comte de Limosi, après avoir parcouru le Royaume, revint avec une douleur feinte, apprendre au Roi qu'il n'avoit rien découvert, & lui remit son escorte bien harassée du chemin qu'il lui avoit fait faire; le Roi loua son zele & son amitié pour Andolosio, & tous les honnêtes gens lui en marquerent sa reconnoissance. Il demanda la permission de s'en retourner chez lui pour se reposer, & partit, laissant tout le monde dans l'erreur. Le jour même de son arrivée, il alla dans la prison d'Andolosio; & comme il y entra d'un air triomphant, Andolosio le pria de lui apprendre de qui & pourquoi il étoit prisonnier. Je n'ai fait du mal à personne, dit-il, & si sans le savoir, j'ai fait du tort à quelqu'un, je suis prêt à le réparer; apprenez-moi le dommage, & quel qu'il soit j'ai une fortune assez considérable pour en indemniser l'homme le plus riche & le plus puissant; mais faites-moi sortir de cet abominable lieu. Le Comte se mit à rire. Andolosio, lui dit-il, tu es ici en mon pouvoir, & rien au monde ne peut t'en arracher. N'espère point d'obtenir jamais la liberté; cependant il ne dépend que de toi d'avoir un tort plus doux; j'adoucirai tes peines, à condition que tu me diras d'où tu tires ces sommes immenses que tu prodigues. Andolosio le regarda

d'un air de mépris ; infâme assassin , lui dit-il , je les aurois partagées avec toi , si tu m'avois témoigné en avoir besoin ; tu devois connoître ma générosité ; pour te punir de ta lâcheté , tu ne sauras jamais ce que tu desites , & tu auras commis en pure perte , le crime le plus atroce. Eh bien , reprit le Comte , prépare-toi à souffrir les plus longs & les plus cruels tourmens. Andoloso qui connoissoit la méchanceté du Comte , ne répondit rien , & le laissa sortir ; le lendemain faisant réflexion qu'il ne gagneroit rien sur ce caractère féroce , il prit le parti de dissimuler. Le Comte revint avec ses satellites ; il l'interrogea encore : eh bien , lui dit Andoloso , puisque tu fais tant de cas des richesses , je veux bien te faire part des miennes. J'ai un puits dans mon palais que mon pere avant sa mort remplit d'or & de pierreties ; tu fais qu'il passoit pour être plus riche que les Rois , & qu'il rétablit les affaires de la republique de Venise : par quel secret il avoit acquis ces richesses , c'est ce que j'ignore : fais-moi transporter à Famagouste , & je t'indiquerai ce puits qui n'est connu que de mon frere & de moi. Le Comte lui dit : tu mens ; car tu n'avois pas emporté ton puits en Angleterre ni dans tous les lieux où tu as fait de si énormes dépenses. Ton secret est avec toi ; que risques-tu à t'ouvrir à moi ? je sai que tu connois l'art de Necromantie ; apprends-le moi , & tu peux être assuré que

tu t'épargneras bien des supplices. Andolosio lui jura que non-seulement il ne connoissoit point cet art, mais encore qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais existé. Le Comte qui croyoit bien plus au diable qu'à Dieu, fut plus convaincu que jamais qu'Andolosio le trompoit. Il fit ôter ses chaines, & le fit appliquer à la torture la plus rude, le questionnant pendant son supplice qu'il fit durer aussi long-tems que les forces humaines pouvoient le supporter : il n'en put rien arracher ce jour-là : le lendemain le Comte reparut avec ses bourreaux & de nouvelles tortures ; Andolosio se souvenant qu'après avoir perdu sa bourse, il l'avoit retrouvée au moyen de son chapeau, espéra qu'il pourroit bien l'enlever encore au Comte ; ainsi il ne fut aucune difficulté d'avouer son secret ; le Comte prit la bourse, fit l'épreuve, & fut fort content qu'Andolosio lui eût dit la vérité ; cependant il le fit remettre dans les fers, & le fit garder encore avec plus de soin, ayant tout à craindre du Roi, si jamais son prisonnier se trouvoit en liberté.

Le Comte paya les dettes dont il étoit accablé de tous côtés, fit des acquisitions considérables, rétablit ses affaires qui étoient très-dérangées, & se livra à toutes ses débauches. Il reparut à la Cour, & raconta au Comte Théodore tout ce qu'il avoit fait, & le secret de la bourse dont il étoit le maître. Théodore vouloit qu'on fit mourir le prisonnier. Tant

qu'il fera en vie, disoit-il, nous avons tout à risquer ; on dit qu'il est très-savant en Necromantie ; sa bourse en est une preuve ; il a le secret, dit-on, de s'envoler dans les airs, de se transporter en un moment d'un bout du monde à l'autre. La Princesse, depuis qu'on le croit mort, a dit qu'elle connoissoit le secret de la bourse ; qu'elle l'avoit eue entre les mains, qu'elle en avoit tiré elle-même des sommes considérables, qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne, craignant que quelqu'un n'attantât à sa vie pour lui ravir un trésor si rare. Oh ! nous n'avons rien à craindre de ce côté, répondit le Comte, car non-seulement il m'a assuré dans les tortures, qu'il ne croyoit pas à l'existence de cet art, & qu'il ne s'en étoit jamais servi ; mais encore, il est si bien enchaîné & si bien gardé, que je défie tous les nécromans de l'univers de l'arracher de mes mains.

Les deux scélérats s'étant assurés le mieux qu'ils pouvoient contre les suites de leur crime, se mirent à puiser tour à tour dans la bourse : ils en tirèrent des monceaux d'or ; leur avidité n'étant pas encore rassasiée, ils entretent en dispute pour savoir à qui la bourse appartien-droit. Après bien des débats, craignant que leurs querelles ne les trahissent, comme il arrive presque toujours entre les personnes qui ne sont unies que par le crime, ils convinrent qu'ils la posséderaient alternativement chacun

chacun pendant six mois, que le Comte de Limozi comme le plus âgé, & ayant actuellement la bourse, la garderoit les six premiers. Sur-tout il fut arrêté entr'eux, que comme la Reine connoissoit le pouvoir de la bourse, ils ne feroient pas des dépenses trop éclatantes, de crainte qu'on ne les soupçonnât. Au surplus ils vécutent ensemble dans toute sorte de plaisirs, & faisant de leurs richesses un usage bien différent de celui qu'en avoient fait les deux freres.

Théodore craignoit encore Andolosio dans les fers. Il dit au Comte de Limozi qu'il voudroit voir si dans l'état où il étoit, il avoit la même audace, que lorsqu'il lui disputoit le prix; que pour se venger, il seroit charmé de jouir de l'humiliation de cet homme orgueilleux rendu à son premier néant. Il demanda une lettre au Comte de Limozi pour pouvoir entrer dans la prison d'Andolosio. Le Comte hésita quelque tems; mais vaincu par les importunités de Théodore, il lui donna la lettre qu'il demandoit. Théodore ne l'eut pas plutôt qu'il obtint une permission du Roi de s'absenter pour quelque tems de la Cour, & partit.



C H A P I T R E I X.

*Fin malheureuse du second fils de Fortunatus.
Punition des assassins. La bourse perd sa
vertu. Eloge des deux freres.*

LE malheureux Andolosio courbé sous le poids de ses chaînes, livré à la plus affreuse misere, se rappeloit la prédiction de l'hermite ; il regretoit de n'avoir pas mis ses exhortations à profit, & de n'avoir pas refusé la bourse lorsque son frere la lui laissa. Quel chagrin pour lui, disoit-il, si jamais il apprend ma cruelle aventure ! oh que la sagesse est préférable à la vanité qui nous fait courir après la gloire & après les richesses ! Il étoit plongé dans ces réflexions lorsque Théodore entra dans la prison : il crut que le Comte de Limozî satisfait d'avoir la bourse, envoyoit son ami pour soulager ses peines ; il lui tendit les bras comme à son libérateur. Cher Comte, lui dit-il, vous êtes Chevalier ; je partage cet honneur avec vous & je ne m'en suis jamais rendu indigne : cependant le plus abject des criminels seroit-il puni aussi sévèrement ? Alors il souleva ses fers, & fit voir des bras & des jambes rongés par la pourriture ; l'humidité de son cachot avoit fait tomber ses habits en lambeaux ; les cicatrices des playes que la torture lui avoit

faites, étoient encore ouvertes; sa voix étoit foible & languissante. Je comprends, lui dit Théodore, que ce séjour doit déplaire à un preux Chevalier tel que toi; à un heros qui lors même qu'il est vaincu, semble ne céder la victoire que par grace. Vante nous l'amitié du Roi & la faveur du peuple; ne te font-ils pas l'un & l'autre d'un grand secours? Andolofio demeura confondu de ce nouvel outrage. Lâche, répondit-il, que ne me tenois-tu de semblables propos à Londres, ou avant que ton complice m'eût mis hors d'état de te punir; si tu ne reçois pas le châtement que tu mérites, n'en accuse pas ma valeur, ne t'en prens qu'à ces fers qui me retiennent. Fais-les tomber; ramene-moi sur le champ de bataille, quelque foible que je sois, je doute que tu soutienes encore mes regards; mais que demandes-tu? Est-ce pour outrager un cadavre, que tu es descendu dans ce tombeau. Andolofio, reprit Théodore, crois-moi, prens un ton plus conforme à ton état, si tu aimes la vie; elle m'est odieuse; répondit-il, puisque je te vois encore: choisis, ou de me l'enlever, ou de me délivrer de ta présence; l'air que je respire n'est-il pas assez infect? Les tourmens que je souffre me sont moins insupportables que la vue d'un mal honnête homme; & quelque différent que soit notre état, sois assuré que je ne changerois pas avec le tien. Oh! je n'en suis pas tenté, reprit d'un ton railleur le Comte

Théodore, à qui la fierté d'Andolofio en im-
 posoit ; cependant, ajouta-t-il, si tu veux me
 donner une bourse semblable à celle que tu
 as donnée au Comte de Limozi, tu peux
 espérer que j'adoucirai ton sort. Si j'en avois
 dix, répondit Andolofio, je te les donnerois
 pour me venger de toi ; car sans doute
 l'usage que tu ferois des richesses, te conduiroit
 bientôt au terme que méritent tes crimes. Dans
 les mains d'un méchant tel que toi, les ri-
 chesses sont un poison qui consume celui qui
 les possède. Je n'ai plus de bourse, mais si
 tu es si avide de richesses, amene-moi chez
 mon frere, il a de quoi satisfaire ta cupidité.
 Oui, oui je t'y menerai chez ton frere, re-
 prit Théodore, & même plutôt que tu ne
 penses. Andolofio ne comprenoit rien à ce
 discours ; & lorsque Théodore lui eut fait
 comprendre qu'il étoit mort, il répandit un
 torrent de larmes. Que tardes-tu, ajouta-t-il,
 à m'arracher la vie. Crois-moi, tant que je
 respirerai, tu as à craindre un accusateur au-
 près du Roi. Qui ? toi, lui dit Théodore !
 en effet que ne l'appelles-tu ton secours ?
 & cette Agripine qui t'appelloit son pere, &
 son tendre époux, qui te traitoit comme son
 égal, & tant des belles Dames pour qui tu
 as rompu tant de lances & qui t'ont donné
 tant de prix, que ne viennent-elles à ton aide ?
 mais sans recourir à ces illustres ingrats, que
 ne te délivres-tu toi-même ? Habile dans l'art

de Nécromantie ; toi , à qui l'enfer obéit , que ne t'évoles-tu dans les airs , comme tu faisois autrefois ? je vois bien que depuis que tu n'as plus de bourse , les hommes & les démons sont sourds à ta voix : je suis plus généreux qu'eux : tu veux que je te conduises à ton frere , prépare-toi encore pour ce voyage. Théodore à ces mots fit entrer le géolier , lui ordonna d'étrangler Andolosio , & lui promit cinquante ducats ; mais le géolier plus humain que Théodore , eut horreur de cette proposition ; quoique accoutumé au sang , il fut touché de l'état déplorable de cet infortuné qui n'avoit plus qu'un reste de vie tout prêt à s'exhaler. Envain Théodore entra-t-il en fureur , il ne put jamais obliger le géolier à lui obéir ; Théodore lui dit que puisqu'il étoit si compatissant , il n'avoit qu'à lui donner les instrumens dont il se servoit , le géolier sortit sans lui répondre : alors cet homme impitoyable prit sa ceinture , la mit au-tour du col d'Andolosio , & avec son poignard la tordit , jusqu'à ce qu'il l'eût étranglé ; ensuite il jeta quelques piéces d'argent au géolier , afin qu'il le fit enterrer.

Ainsi périt dans la cinquantieme année , par la main de l'injustice & de la cruauté , cet homme qui jamais ne fit du mal à personne , qui ne se vengea de ses ennemis que par ses bienfaits ; qui aima mieux soutenir des Rois sur le trône , que de conquérir des empires : il excita l'envie par la seule vertu qui peut la

subjuguier par la générosité, qui ne devoit pas faire des jaloux, puisqu'elle ne peut pas faire des rivaux. En lui finit la famille de Fortunatus sur laquelle le ciel épuisa ses faveurs, afin que dans les différens traits qui composent son histoire, les hommes apprissent que la sagesse est au-dessus des dons les plus rares.

Après le meurtre d'Andolosio, le Comte Théodore ne s'arrêta pas au château de Limosi, il revint à la Cour d'un air serein & triomphant, s'applaudissant en secret du crime horrible qu'il venoit de commettre. Le Comte de Limosi alla au-devant de lui; il lui demanda ce qu'il pensoit de son isle & de son château. Le scélérat lui répondit que ce qu'il y avoit trouvé de plus beau, étoit la prison d'Andolosio, sur-tout lorsqu'il en étoit parti; le Comte ne l'entendit point d'abord; Théodore lui dit en l'embrassant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il l'avoit tué de ses propres mains; il lui recommanda sur-tout de faire mourir son géolier qui avoit refusé son ministère, & qui pourroit bien les trahir. Le Comte qui n'étoit qu'envieux, étoit fâché de ce que Théodore n'avoit pas laissé finir ses jours à Andolosio qui ne pouvoit vivre long-tems; il commençoit à sentir des remords, car l'envie, quand elle s'est assouvie, est aussi tourmentée par le mal qu'elle a fait, qu'elle étoit agitée avant de le faire par le bien qui excitoit sa haine.

La bourse enchantée avoit perdu sa vertu au moment qu'Andolosio avoit cessé de vivre ; les deux Comtes ignoroient que tel étoit l'enchantement qui y étoit attaché. Les six mois du Comte de Limosi étoient expirés ; le Comte Théodore la lui demanda pour six mois suivant leurs conventions : il y en avoit trois que le Comte de Limosi n'y avoit fouillé. Il ne la refusa point à Théodore, qui d'ailleurs avoit grand besoin d'argent, ayant dépensé, & beaucoup au de-la, celui qu'ils en avoient retiré ensemble : le Comte ouvrit la cassette & remit la bourse à Théodore qui y plongea sa main avec avidité ; mais il n'y trouva rien : il y revint plusieurs fois, & n'y trouva rien encore ; ils se regarderent l'un & l'autre, & resterent immobiles, comme s'ils eussent été frappés de la foudre ; Théodore ne sortit de son étonnement que pour entrer dans la colere la plus violente. Homme faux & perfide, dit-il à Limosi, vous ne vous contentez point que je vous aie laissé jouir le premier de la bourse d'Andolosio, vous voulez la garder pour vous seul, & vous profitez de mon absence pour vous en faire faire une semblable & me la donner à la place de la vraie ; je ne le souffrirai point, & si vous ne vous hâtez de me la rapporter, craignez ma vengeance. En vain le Comte jura que c'étoit la même bourse, & qu'il n'y avoit rien changé ; qu'il étoit aussi surpris que lui de ce qu'elle ne

rendoit rien ; Théodore furieux, mit l'épée à la main, Limози se mit en défense, mais il étoit foible & âgé ; ils se battirent long-tems ; le bruit qu'ils faisoient, attira les domestiques du Comte ; ils enfoncerent, & le trouverent étendu dans son sang d'une blessure mortelle qu'il venoit de recevoir ; Théodore n'en étoit pas moins acharné après lui, ne cessant de lui demander sa bourse. Les domestiques les séparèrent, & forcerent Théodore de sortir.

Le bruit de ce combat parvint au Roi. Tout le monde qui connoissoit l'union des deux Comtes, fut étonné de leur brouillerie ; ils furent mandés l'un & l'autre ; le Comte de Limози ne put être amené à cause de sa blessure ; le Roi ordonna à un de ses Officiers d'aller le voir de sa part, & de savoir le sujet de la querelle. Le Comte s'obstina à se taire ; l'Officier que le Roi avoit envoyé, étoit intéressé lui-même à savoir la vérité, parce qu'il se métoit depuis long-tems de ces deux hommes ; il prit en particulier un des domestiques qui lui dit qu'une bourse avoit été le sujet de leur dispute ; il l'alla chercher, & ajouta, voyez si cela vaut la peine que deux honnêtes gens se coupent la gorge. La bourse de Fortunatus avoit fait quelque éclat à la Cour, parce que la Princesse, depuis qu'on n'avoit plus de nouvelles d'Andoloso, ne se croyoit plus obligée au secret ; l'Officier s'empara de la bourse, & la remit au Roi qui la

fit voir à la Princesse. Aussi-tôt on envoya des gardes investir la maison du Comte de Limozi, la Princesse reconnut la bourse : quand elle y mit la main & qu'elle n'en retira rien, elle s'écria avec douleur ; c'en est fait, Andolosio est mort, & ces scélérats l'ont tué. On lui demanda pourquoi elle assûroit ainsi la mort d'Andolosio ; & elle leur dit qu'il lui avoit appris que la vertu de la bourse devoit cesser avec la vie des enfans de Fortunatus.

On demanda au Comte Théodore quel étoit le sujet de sa dispute avec son ami ; il refusa de le dire. Le Roi le fit charger de fers. On lui dit que le Comte de Limozi avoit avoué une partie de ses crimes ; mais qu'on vouloit avoir un détail circonstancié de tout ce qui s'étoit passé au sujet d'Andolosio. Il s'obstina à refuser. On le mit à la torture, on lui présenta la bourse ; & il détailla jusqu'à la moindre circonstance de la mort d'Andolosio. Le Comte de Limozi avoit avoué son assassinat, & déclaré tous les malheureux qu'il y avoit employés.

Lorsque les auteurs de la mort d'Andolosio furent connus, on eut bien de la peine d'arrêter la fureur du peuple qui demandoit ces deux monstres, & qui avoit investi la maison du Comte de Limozi, paut y mettre le feu. Leur crime n'étoit que trop avéré : ils furent condamnés à expirer sur la roue, après avoir été dégradés. Avant de les conduire au sup-

plice, on se transporta au château de Limozis. On arrêta tous ceux qui avoient eu connoissance du crime, ou qui y avoient prêté leur ministère, & la plupart furent condamnés à la mort. On accorda la vie à celui qui enseigna où étoit le cadavre d'Andolosio, qu'on avoit jetté dans un des fossés du château. On le porta dans la prison du Comte Théodore, afin d'augmenter son supplice par la vue de cet objet. Le jour de leur exécution, le Comte de Limozis fut enlevé de son lit, & quoique mourant il fut conduit sur l'échafaut, mais il expira aux premiers coups qu'il reçut; le Comte Théodore ne fut pas aussi heureux, il passa deux jours dans les douleurs les plus cruelles; le peuple lassé de le voir vivre, renversa l'échafaut, se jeta sur ce malheureux, le traîna dans la boue & le déchira en mille piéces. On n'outragea pas moins le cadavre du Comte de Limosin. On sut que le Roi avoit ordonné que son château seroit détruit; le peuple s'y transporta & n'y laissa pas pierre sur pierre. On respecta la prison d'Andolosio, sur laquelle on éleva une chapelle avec cette inscription : *ADieu bien-faisant & miséricordieux, & aux mânes du généreux Andolosio* : son cœur y fut déposé. Son corps fut transporté à Famagouste dans le tombeau de son pere. Le deuil recommença dans cette ville affligée. On allumoit des bûchers, & l'on y jettoit les représentations des meurtriers; deux des scélérats qui avoient

attaqué Andolosio & tué ses gens, s'étoient réfugiés à Famagouste; ils furent découverts & traînés au supplice : l'oraison funebre de l'homme juste & bienfaisant, est dans les larmes du peuple, & non dans les vaines déclamations des Orateurs.

Famagouste retentissoit de cris & de gémissemens; & quand le peuple apprit que le Roi, les Princes & la Cour avoient pris le deuil de son bienfaiteur, les larmes de tendresse pour le Roi se mêlerent à celles de la douleur. Le Prince avec son épouse vinrent à Famagouste, & les habitans l'aimèrent comme l'héritier du trône, & l'adorèrent comme un cœur sensible qui partageoit leurs regrets. La Princesse versa des larmes, en se rappelant les fêtes qu'Andolosio lui avoit données à son passage : elle témoigna au peuple combien elle étoit touchée de sa douleur. Quand elle & son époux eurent pris possession du palais qu'Ampédo leur avoit donné au défaut de son frere, ils firent publier qu'ils distribueroient aux citoyens de Famagouste les richesses qu'il leur avoit laissées. Les Notables ayant convoqué le peuple, il fut délibéré qu'on abandonneroit les legs aux Princes, qui casserent une délibération à laquelle ils n'avoient point été appelés. Ils convoquerent eux-mêmes une nouvelle assemblée, & après un long combat de générosité, il fut arrêté que la succession seroit partagée entre les Princes & le peuple,

comme entre les héritiers d'une même famille;
Les vertus des deux freres furent long-tems
dans Famagouste un exemple plus puissant
pour les mœurs, que les loix & l'autorité:

F I N.

72714576

